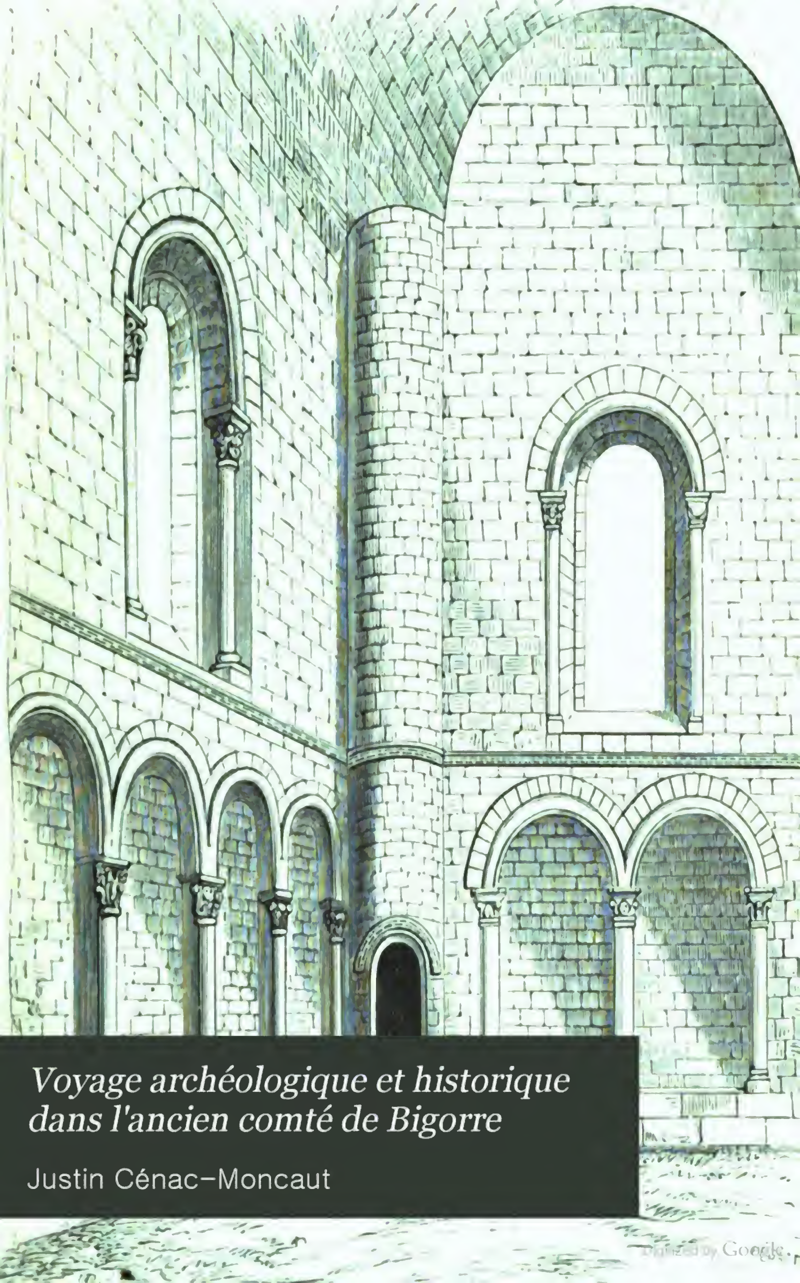

Voyage archéologique et historique dans l'ancien comté de Bigorre
Justin Cénac-Moncaut









VOYAGE
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DANS L'ANCIEN
COMTÉ DE BIGORRE

PAR

M. CÉNAC-MONCAUT

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE CHARLES III (D'ESPAGNE),
MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU GERS,
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES DE TOULOUSE,
AUTEUR DE L'HISTOIRE DES PYRÉNÉES ET DES RAPPORTS INTERNATIONAUX
DE LA FRANCE AVEC L'ESPAGNE, ETC., ETC.



TARBES
CHEZ TH. TELMON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
PLACE DU MAUBOURGUET.

PARIS
CHEZ DIDRON, LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE,
RUE ST-DOMINIQUE.

— 1856 —

Tarbes. — Typ. et lith. de Th. Telmon, imprimeur de la préfecture.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉPOQUE ROMAINE.

MONUMENTS RELIGIEUX.

ÉPOQUE ROMANE.

STYLE GOTHIQUE.

MONUMENTS CIVILS ET MILITAIRES.

SYSTÈME TÉLÉGRAPHIQUE DU BIGORRE.



OBSERVATION DE L'AUTEUR.

Pour faciliter la compréhension des ouvrages archéologiques aux lecteurs les moins familiarisés avec les mots particuliers à cette science, nous avons jugé à propos de donner quelques explications sur les termes les plus généralement ignorés :

Abaque. — Saillie supérieure d'un chapiteau.

Abside. — extrémité orientale d'une église de forme ronde.

Appareil. — Grandeur de la pierre de taille.

Arcature. — Ouverture ronde ou ogivale, murée.

Amortissement. — retombée, inclinaison d'un arc à droite et à gauche.

Arc tudor. — Arcade excessivement surbaissée, arrondie à sa naissance.

Archivolte. — Arc d'ornement surmontant l'arc principal.

Archères. — Lucarnes servant de meurtrières aux archers.

Auréole. — Cercle rond ou eleptique, entourant le Christ ou la Vierge.

Barbacane. — Ouvrage avancé, protégeant une porte de ville ou de château.

Bandes lombardes. — Contrefort saillant de 11 à 12 centimètres seulement.

Berceau. — voûtes plein-cintre sans arêtes.

Colonnes géminées. — C'est-à-dire réunies par deux.

Chevet. — Extrémité orientale d'une église, quelle que soit sa forme.

Clerestory ou *éclairage.* — Disposition des fenêtres.

Fleurs crucifères.— C'est-à-dire à quatre pétales en forme de croix.

Fenêtres géminées. — Réunies par deux.

Gable. — Façade du couchant d'une église.

Intrados. — L'intérieur d'une arcade sous la voussure.

Larmier. — Bande saillant au-dehors d'un mur pour rejeter les eaux pluviales.

Linteau. — Pierre horizontale formant le dessus d'une porte.

Merlons. — Pans de mur séparant les crénaux entre eux.

Modillon. — Console supportant une frise et ornée d'une tête ou d'un objet sculpté.

Nimbe. — Cercle entourant la tête d'une personne divine ou d'un saint.

Nartex. — Auvent ou porche placé en avant d'une porte d'église.

Rinceaux. — Espèce de palmes d'ornementation disposées horizontalement.


60002

OBSERVATION DE L'AUTEUR

Pour faciliter la [illegible] aux lecteurs les [illegible] cette science, nous [illegible] explications sur les [illegible] :

Abaque. — Saillie supérieure d'un chapiteau.

Abside. — extrémité orientale d'une église de forme ronde.

Appareil. — Grandeur de la pierre de taille.

Arcature. — Ouverture ronde ou ogivale, murée.

Amortissement. — [illegible] gauche.

Arc tudor. — Arcade [illegible] sance.

Archivolte. — Arc d'ornement [illegible]

Archères. — Lucarnes [illegible]

Auréole. — Cercle rond [illegible] Vierge.

Barbacane. — Ouvrage [illegible] château.

Bandes lombardes. — [illegible] seulement.

Berceau. — voûtes plein-cintre [illegible]

Colonnes géminées. — C'est-à-dire [illegible]

Chevet. — Extrémité orientale [illegible]

Clerestory ou éclairage. — [illegible]

Fleurs crucifères. — C'est-à-dire [illegible]

Fenêtres géminées. — [illegible]

Gable. — Façade [illegible]

Intrados. — L'intérieur [illegible]

Larmier. — Bande [illegible] eaux pluviales.

[illegible]

RIQUE

ORRE

NE

Novempopulanie
e Bigorre, on n'y
nisation du chris-
ères et de forêts,
vert touffu et sau-
é qu'à de très rares

l'archéologie a pu
é, si fertile ?

Bigorre, et cons-
thermes si salutai-

YMPHIS
RO SALV
E CASA
ERSERA
S V. S. L. M.
nymphes
s, pour
de
pli

Rétable. — Bas-relief décorant le mur au-dessus d'un autel.

Timpan. — Partie supérieure d'une porte.

Tore. — Boudin, baguette de forme ronde.

Tores tronqués ou *billettes*. — Damier aux cases renflées.

Transept. — Partie centrale d'une église entre le chevet et la nef.

Triforium. — Galerie intérieure ouvrant sur la grande nef, placée au-dessus des bas-côtés.



VOYAGE

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DANS L'ANCIEN

COMTÉ DE BIGORRE

ÉPOQUE ROMAINE

Si l'on jetait les yeux sur la partie de la Novempopulanie Gallo-romaine qui forma plus tard le comté de Bigorre, on n'y verrait guère, dans l'époque antérieure à l'organisation du christianisme, qu'un immense tapis vert de bruyères et de forêts, digne de la *Gallia-bracata* des druides; tapis vert touffu et sauvage sur lequel les populations n'avaient laissé qu'à de très rares intervalles les traces de leur établissement.

Quels sont les monuments, en effet, que l'archéologie a pu exhumer de ce territoire aujourd'hui si peuplé, si fertile?

Deux autels votifs, conservés à Bagnères de Bigorre, et constatant, sous les Romains, l'exploitation de ces thermes si salutaires : voici leurs inscriptions.

NVMINI AVGVSTI
SACRVM
SECVNDVS SEMBEDO
NIS FIL NOMINE
VICANORVM AQVEN
SIVM ET SVOS POSVIT
autel du Dieu Auguste
élevé par Secondus
fils de Sembedonis
du bourg des eaux
(pour lui) et pour les siens.

NYMPHIS
PRO SALV
TE CASA
VERSERA
NVS V. S. L. M.
aux nymphes
Verseranus, pour
la guérison de
Casa... a accompli
volontairement ce
vœu bien mérité.

Retable. — Bas-relief décorant le mur au-dessus d'un autel.

Tympan. — Partie supérieure d'une porte.

Tore. — Boudin, moulure de forme ronde.

Tores romanes ou [illegible]. — [illegible] aux bases [illegible].

Transept. — Partie transversale d'une église entre le chevet et la nef.

Triforium. — Galerie intérieure ouvrant sur la grande nef, placée au-dessus des bas-côtés.



ARCHÉ[illegible]

COMTÉ DE [illegible]

ÉPOQ[illegible]

[illegible] avec
[illegible]t que
[illegible] enfer-
[illegible]nnom-
[illegible]outes à
[illegible]yageurs
[illegible]es piles
[illegible]ouve en-
[illegible] nos Py-
[illegible]n des au-
[illegible]chelle in-
[illegible]nisme s'at-
[illegible] paganisme;
[illegible]eu même où
[illegible]ix et les ora-
[illegible]llo-romains, et

[illegible]ature de monu-
[illegible]es campements ro-

Si l'on jetait les [illegible] conservé aucune trace
Gallo-romaine qui forma [illegible] trouvent pas moins
verrait guère, dans l'[illegible] dans la tradition, dans
tianisme, qu'un imme[illegible]maine : camp de César ;
digne de la *Gallia-*[illegible]ur situation à l'entrée des
vage sur lequel les [illegible], en effet, semble les relier
intervalles les traces de leur [illegible] qui s'étendait de Bayonne à

Quels sont les monuments, en [illegible] connaître la direction dans
exhumer de ce territoire aujourd'[illegible], P. 90.

Deux autels [illegible]*invicto*, et quelques tronçons d'é-
tatant, sous les Romains, [illegible]ons celui de Pouzac, ne permettent
tes : voici leurs inscriptions [illegible]outes, du moins à l'endroit de ce

NVMINI AVGVS[illegible]
SACRVM
SECVNDVS S[illegible]
[illegible] FIL [illegible]
VICANORVM [illegible]
SIVM ET [illegible]

[illegible]ont les itinéraires nous font connaître la
[illegible] de Lugdunum convenarum à Lapur-
[illegible]ar *Aquæ convenarum* que l'on croit
[illegible]nsium (Bagnères de Bigorre). Mais
[illegible]re milliaire, indicative de station,
[illegible] ces voies.....

[illegible]logiques sont don[illegible]cessivement
[illegible]lisation romaine. [illegible] Emi-
[illegible]plus tard St-Savin, [illegible]issé la
[illegible] perdu jusqu'à la [illegible]

Millin trouva dans une maison de Campan l'inscription suivante enlevée à une chapelle chrétienne et gravée sur une pierre de forme cylindrique.

IMPE. CAE
SARI. M
AVR. VAL
MAXIMI
ANO. PIO

Aienhart avait découvert les deux suivantes près d'Asté.

AGEONI
DEO
LABVSIVS
V. S. L. M

DEO
AGEONI
AVLIN
AVRIN
V. S. L. M
probablement
TAVRINI, F.

Nous possédons en outre quelques poteries peu intéressantes, découvertes dans une grotte du voisinage de Luz, et dont la présence en ce lieu semble indiquer que les populations cherchèrent un refuge dans ces souterrains à l'époque de l'invasion des Vandales. Nous citerons encore la pile évidemment gallo-romaine de Vielle, connue sous le nom *det Estélou* (l'étoile) située non loin de Montgaillard, sur la rive droite de l'Adour et à laquelle nous allons consacrer quelques lignes de description.

Ce petit monument de la famille de ceux que l'on découvre en assez grand nombre entre Martres Tolsanes, St-Bertrand de Comminges, et quelques points du département du Gers, ne présente plus qu'un cube carré de 3^m 50^c sur chaque face; il est formé d'une maçonnerie pleine, recouverte à l'extérieur d'un revêtement de petit appareil romain. Quoique cette construction n'ait pas aujourd'hui plus de 2^m 50^c d'élévation, il nous est facile, en la comparant aux monuments de la même classe, dont nous venons de parler, de comprendre qu'elle se terminait en pyramide quadrangulaire, à la hauteur de 5 à 6 mètres; elle devait aussi présenter, à l'est, une niche plein-cintre, occupée par la statue de grandeur naturelle d'une divinité.

Quelques archéologues ont bien prétendu que ces piles, qui sont assez souvent au nombre de deux, marquaient sur les voies romaines les *mutationes* ou les jonctions de routes; mais rien n'établit qu'elles fussent placées sur les lignes stratégiques, et comme on connaît parfaitement la forme des pierres milliaires

chargées d'indiquer les distances, on ne peut les confondre avec ces jalons permanents. Nous ne devons y voir par conséquent que des édifices religieux consacrés aux divinités dont ils renfermaient les statues. Il est même permis de croire que ces innombrables piliers à niche que le moyen âge éleva sur les routes à l'entrée des villages, afin d'exposer aux regards des voyageurs l'image de quelques saints, tirèrent leur origine de ces piles gallo-romaines. Ces petits autels chrétiens, que l'on retrouve encore en si grand nombre en Italie, en Espagne et dans nos Pyrénées, semblent, en effet, n'avoir été qu'une imitation des autels payens, dont ils reproduisent la forme sur une échelle infiniment raccourcie. On n'ignore pas que le christianisme s'attachait à substituer les objets de son culte à ceux du paganisme; quand les églises remplaçaient les temples sur le lieu même où ils avaient existé, n'était-il pas naturel que les croix et les oratoires s'élevassent sur les ruines des édicules gallo-romains, et des autels votifs.....

Nous pouvons ajouter enfin à cette nomenclature de monuments laissés par les conquérants des Gaules les campements romains de *Pouzac et de Jullian*. S'ils n'ont conservé aucune trace des bourrelets de leurs fortifications, ils ne trouvent pas moins de fortes présomptions d'authenticité dans la tradition, dans leur dénomination évidemment romaine : camp de César ; Jullian ; ou camp de Jullius, et dans leur situation à l'entrée des gorges de l'Adour. Cette circonstance, en effet, semble les relier à cette ligne de camps retranchés qui s'étendait de Bayonne à Narbonne, et dont nous avons fait connaître la direction dans notre histoire des Pyrénées, T. 1. P. 90.

Un autel votif dédié *Marti invicto,* et quelques tronçons d'épées romaines, découverts dans celui de Pouzac, ne permettent guère de conserver de doutes, du moins à l'endroit de ce dernier.

Les voies romaines, dont les itinéraires nous font connaître la direction, se dirigeaient de Lugdunum convenarum à Lapurdum (Bayonne), en passant par *Aquæ convenarum* que l'on croit être Cabvert et par Vicus aquensium (Bagnères de Bigorre). Mais on n'a découvert aucune pierre milliaire, indicative de station, qui puisse donner le tracé de ces voies.....

Nos connaissances archéologiques sont donc excessivement bornées à l'égard de la civilisation romaine. Le Palatium Emilianum, sur lequel s'éleva plus tard St-Savin, n'a pas laissé la moindre ruine ; nous avons perdu jusqu'à la trace du lieu qu'oc-

cupa le château de palestrium, illustré par la belle défense d'Adrien, de Géronce et de St-Sever, assiégés par les Vandales vers 405. *Turba*, elle-même (Tarbes) ne nous a pas légué une seule pierre de ces époques reculées ; pas un bourg, pas une villa ne se montrent à nous sur ce territoire couvert de forêts, à travers l'horizon obscurci de l'histoire. Si nous voulons consulter l'époque gauloise, nous ne trouverons que les pierres, druidiques des *Parets de Teutouts* sur le mont Iéris, les tumulus de Montgaillard, enfin le caillou de Cieutat, situé à 1 kil. au couchant de ce village ; encore la destination de ce dernier pourrait-elle être contestée?.... hâtons-nous donc de franchir ces époques nébuleuses, et arrivons aux richesses archéologiques semées sur notre sol par la ferveur des premiers chrétiens.



MONUMENTS RELIGIEUX

ÉPOQUE ROMANE

DU VIIme AU XIIme SIÈCLES.

ABBAYE DE St-SAVIN.

A jove principium, disaient les anciens; toute histoire de l'art chrétien doit commencer par celle d'une basilique, peuvent dire les modernes. Le Bigorre ne fait pas exception à cette règle; car si l'on veut remonter au berceau du christianisme dans ces contrées, il faut s'occuper de St-Savin.

Les chapelles et les oratoires élevés dans les plaines de l'Adour et des gaves, par les martyrs des premiers siècles : St-Sever, St-Lézer, St-Liberaté, St-Géronce; avaient disparu sous les coups des vandales, lorsque Savin, fils d'un comte de Poitiers, vint en 611 chercher le silence et la paix dans les montagnes de la vallée du Gave, sur les ruines de l'ancienne abbaye de Villabencer, fondée elle-même au milieu des débris du Palatium Emilianum; mais à cette époque de bouleversement social, où les invasions des barbares se succédaient comme des tempêtes sur une mer agitée, peu d'établissements pouvaient conserver une longue existence.....

A peine le monastère de St-Savin venait-il d'être richement doté par Charlemagne, que la terrible invasion des Normands le renversa de fond en comble en 843, et ce ne fut que sous Raymond, vers 945, qu'il fut relevé par la pieuse générosité de ce comte de Bigorre. N'oublions pas la date de cette dernière fondation, elle doit jouer un certain rôle dans l'examen de cet édifice. Nous allons successivement étudier les débris du cloître, ceux de la salle capitulaire, la basilique et le tombeau du pieux confesseur.

Le cloître des bénédictins, situé au nord de l'église et complètement détruit, n'a conservé que le double rang de corbeaux en biseau qui soutenait la toiture et les planchers, une première porte plein-cintre ouverte à la hauteur de la galerie supé-

rieure, et une seconde à linteau droit, ornée d'un monogramme du Christ, placée au rez-de-chaussée. Ces divers témoignages se réunissent pour établir que le cloître présentait deux étages de galeries, comme celui de Pampelune, et qu'il communiquait avec la basilique par les deux issues que nous venons d'indiquer; mais l'absence de toute naissance d'arceaux établit également qu'il ne fut jamais voûté.

Il est permis d'inférer d'un fragment de pilier d'angle, orné de colonnettes prismatiques, que certaines parties avaient été refaites au xvme siècle. Il reste évident, toutefois, que la plupart des galeries gardèrent leur caractère roman, jusqu'au jour de leur dernière destruction ; il suffit de consulter, pour s'en convaincre, les nombreux chapiteaux à feuilles de palmier, à disques entrelacés et à fleurons, que l'on a réunis sur la terrasse et dans la salle du réfectoire.

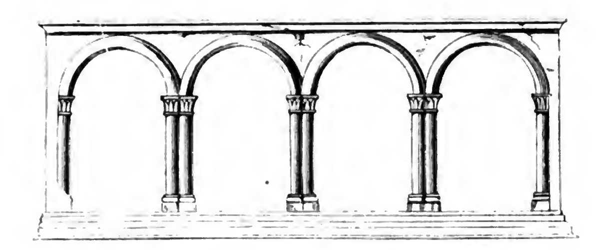
Les anciens bâtiments claustraux n'ont d'ailleurs conservé d'intact qu'une salle capitulaire, formée de six voûtes plein-cintre à grosses nervures toriques et croisées, reposant sur deux colonnes centrales. Ces colonnes cylindriques offrent cette particularité, que deux des fruits des angles de leurs bases ont été remplacés par un serpent savamment enroulé, et par l'agneau pascal assez rapproché de la forme d'un rat.

Cette salle très basse et de petite dimension ouvrait sur le cloître par une porte plein-cintre, et par deux doubles arcades ornées de colonnettes à chapiteaux très grossiers. L'ensemble et les détails appartiennent donc évidemment au même style et prouvent que cette partie de l'édifice remontait au xIIme siècle.

Après cette première halte, empressons-nous de pénétrer dans la basilique, par la porte du couchant, dont les amples et belles proportions préparent la pensée au spectacle grandiose de la nef et de la croix latine. Neuf colonnes toriques ornent chacun de ses embrasements, cinq en fûts de marbre, et quatre en simple arrondissement des angles. On comprend tout d'abord que leurs chapiteaux à cônes très grossiers furent primitivement destinés à recevoir des sculptures ; mais les plus rapprochés de la porte montrent seuls les traces des tâtonnements d'un ciseau mal habile; nous ne connaissons rien de plus fruste et de plus primitif que le hibou, le démon couvert d'écailles, la tête plate, les ours et l'enfant que l'artiste essaya d'y graver. (1) Le christ

---

(1) Le hibou nicticorax ou fresaie, d'après les bestiaires du moyen âge, est le symbole des Juifs, des traîtres, quelquefois même du démon.



Tombeau de Saint-Savin (page 12).

Salle capitulaire à Saint-Savin (page 10).

lui-même, sculpté sur le tympan, porte les traces de la même ignorance artistique ; vêtu d'une chasuble constellée, il porte le nimbe, lève sa main bénissante et se tient debout au milieu des quatre attributs des évangélistes : le lion, l'aigle, l'ange et le bœuf.

Descendons quelques marches et pénétrons dans la nef, éclairée au couchant par une grande rose sans meneaux, et au sud par deux fenêtres romanes de moyenne grandeur. Trois travées sans nef latérale divisent cette première partie de l'édifice ; elles sont séparées par des arcs doubleaux reposant sur de larges pilastres dont les abaques se continuent en bandes sur toute l'étendue de la naissance des voûtes. A la suite d'un transept, d'où partent les bras assez profonds d'une croix latine voûtée à plein-cintre, comme la nef principale, nous voyons se développer un chevet à trois absides, voûtées en cul-de-four et d'inégale profondeur, conformément au plan de toutes les églises romanes des Pyrénées. Trois grandes fenêtres à plein-cintre éclairaient le chevet central et présentent cette particularité notable, que celle du centre a ses colonnettes d'angle placées à l'intérieur, tandis que les deux autres les montrent sur la retraite extérieure ; mais cette différence de position n'a pas influé sur leur chapiteaux ; ils sont tous couverts de sculptures grossières : hommes fétus, têtes de vaches (2) et autres essais malhabiles qui rappellent ceux de la grande porte et semblent jurer avec l'harmonie générale du monument et l'élégance des bandes lombardes qui le consolident à l'extérieur.

Lorsque nous parlons d'harmonie générale, ne sommes-nous pas amenés à nous occuper du clocher qui s'élève au centre du transept ? Hâtons-nous de dire, cependant, que cette œuvre d'une époque plus récente nous éloigne du xe siècle et qu'elle nous conduit à la transition. Il suffit de constater sa forme oc-

---

En cest oisel sunt figuré
Li felon jeve maleure.

Les juifs, en effet, n'avaient-ils pas fermé les yeux comme le hibou pour ne pas reconnaitre le Messie ?

Quant au dragon, il fut toujours considéré comme l'image de Satan ; il ne faut donc pas être surpris si nous trouvons ici le démon couvert d'écailles.

Les ours assez nombreux dans les églises romanes, représentés le plus souvent comme dévorant un enfant, rappellent ceux qui, à l'ordre du prophète Elie, déchirèrent les enfants qui avaient insulté le prophète.

(2) On sait que la tête de vache, qui fut remise en usage dans l'ornementation de la renaissance, était empruntée aux Romains qui lui donnaient le nom de bucrane lorsqu'elle était disséquée.

togone, ses quatres fenêtres ogivales, divisées en double lancette à tréfleurs aiguës, pour y reconnaître le cachet du XIIe siècle ; sa coupole extérieure, le détail le plus élégant des basiliques de cette époque, reçoit les huit nervures de sa voûte ogivale, sur un même nombre de colonnes d'angles et reproduit le plan de celles de Simorre, de Tarbes et de Sanguessa, dont nous aurons successivement à nous entretenir. Cependant, ce gracieux couronnement n'est pas la particularité la plus notable de St-Savin ; nous aimons mieux encore, comme étude historique, la galerie couverte qui règne sur toute l'étendue de l'édifice, entre la voûte et la toiture. En étudiant la saillie de consoles non sculptées qui lui sert d'encorbellement et la rangée de lucarnes plein-cintre qui l'éclairent, il est aisé de comprendre qu'elle ne date pas de la construction de la basilique, et qu'elle forme, au contraire, une sur-œuvre établie postérieurement au dessus des consoles primitives qui supportaient la toiture. Sa construction en cailloux mêlés de briques tranche en effet sur le bel appareil du monument, et prouve qu'elle ne fut établie que dans les dernières années du XIIme siècle, pour servir à la défense de l'église, en protégeant les milices cachées derrière ses créneaux couverts.

Il ne faut pas oublier que les basiliques du Xme *siècle furent* construites à une époque assez exempte de grandes agitations pour qu'elles pussent se dispenser de tout appareil militaire ; mais lorsque la guerre des Albigeois fit comprendre à l'église chrétienne que la lutte n'était pas achevée avec ses ennemis, le clergé s'occupa de fortifier ses temples ; les enceintes crénelées, les meurtrières, les machicoulis furent disposés sur les points les plus favorables des monuments, et nous sommes convaincus que les galeries de St-Savin eurent pour origine ce besoin de défense inspiré par la longue et cruelle guerre des sectes vaudoises.

Mais oublions ces souvenirs pénibles pour ramener notre âme aux douces et suaves impressions des siècles primitifs. Nous voici en présence d'un objet des temps apostoliques ; il précéda la fondation de l'église de St-Savin, il en fut comme le premier jalon et la pierre sacrée. Nous voulons parler du tombeau du Saint, placé au fond de l'abside, où il servit long temps d'autel, conformément aux coutumes des premiers siècles. Sa table de 2m 10 de longueur, sur un mètre de large, repose sur quatre arcatures plein-cintre, ornées de colonnes géminées avec chapiteaux à feuilles hautes. Ces arcatures en marbre grossier saillent de toute l'épaisseur du fût en dehors des panneaux formés de

simple ardoise, travail naïf et grossier qui rappelle évidemment le viime siècle; aussi ne pouvons-nous douter qu'il ne remonte à la mort du pieux solitaire du Lavedan.

Quant à la basilique, il n'est pas permis de contester sa profonde analogie avec les constructions du xime siècle, et cette circonstance a décidé quelques archéologues à ne pas la faire remonter plus haut. Toutefois, la grossièreté des chapiteaux historiés, la forme carrée des bases des colonnes du chevet du nord nous paraissent offrir des témoignages évidents d'une époque antérieure; il ne faut pas oublier que dès le xime siècle, on avait si généralement historié les modillons des corniches, les chapiteaux, les voussures des portes, qu'il est bien difficile d'admettre que la riche abbaye de St-Savin n'eût pas voulu se montrer digne des nombreuses basiliques répandues sur le sol du Béarn. Il n'est pas même permis d'objecter que l'architecte a pu vouloir remplacer la richesse sculpturale des édifices béarnais par une simplicité exagérée; car il s'est efforcé de semer les ornements sur les chapiteaux et les abaques; mais on sent, à l'inhabileté de son ciseau, que l'art en est encore à ses premiers essais.

Nous croyons, en conséquence, que la basilique de St-Savin remonte au xme siècle, époque de sa fondation par le comte Raymond; le christ du tympan suffirait seul pour nous raffermir dans cette pensée. Si le xiime siècle y laissa des preuves de son passage, il les cantonna dans la coupole et dans la galerie des combles. Tout monastère était un grand registre où chaque révolution venait inscrire sa date et signer son nom. Arrivé au xviie et au xviiie siècles, St-Savin eut à subir les effets de la décadence ecclésiastique; si les religieux et leurs abbés consentirent à conserver une église et des cloîtres d'une époque reculée, ils voulurent du moins transformer les bâtiments logeables et les approprier aux habitudes fastueuses du règne de Louis XIV; l'on peut voir encore dans l'abbaye proprement dite un réfectoire couvert de peintures à fresques depuis les poutrelles du plafond jusqu'aux lambris. Malgré les dégradations du temps et des hommes, on remarque au milieu des feuillages et des médaillons, plusieurs figurines de religieux et deux grandes scènes d'Histoire Sainte représentant le Créateur entouré d'animaux, au milieu du paradis terrestre, et Jésus tenté par Satan sur la montagne.

LOURDES. — PIÉTAT. — SOULON. — St-AOULARI. — POUY ASPÉ. St-ORENS.

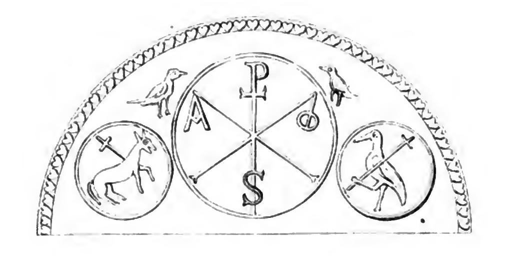
Après avoir achevé la description de la basilique-mère du

comté de Bigorre, jetons un regard sur les chapelles romanes qui s'élevèrent dans ses environs, sous son influence plus ou moins immédiate.

L'église de Lourdes, œuvre du xe ou du xie siècle, forme une croix latine dont les bras peu élevés sont voûtés en pont, et se terminent en abside cul-de-four à la manière du chevet. Ce chevet, qui forme à l'extérieur la partie la plus caractéristique de l'édifice, est flanqué de trois contreforts peu saillants, parmi lesquels celui du centre est percé d'une meurtrière plein-cintre, de quatre pouces de largeur. Cinq autres lucarnes qui éclairent l'abside à une plus grande hauteur, et dont l'une est à double plein-cintre surmonté d'un oculus, portent le même témoignage d'antiquité.... Mais la nef proprement dite ne doit pas remonter au-delà du xiiie siècle; elle est flanquée de six chapelles ogivales ménagées entre les contreforts, conformément à celles que nous aurons l'occasion de remarquer dans toutes les églises gothiques du Bigorre.

La chapelle de *Piétad*, placée sur un promontoire rapproché de St-Savin, rappelle l'église de Lourdes par sa croix latine, aux deux bras voûtés en berceau, et terminés en cul-de-four. Ses lucarnes romanes, l'abaissement de ses voûtes tendent d'ailleurs à lui donner une origine plus ancienne que celle de St-Savin; il n'est pas impossible qu'elle remonte au viiime ou au ixme siècle, époque de la fondation du monastère de Charlemagne, alors que les religieux renfermés dans des cellules isolées, disposées autour de l'enclos, étaient obligés d'aller entendre les offices dans l'église la plus voisine de leur établissement.

La chapelle de *Soulon*, un peu moins ancienne peut-être, resta fidèle toutefois à la simplicité primitive des oratoires apostoliques. L'abside à retraite, voûtée en cul-de-four et ornée d'une simple bande rabattue, n'est que le prolongement d'une nef plein-cintre, divisée en trois travées par des arcs doubleaux qui retombent sur des pilastres. Les murs, très bas et trop épais pour avoir besoin de contreforts, sont construits en simple moëllons, comme ceux de Piétad, et présentent à l'extérieur, sous la toiture, une rangée d'ouvertures qui avaient évidemment la même destination que celles de St-Savin. La violence des hérésies du xiiie siècle rendaient l'organisation de la défense de plus en plus nécessaire; aussi, le clocher lui-même, formé d'une simple élévation du mur du couchant, fut-il surmonté d'une galerie couverte, placée sur encorbellement, garnie de machicoulis et d'une rangée de créneaux couverts. Cette particularité peu com-



Tympan de Serres (page 20).

Chapelle de Soulon (page 14).

mune forme le cachet le plus intéressant de cet édifice tout primitif.

Nous citerons enfin, dans les environs de Soulon, l'ermitage de *St-Aoulari*, dont il ne reste que l'abside romane en cul-de-four, celui de *Pouy Aspé*, immortalisé par le séjour du pieux saint Savin, et la chapelle de *St-Orens*, au dessus de Villelongue, seul débris du monastère de St-Orens, qui ait été arraché aux ravages du temps et des hommes. Cependant cette maison religieuse ne s'éteignit ni sous les coups des Normands, ni sous les flammes de 93; elle périt abandonnée par les religieux eux-mêmes, et disparut en pleine paix vers la fin du moyen âge.

Que de regrets ne doit pas nous inspirer la chute de cet établissement religieux, émule et contemporain de l'abbaye dont nous venons de décrire les ruines. C'était là que saint Orens, jeune Espagnol de Huesca, s'était retiré dans les premières années du ve siècle, pour vivre en solitaire dans une grotte entourée de forêts. C'était là que les Auscitains, attirés par sa vaste réputation de sainteté, étaient venus chercher l'ermite modeste, afin de l'élever sur le siége épiscopal de la Novempopulanie. A peine établi au milieu de son troupeau mal converti, saint Orens, effrayé des désordres politiques et moraux que les souvenirs du paganisme entretenaient dans son diocèse, essaya de rentrer dans sa retraite du Lavedan où le bruit du monde ne pouvait l'atteindre; mais les Auscitains considérèrent son départ comme le signal de la malédiction céleste; ils coururent sur ses traces et parvinrent à le faire revenir de sa résolution par la touchante expression de leur repentir.... Les évêques réunissaient alors l'influence politique la plus considérable aux vertus les plus saintes et les plus humbles. Ce fut dans cette dernière phase de sa vie que le roi Visigoth, Théodoric, vint retirer saint Orens du calme de l'épiscopat pour lui confier la mission diplomatique et délicate d'éloigner le général romain Littorius et les terribles Huns des remparts de Toulouse (an 439) (1). Cependant, le pieux évêque ne put arrêter l'effusion du sang, et le roi Visigoth dut trancher la question par les armes (2).

Après avoir rapidement indiqué les antiques et vénérables re-

---

(1) Saint Orens mourut dans son diocèse, et l'église d'Auch qui porte son nom possédait encore en 93 le sarcophage où ses cendres avaient été déposées. Mais nous ne devons nous occuper de ce précieux fragment de sculpture du VIme siècle, recueilli par le musée de Toulouse, qu'en étudiant l'archéologie du comté de Fesensac.

(2) Voyez l'histoire du Languedoc par Don Vaissette.

traites des premiers solitaires des Pyrénées, arrivons aux églises plus importantes de Luz et de Lasserre.

LUZ.

L'église des Templiers de Luz, moins vaste que celle de St-Savin, reproduit, sur des dimensions plus étendues, la simplicité toute primitive de la chapelle de Soulon. Même absence de croix latine; même abside en cul-de-four; même voûte à pont plein-cintre, jetée sur la nef de trois travées; enfin, même galerie sous toiture, percée d'une rangée d'ouvertures à accent circonflexe servant de créneaux... Nous franchirons donc rapidement la description de son ensemble, afin d'examiner quelques détails extérieurs dignes de plus d'intérêt.

La porte du nord, grande ouverture à retraites avec deux colonnes sur les angles, offre certains rapprochements avec celle de St-Savin. Les chapiteaux représentent : 1° Daniel entre deux lions; 2° deux chiens rapprochant leur tête à l'angle et portant sur leur dos une tête plate au cou démesurément allongé. Un monogramme s'étale sur la clef de voûte, et le tympan reproduit, en assez haut relief, le Christ recouvert de la robe flottante du XIme siècle. Le sauveur du monde est assis sur un de ces siéges d'honneur appelés par les Romains bisellium et réservés aux plus hauts personnages. Jésus est couronné du nimbe crucifère; il lève ses doigts bénissants, tient le livre de l'apostolat de la main gauche et se trouve enfermé dans une auréole avec les quatre attributs des évangélistes. A quelle date remonte la construction de cette église? Une inscription incrustée dans le mur et ainsi conçue :

Ecca ista edificata anno, mc..... b. Blane Passalo lose d'aqvest bila.

Semble nous dire qu'elle fut bâtie en 1100 et quelque, par *Blané Passalo, habitant de ce bourg.* On pourrait bien nous objecter que cette inscription, de dimension très petite, a pu être transportée sur ce point de quelque église voisine, et ne pas se rapporter à la chapelle de Luz; mais que nous importe la contestation d'une date gravée lorsque le style tout entier de l'édifice prouve, par l'ensemble et les détails, qu'il remonte bien évidemment à cette seconde époque de l'ère romane !... La porte présente, en effet, des caractères d'une origine moins ancienne que celle de St-Savin, les voussures, au lieu de tores et de gorges nus, offrent des ornements du XIme siècle : fleurons, tores tronqués, feuillages aigus et triangulaires. La statue du Christ a plus de relief et plus

de dessin qu'elle n'en recevait deux siècles avant; elle s'éloigne enfin de ce cachet primitif qui nous a frappé dans le porche de la basilique-mère du Lavedan.

Cette observation peut être étendue à l'abside. Quoique construite en moellons mal cimentés et sans contreforts, elle possède une corniche plus régulière, moins fruste que St-Savin, et ses modillons sont ornés de sculptures plus ou moins rapprochées de celles des basiliques béarnaises de Luc et d'Artous.... Mais le caractère tout spécial de l'église de Luz, celui qui attire sur elle l'attention des touristes et des archéologues, c'est cet aspect belliqueux qui rappelle si bien l'ordre religieux et militaire auquel on attribue sa fondation..... Son chevet placé entre deux tours carrées de défense semble défier les attaques des ennemis de l'Eglise!.... La tour du sud ne présente, il est vrai, que des archères ménagées dans ses flancs; mais celle du nord s'élève au-dessus d'une galerie voûtée qui conduit à la porte latérale du sanctuaire. Elle dessine des créneaux à son sommet et lance sur la place voisine les regards de ses meurtrières. Si l'on monte à son premier étage par l'escalier extérieur, on voit quatre gros fusils de remparts du XVIme siècle, laissés là sur leurs chandeliers tournants par les derniers Ligueurs, et tout prêts à faire feu sur les Calvinistes ; puis, pour compléter cet appareil de guerre, mors de brides, étriers, fers de lances, lanternes à fanal sont suspendus aux murailles de ce donjon, comme s'ils attendaient le retour des chevaliers de St-Jean momentanément éloignés. Telle est la basilique romane, complétée par deux tours militaires, qui s'étend au centre d'une enceinte de remparts complètement crénelée et percée d'un double rang de meurtrières. Cette enceinte chargée de protéger les vivants et les morts contre les attaques des Albigeois et des Calvinistes entourait le cimetière, et forme un quadrilatère allongé, taillé en pans coupés à chaque angle.

En voyant l'église placée plus près du rempart de l'ouest que de celui de l'est, on ne peut se dispenser de croire que les Templiers voulurent réserver la plus grande étendue possible à l'orient du chevet, afin de pouvoir être ensevelis autour de cette partie vénérée de l'édifice, vers laquelle le prêtre tournait ses regards en élevant l'hostie consacrée. La même disposition se fera remarquer dans leur charmante chapelle d'Agos, au fond de la vallée d'Aure..... Ces idées sont trop conformes aux préoccupations du moyen-âge, pour que nous croyions nécessaire d'insister sur ce point.

C'est sous le porche voûté qui conduit de la tour du nord au

sanctuaire que l'on pratiqua, dans le XIIIme siècle, une arcade plein-cintre de 70 centimètres, afin de placer le tombeau d'un enfant. Une inscription couvre la face antérieure de la cuve, et nous nous empressons de la donner comme un témoignage de l'usage exclusif de la langue romane, dans tous les actes étrangers à l'autorité royale ou ecclésiastique : *Aq... jahc Br.... Bat. Filla de Naraco de Barreia el de madam.... Nahera M. CC. X. X jiano. E. mori en la darera setmana d'abril silen. Desera lo fe....*

Ici repose (il est à regretter que les noms aient été détruits) *fille de Naraco de Barèges et de madame.... Elle naquit en mil deux cent dix, le dix juin, et mourut la dernière semaine d'avril suivant. Desera l'a fait.*

La maison Naraco devait exercer une haute influence dans la vallée de Barèges, car le tombeau de cet enfant de neuf mois présente toutes les richesses artistiques employées par les familles les plus puissantes. L'arcade, ornée d'un tore sur l'amortissement de l'arc, est précédée d'une colonnette romane, à chaque angle; deux chapiteaux à trois rangs de fleurs volutées supportent un entablement; le sarcophage lui-même possède un couvercle prismatique à bouts rabattus.

Il ne faut pas oublier que les vallées de Luz et de Barèges formaient une république, ou vallée libre, de la nature des *universitad* du pays basque. L'aristocratie y était aussi inconnue que sur les rives de la Midouse et de la Bidassoa. Le système féodal du Lavedan s'arrêtait à l'entrée de la vallée de Luz, et l'autorité des vicomtes se trouvait circonscrite entre la république ecclésiastique ou *vesperal* de St-Savin au nord, et la république municipale de Barèges au sud-est. Ne soyons donc pas surpris si Barèges possédait un simple citoyen assez honoré pour oser élever à un enfant de neuf mois un tombeau digne d'un infant d'Aragon ou de Navarre.

Le Bigorre ayant laissé disperser les ruines de la célèbre commanderie de Bordères, montrons-nous heureux de retrouver, dans une de ses plus hautes vallées, le souvenir des chevaliers du temple, si fidèlement conservé par l'édifice religieux, moitié forteresse, moitié basilique, dont nous venons d'essayer la description. Il est de ces institutions humaines qui, après avoir rempli de longues époques du bruit de leur gloire et de leur influence, ont le privilège de tomber avec un éclat qui retentit de siècle en siècle longtemps après leur chute. Personne ne peut contester aux Templiers l'honneur d'avoir rempli ce rôle mêlé de gloire et de scandale. Si nous ne pouvons suivre sur les pierres dis-

persées de Bordères les dernières traces du dénouement qui précipita le commandeur Bernard de Montagut et tous ses frères du Bigorre dans les prisons du sénéchal d'Auch, et qui les fit périr dans les tortures, empressons-nous, du moins, de donner une dernière pensée à l'institution religieuse et militaire sortie des flancs des croisades.

ESQUIEZO ET LASSERRE.

Puisque nous avons examiné les antiques chapelles qui s'élèvent dans les environs de St-Savin, jetons un regard sur celles qui sont groupées autour de l'église de Luz.... La chapelle d'Esquiezo, malgré sa reconstruction toute moderne, a conservé une petite fenêtre percée d'un fer de lance à la clef, dans le genre moresque, une lucarne à astérisque et une porte ogivale, qui rappellent le XIVme et le XVme siècles. Nous trouvons aussi sur une marche du cimetière le millésime 1668.

Mais ce ne sont pas les titres les plus anciens de cette chapelle. Regardez sur ce mur du sud cette grossière sculpture encastrée dans la maçonnerie : c'est une image du Christ; le sauveur élève sa main droite bénissante, et porte de l'autre l'agneau pascal, entouré d'un nimbe crucifère. Ce bas relief appartient évidemment à l'époque romane, et prouve par conséquent qu'une chapelle existait sur ce point avant le XIIme siècle (1).

L'église de Lasserre, plus complète et plus harmonieuse que celles de Luz, nous ramène au plan régulier, nous pourrions dire au type primitif des basiliques romanes. Son chevet à trois absides, consolidé par des bandes lombardes, une corniche en pierre plate, appuyée sur des consoles en biseau, des lucarnes romanes, étroites comme des meurtrières, une rose au sud, entourée d'une voussure de billettes, sont de sérieux témoignages d'une antiquité antérieure au XIIme siècle. Ses trois nefs fort étroites, sillonnées d'arcs doubleaux retombant sur de simples pilastres; les trois travées qui les réunissent au moyen d'arcs plein-cintre; par dessus toute chose enfin, le tympan de la porte de l'ouest, viennent confirmer ces premières inductions et leur donner le caractère de la certitude.

Que l'on se représente un monogramme de très grande dimension, occupant toute la demi-circonférence; dans l'amortissement de gauche, l'agneau, ressemblant singulièrement à un

(1) On sait que cette manière de représenter le Bon Pasteur remonte aux premiers temps du christianisme, et qu'elle se retrouve très fréquemment sur les antiques sculptures et sur les tombeaux des catacombes.

loup maigre, est entouré du nimbe et chargé de la croix. Le nimbe se répète à droite, autour d'un oiseau gros bec, portant également la croix et représentant le St-Esprit. Mais quels sont les deux oiseaux symboliques placés au dessus de ces deux personnes de la Sainte-Trinité?.... L'artiste inhabile qui osa commettre ce dessin grossier, aurait-il professé l'amour de la régularité au point de répéter deux fois l'aigle de St-Jean? A-t-il voulu donner à ce roi des oiseaux, image du chrétien renouvelé par le baptême, la colombe du St-Esprit, le phénix ou tout autre oiseau symbolique pour complément ? l'incorrection de son œuvre nous autorise à former toutes ces suppositions.

En déblayant récemment les abords de l'église de Serres, qui s'étaient considérablement exhaussés par suite d'inhumations séculaires, on a relevé une foule de tombeaux formés de pierres chisteuses, placées de champ. Cette circonstance, rapprochée de l'importance de l'édifice, permet de supposer que l'église de Lasserre fut construite pour une agglomération plus considérable que celle qui l'entoure aujourd'hui. Sa situation sur un lieu élevé, favorable à la défense, son nom de Serres (hauteur, coteau escarpé) semblent prouver que les premiers habitants de la vallée de Luz se groupèrent sur ce point, et qu'une petite ville y exista avant la fondation de celle de Luz ; nous ne voyons apparaître celle-ci qu'en 1081. Mais lorsque les templiers eurent construit leur établissement, au milieu des vertes prairies de cette vallée délicieuse, il est probable que la population afflua sur les rives plus riantes du *Bastan*, et Luz finit par remplacer l'ancienne ville de Serres qui perdit peu à peu toute son importance.

Quant à l'ermitage de *St-Pierre*, près de St-Sauveur, et à *l'église de Saligos*, nous nous bornerons à citer leur nom, dans la liste des chapelles romanes, à côté de celles d'Aoulari et de Soulon avec lesquelles ces édifices présentent plusieurs points de ressemblance.

Il est temps de passer de ces timides essais des premiers architectes chrétiens aux élans plus hardis du style roman du XIme siècle, si digne de répondre à la majesté des idées catholiques de l'ère de Grégoire VII. Nous sommes heureux de rencontrer tout d'abord la magnifique basilique de St-Pé de Générez.

ABBAYE DE St-PÉ.

L'abbaye de St-Pé-de-Générez, fondée en 1032 par le duc de Gascogne, Guillaume Sanche, n'offre plus que bien peu de ruines de l'édifice du XIme siècle. Cependant, les flammes du terrible Montgommery en épargnèrent assez pour nous laisser comprendre

quelle était la rare beauté de cet édifice, et nous faire apprécier toute l'étendue de cette perte irréparable.

Guillaume Sanche, la plus grande figure historique de la dynastie des ducs de Gascogne, a gravé son nom sur deux ordres de faits également glorieux : il détruisit les bandes normandes qui ravageaient l'ancienne Novempopulanie, et après avoir définitivement délivré nos contrées des invasions de ces hommes terribles, il célébra cette éclatante victoire par la fondation des puissantes abbayes de St-Sever-de-Gascogne, de Sordes, de Luc et de St-Pé-de-Générez. L'érection d'un monument religieux prenait à cette époque les proportions d'un événement général, provoquait un congrès de souverains et se terminait le plus souvent par un traité d'alliance et de fédération féodale. L'origine de St-Pé-de-Générez présenta ce caractère de la manière la plus tranchée. A peine les divers seigneurs de la Novempopulanie sont-ils avertis du projet de Guillaume Sanche de construire un établissement ecclésiastique près des fontières du Béarn et du Bigorre, qu'on voit accourir sur les bords du Gave les comtes Bernard d'Armagnac, Aymeric de Fezensac, Bernard de Pardiac, les vicomtes Centulle de Béarn, Fortaner de Lavedan, Guillaume de Labarthe, Guillaume de Montaner, Guillaume de Marsan, Arnaud de Dax, Guillaume de Bénac, Raymond de Bars, Arnaud d'Aure, Garcias d'Arbéac, Fortaner d'Aussun, Guillaume d'Avezac, et Guillaume de Préchac.

Les jalons du monastère sont posés, les dotations arrêtées, les bases du concordat écrites, signées sur parchemin, et l'abbaye est placée sous la sauvegarde mutuelle des contractants, qui s'obligent à la protéger contre toute attaque (1).

Bien peu de ruines remontant à ces époques reculées nous ont été transmises; cependant, après avoir examiné les trois absides du chevet, restées presque intactes, le fond du bas-côté du sud, orné à l'intérieur et à l'extérieur de trois grandes arcatures à chaque travée, la tourelle d'escalier de l'angle sud-ouest, nous pouvons essayer de reconstituer la magnifique basilique de Guillaume Sanche......

La grande nef et ses deux bas-côtés, d'une élévation peu ordinaire et d'une largeur bien proportionnée, formaient un édifice de plus de 60 mètres de longueur sur 44 de large. Ces nefs terminées au chevet par trois absides inégales, qu'éclairaient

(1) Voir notre histoire des Pyrénées, t. II, p. 214 et suiv.

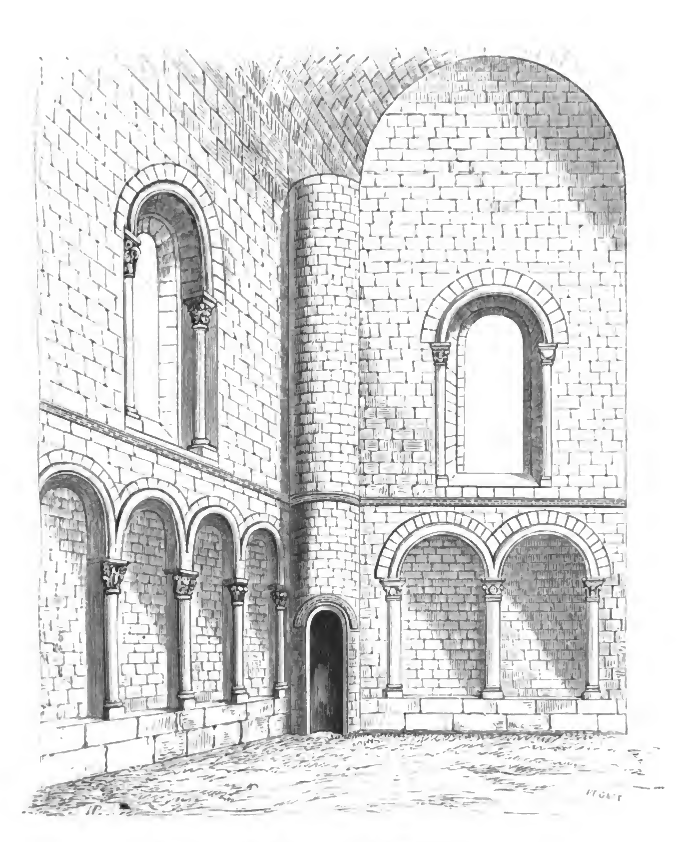
3

des roses et de larges fenêtres romanes, communiquaient entre elles à l'aide de sept arcs plein-cintre égaux, retombant sur des pilastres ornés de colonnes moitié engagées, comme nous pouvons en juger par les fragments conservés près du chevet du sud et au fond de l'église. Il paraît que les deux absides latérales furent refaites quelque temps après la fondation, vers la fin du XIIme siècle, car leur voûte en cul-de-four est consolidée par de fortes nervures plates, précédées d'un arc qui commence à subir l'influence du compas ogival.

Par un effort d'élégance peu commun, les murs des bas-côtés étaient ornés à l'intérieur de quatre arcatures dans chaque travée ; arcatures formées de tores à gros diamètre, retombant sur pilastres, précédés de colonnes moitié engagées avec leur complément ordinaire de bases à deux tores, et de chapiteaux à feuilles larges. Cette riche ornementation, placée au rez-de-chaussée sur un sous-bassement continu, était surmontée d'une corniche de tores tronqués, au-dessus de laquelle régnait une très large fenêtre plein-cintre, avec voussure torique et colonnettes d'angle du même style. Le fond du bas-côté, décoré dans le même genre, n'avait cependant que deux arcatures au lieu de quatre, et les deux murs se trouvaient amortis à leur jonction par une tourelle ronde percée d'une porte avec archivolte plein-cintre formée de billettes (1).

Si nous passons à l'extérieur, nous voyons un mur plein s'élever jusqu'à la hauteur de l'accoudoir de la fenêtre dont nous venons de parler; mais ici, la corniche de tores tronqués se répète, et la fenêtre se développe entre deux arcatures semblables à celles de l'intérieur. Par une précaution très habile, l'architecte avait donné à cette dernière travée du fond une voûte rampante, ou à demi-berceau, dirigée du couchant au levant, afin de consolider le reste de l'édifice. Les autres travées, au contraire, étaient voûtées à quatre grosses bandes croisées, retombant sur des consoles à chaque angle. A la suite de ces débris règne encore, au sud, une porte d'assez grand diamètre dont le tympan représentait le Christ, placé dans une auréole trilobée, soutenue par deux anges. Jésus levait sa main droite bénissante. L'ange, l'aigle, le bœuf et le lion des évangélistes com-

(1) Cette décoration d'arcatures intérieures est bien supérieure à celle de l'église du Mans où les arcs sont de très faible dimension ; elle l'emporte même en harmonie sur celle de l'église abbatiale de Souvigny, Allier. — Voir le dictionnaire d'architecture de M. Violet-le-Duc, t. 1, p. 89-90.



Basilique de Saint-Pé de Genèrez, (page 22).

plétaient cette scène ; le Créateur, entouré d'une auréole, présidait à cette représentation symbolique de la rédemption.

Maintenant, si nous voulons rétablir l'édifice primitif, représentons-nous sur toute son étendue les élégantes arcatures des travées occidentales ; arcatures que l'on ne retrouve ordinairement que dans les chevets des basiliques ; disposons à chaque travée une des belles fenêtres que nous venons de décrire, répétons sur tous les points ces hautes voûtes à nervures croisées, ces pilastres timbrés de colonnes moitié engagées ; semons sur toutes les murailles des couches de belles pierres de grand appareil, et nous resterons convaincus que St-Pé-de-Générez égalait la magnifique basilique de St-Sever-de-Gascogne, et qu'il dépassait tout ce que le Béarn peut encore nous offrir.

Il ne reste du cloître des Bénédictins que quatre doubles corbeilles avec leurs colonnettes ; mais ces débris suffisent encore pour nous apprendre que les galeries primitives, détruites par quelque accident ignoré, avaient été refaites au xvme siècle ; et nous devons nous féliciter de pouvoir, malgré la seconde destruction des Calvinistes, examiner des fragments qui nous permettent d'en apprécier l'élégance et la richesse. Parmi ces chapiteaux, aux abaques sillonnés d'enroulements et d'entrelacs, deux n'offrent que des feuilles à double volute, d'assez peu d'intérêt ; mais les deux autres, couverts de bas reliefs, admirablement dessinés, méritent de fixer toute notre attention.

Nous remarquons dans le premier : *L'annonciation, la visitation, la publication de la bonne nouvelle sur la montagne et l'adoration des bergers.* La pose harmonieuse de l'ange Gabriel élevant la main pour annoncer la volonté céleste, l'attitude recueillie et soumise de Marie, qui tient un livre et lève la main droite en signe d'obéissance, commencent à nous initier à l'habileté correcte de l'artiste. La recherche dont il fait preuve dans le voile qui couvre Marie, dans le turban juif de sainte Elizabeth, nous donne une nouvelle preuve que nous approchons du xvme siècle. La complication du dessin, l'habileté de la disposition des plans de la grande scène de la montagne confirment ces premiers témoignages ; un agneau tète sa mère dans une position délicieusement naturelle ; dans le haut du Liban, deux bergers, plus rapprochés de la voix des messagers célestes, ont déjà reçu la bonne nouvelle et réveillent un de leurs camarades pour lui faire partager leur joie ; mais ce dernier montre peu

d'empressement et semble prêt à leur répondre le verset du noël patois :

Lèchon droumi,
Noun benguès troubla la cerbello,
Lèchon droumi
Tiro d'abans à toun cami ;
Ney pas besouin de sentinello
Ni de que hè de ta noubello
Lèchon droumi....

Les scènes pastorales se continuent au bas de la montagne ; un chien lève la tête vers son maître, dont la taille avantageuse fait habilement ressortir l'élévation du sommet du Liban ; il l'avertit du bruit qui se fait entendre dans les régions élevées ; le berger, encore assoupi sous son manteau à capuchon et son large chapeau attaché derrière les épaules, paraît sur le point de se réveiller.

L'ornementation de la scène suivante ne laisse plus de doute sur l'époque de la confection de ces élégantes sculptures. La Vierge, couchée sur un lit de repos à moitié grec, avec carreaux derrière les reins, et sphéroïdes au sommet des montants du dossier, tient l'enfant divin emmailloté dans ses bras. Elle reçoit l'offrande de deux bergers, dont l'un, jeune homme au torse robuste, porte la main sur la tête du Sauveur ; l'autre, vêtu d'un costume plus ample, se tient au pied du lit de repos. Un ange, enfin, placé sur le second plan, lève la main dans l'attitude d'un guide qui montre au ciel l'étoile qui va bientôt éclairer la marche des Mages.

Malgré son habileté à disposer les personnages, à couvrir ce lit de repos des plus gracieuses draperies, l'artiste porta l'oubli jusqu'à ne pas songer au bœuf et à l'âne de Bethléem ; il dut, mais un peu tard, s'apercevoir de sa faute, et pour la réparer, il essaya d'introduire sous le lit même de la Vierge deux petits quadrupèdes lilliputiens qui jurent singulièrement avec la correction du dessin général.

Dans le second chapiteau, nous assistons *à l'arrivée des Mages chez Hérode*, *à leur entrée dans l'étable de Bethléem*, enfin *à la présentation au temple.* Lorsque les rois sont introduits chez le prince juif, ils portent le manteau royal et la couronne, à l'exception du dernier dont la tête est recouverte d'un capuchon. Le premier frappe sur l'épaule du ministre d'Hérode, celui-ci s'adresse au roi qui, assis sur son trône, et la jambe droite cavalièrement croisée sur son genou, semble se consulter sous

l'inspiration d'un petit démon cramponné à son épaule. Cependant, les Mages ont obtenu l'autorisation d'aller saluer le Christ à Bethléem, et nous les suivons dans l'étable où la Vierge est assise sous un arc trilobé. Elle porte la couronne céleste et tient l'enfant divin sur le bras; l'un des Mages fléchit le genou, et tous les trois présentent leurs coffrets à parfums au sauveur du monde. Après avoir reçu ce double hommage des deux extrémités sociales, les têtes couronnées et les pâtres, la Vierge conduit son fils au temple, et le vieux Siméon, couvrant sa vénérable barbe blanchie du pli de son manteau, peut s'écrier : « Seigneur, laisse maintenant ton serviteur aller en paix selon « ta parole, car mes yeux ont vu ton salut préparé pour les « peuples. » St-Joseph, arrivant à la suite, présente les deux colombes symboliques dans son panier... Pour compléter les preuves manifestes de la confection de ces bas-reliefs au xvme siècle, ajoutons que l'absence complète de nimbe prouve que l'artiste vivait à l'époque de décadence religieuse où ce signe symbolique était entièrement abandonné par un art qui tendait à se matérialiser, et qui ne demandait qu'aux ressources du dessin les diverses manifestations de la divinité et de la sainteté.

Tels sont les deux chapiteaux chefs-d'œuvres que l'antique abbaye nous a légués; félicitons-nous que leur emploi comme ornementation de la porte du séminaire moderne, établi dans les bâtiments de l'abbaye, en assure la conservation.

Ce fut contre ces monuments admirables que les sauvages huguenots de Montgommery dirigèrent toute leur fureur. Après avoir détruit les monastères de l'Escaladieu, de Trie, de St-Sever de Rustan, saccagé Tarbes et Ibos, ils se précipitèrent sur l'antique fondation de Guillaume Sanche, et il ne resta de cette puissante abbaye que les ruines informes que nous venons de signaler. Les bâtiments du monastère, notamment, furent détruits de fond en comble; on dut les reprendre aux fondements et tout reconstruire à nouveau; aussi cette partie du vaste édifice, exécutée sur les plans du xviime siècle, n'offre-t-elle que ces galeries et ces façades lourdes et monotones où l'arc plein-cintre dans les cloîtres, et l'anse à panier dans les fenêtres, étendent partout les traces manifestes de la dernière décadence. Il est vrai que St-Pé ne fut pas sur ce point plus maltraitée que les autres abbayes du midi de la France; Berdoues, la Case-Dieu, l'Escaladieu, Artous, Sordes, St-Sever, presque tous les monastères, en un mot, nous offriront les mêmes preuves de ce style bâtard et profane.

Les Huguenots, ces grands destructeurs de monuments qui

prétendaient venger l'indépendance de la pensée, de la longue oppression des traditions catholiques, ne concentraient pas toute leurs fureurs sur les maisons religieuses et les églises; la ville de St-Pé fut tout aussi maltraitée que l'abbaye; les flammes réduisirent la plupart de ses habitations en cendre. Ne soyons donc pas surpris si nous ne retrouvons, à la suite de ce grand désastre, qu'une maison du xvme siècle. Cette habitation, dont l'auvent à arcades ogivales, consolidé par des contreforts, s'avance sur la voie publique, est éclairée au premier étage par deux croisées ornées de gorges et de baguettes avec archivolte retombant sur modillons de têtes à la hauteur des croisillons; la porte et la boutique du rez-de-chassée forment deux arcs tudor égaux qui portent les initiales PD et le monogramme entrelacé de la renaissance IHS.

CHAPELLE DE BAGNÈRES.

Puisque nous avons atteint la fin du xiime siècle en visitant les arcs ogivaux des petit chevets de St-Pé, n'allons pas plus loin sans jeter un regard sur une chapelle de la même époque qui fait partie de l'hospice de Bagnères-de-Bigorre. Cet édifice de moyenne dimension, comme les églises de Lourdes et de Luz, présente une nef de trois travées dont la voûte, à pont ogival, repose sur trois arcs doubleaux, à vive arête, retombant sur pilastres. Un chevet absidal, voûté en cul-de-four, termine cette œuvre grossière. Si nous ne disons rien des chapelles du transept, c'est qu'elles ont été refaites récemment et qu'elles ne présentent d'autre intérêt que celui d'une imitation plus ou moins heureuse du même style.

CATHÉDRALE DE TARBES.

Après ces timides essais du compas ogival, occupons-nous enfin de la cathédrale de Tarbes, œuvre hormonieuse du xiime et du xiiime siècles. Son chevet à trois absides inégales s'ouvre sur le transept par trois arcades ogivales très accusées; celle du centre ayant une hauteur double de celle des bas-côtés.......

Tous les arcs doubleaux, à vive arête, reposent sur de fortes colonnes isolées et moitié engagées, couronnées de chapiteaux romans à feuilles larges. Le grand chevet voûté en cul-de-four ogival et décoré de deux bandes de rinceaux et de palmettes, est éclairé par trois larges fenêtres plein-cintre, ornées de colonnes et de voussures toriques qui commencent à ressentir l'influence du xiiime siècle. Cette influence est plus évidente encore dans les trois lancettes réunies au fond du croisillon

méridional de la croix latine; mais l'extrémité opposée appartient évidemment au XIIme siècle par son élégante rosace à nombreux meneaux centrifuges, couronnés de trilobes et par la double lucarne trilobée qui surmonte cette gracieuse ouverture.

Arrivons à la grande nef, œuvre plus caractérisée du XIIIme siècle et dont les proportions heureuses complètent si avantageusement l'édifice du XIIme. Ses quatre travées sans nefs latérales sont consolidées à la voûte par des arcs doubleaux à vive arête, et des nervures à trois tores se croisant à l'intersection.

Mais ici, la voûte n'a plus la simplicité d'un pont comme dans les bras de la croix, elle se relève en baie à chaque travée, pour loger un nombre correspondant de gracieuses lancettes fortement évasées. L'absence de toute sculpture forme d'ailleurs le cachet de cette construction; pas de chapiteaux historiés, point d'archivoltes, point de voussures à chevrons ou à palmettes; les clefs de voûte elles-mêmes ne présentent que le tourteau évidé de la fin du XIIme siècle, et un écu portant *la vache d'or des armes de Bigorre sur champ de gueule.* Maintenant dirigeons nos regards sur la coupole du transept; c'est là que nous trouverons toute la grace des heureuses inspirations du premier style ogival. Son périmètre octogone, assis sur les quatre piliers du transept, franchit les quatre angles sur une espèce d'encorbellement et assied sa voûte à huit quartiers sur un même nombre de nervures à trois tores qui retombent sur huit fûts de colonnettes, réunies par des modillons à tête humaine. Quatre petites ogives éclairent cette coupole aux quatre points cardinaux, et présentent deux baies trilobées, surmontées d'un tréfleur.

Quelle pensée profondément catholique enfanta à la découverte de ces dômes, élevés au dessus du transept, sur le chœur même du temple, comme pour indiquer son aspiration vers le ciel? N'est-ce pas sous une de ces coupoles du XIIme siècle, dans une basilique aux nefs privées de lumière, que Bossuet dut trouver cette admirable inspiration d'une de ses plus belles oraisons funèbres : « On eût dit que cette âme, pressée de toute « part sur cette terre, ne pouvait respirer que du côté du ciel. »

Par quelle miraculeuse circonstance les Huguenots, maîtres absolus de Tarbes, à la suite de l'expédition de Montgommery épargnèrent-ils la cathédrale du Bigorre ?.... Il est difficile de s'expliquer cet acte de modération; car ces iconoclastes y avaient déjà brûlé l'église de Ste-Marie, celle des Carmes, et consacré l'église des Cordeliers au culte calviniste (1569). Toutefois, ils ne

laissèrent pas la cathédrale sans profanation. Le contre-chevet du sud possède une élégante niche à tombeau à large arcade plein-cintre, ornée de douze lobes à l'intrados ; sa base, élevée de trois pieds, repose sur une galerie de dix arcatures polilobes, formée de colonnettes toriques, ornées de tréfleurs dans le goût du XIIIme siècle. Cette niche ne renferma-t-elle pas le tombeau de quelque pieux évêque ? On est disposé à le croire, en voyant dans la plupart des basiliques, telles que celle de Tudéla, les prélats affectionner cette partie du chevet pour leur sépulture. Quoi qu'il en soit, le tombeau du prêtre ou du chevalier abrité sous cet arc protecteur, fut brisé par la massure des Calvinistes impatients peut-être de se dédommager sur un mausolée de la fuite de l'évêque Gentien d'Amboise, qui s'était soustrait à leur fureur. On n'était plus à l'époque de ces courageux apôtres des premiers siècles qui savaient combattre les Vandales, les Normands, et périr sur le seuil de leur église. A l'approche des Huguenots, Gentien d'Amboise s'enfuit prudemment dans la vallée de Luz ; il s'arrêta près de la source de St-Sauveur, et devint en quelque sorte son révélateur, en y construisant une chapelle, avec cette inscription empreinte du style du XVIme siècle : *Vos haurietis aquas de fontibus salvatoris.* Les amis de l'art doivent d'ailleurs se borner à étudier l'intérieur de la cathédrale de Tarbes ; elle n'offre extérieurement que des murs en moellons crépis, privés de toute espèce d'ornement ; les portes elles-mêmes ont été récemment refaites. Pourquoi ne nous est-il pas permis d'y transporter une des plus gracieuses productions du XIIIme siècle, située à Bagnères-de-Bigorre, et servant aujourd'hui d'entrée au temple de *Comus et de Thalie*, comme aurait dit un lauréat de 1800.... Cette ancienne porte de l'église St-Jean compléterait admirablement la basilique dont nous venons d'entretenir le lecteur !.... Que l'on se représente une grande ogive élancée, de trois mètres d'ouverture, ornée de trois retraites, et d'un nombre égal de colonnettes toriques, se profilant en voussures ! que l'on couronne ces six colonnettes de quatre chapiteaux à fleurs plates, bien découpées, et de deux groupes de trois têtes plates, dont trois imberbes et trois garnies de barbe, ressemblant à celles de la curieuse archivolte de Montsaunez ; (1) que l'on divise ce grand arc en deux baies ogivales aiguës, séparées par une forte colonne, au chapiteau à larges fleurs romanes ; que l'on timbre

(1) L'architecture romane ne fut pas la première à employer ces têtes de fantaisie comme ornement des angles des chapiteaux. Les Romains eux-mêmes,

t
-
e

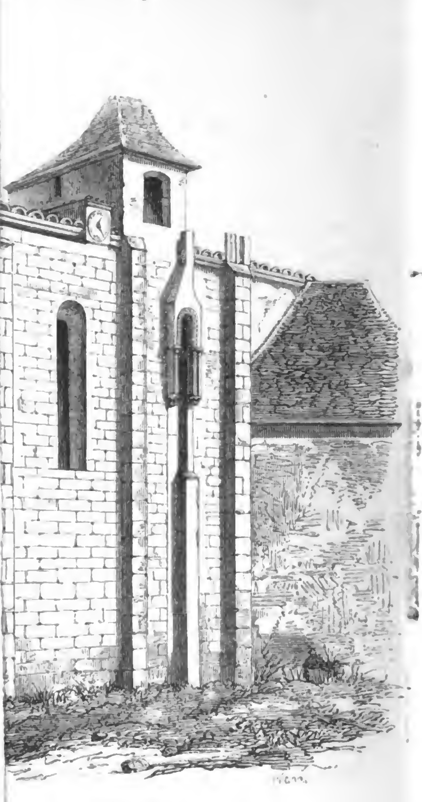
;
s
s
-
e
-
s
-
e
a

-
-
-
-
-
x
e,
e,
-
-

es
i-
le
és
a-
le
a-
ar

vi-
est
or-
m-





r de Rustan (page 29).

le tympan d'un élégant monogramme, entouré d'une torsade et d'un ruban a dents de loup concentriques, et l'on aura le dessin de cette gracieuse production du premier siècle de l'ère ogivale.

Après cet examen, quittons un instant la capitale du Bigorre ; nous y reviendrons plus tard pour étudier quelques productions du XIVme siècle et du XVme. En attendant, passons sur ces rives de l'Arros, ou saint Sever porta le premier la lumière évangégélique au milieu de l'invasion funeste des Vandales (405). Cette contrée fertile, frappée des bienfaits du saint convertisseur, devait naturellement faire remonter jusqu'à lui les premiers effets de son admiration et de sa reconnaissance; aussi ne devons-nous pas être étonnés d'y trouver les ruines d'un monastère qui porte son nom, et dont la fondation remonte à l'époque la plus reculée.

ÉGLISES ROMANES DE ST-SEVER-DE-RUSTAN, DE MAZÈRES, DE LANNEMEZAN ET DE CIEUTAT.

L'antique abbaye de St-Sever-de-Rustan était déjà fondée depuis quelques années, lorsque Gillaume Sanche posa la première pierre de celle de St-Pé; car il appela un prieur de Rustan pour lui confier la direction du nouvel établissement monastique. Nous aurions dû, par conséquent, faire sa monographie avant celle de St-Pé, mais comme St-Sever appartient aux deux époques les plus importantes de l'architecture religieuse, au style roman par l'église, au style gothique par le cloître, nous avons voulu placer sa description à la fin de l'époque romane, afin qu'elle intervînt comme une transition naturelle entre les productions du plein-cintre et celles du tiers-point.

La petite basilique de ce monastère, privée de nefs latérales et formée de quatre travées, présente encore les quatre piliers d'un transept primitif, destinés à supporter une coupole dans le genre de celles de St-Savin et de Tarbes; ils sont formés de doubles pilastres flanqués d'une forte colonne moitié engagée; leurs chapiteaux représentent Adam et Eve mangeant le fruit défendu, l'ange armé de l'épée de feu les chassant du paradis terrestre, et le Christ placé dans une auréole soutenue par

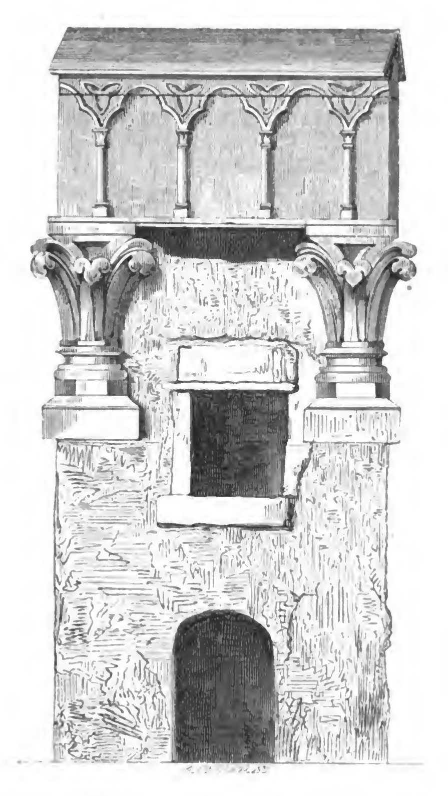
avaient employé ce genre de sculpture comme on peut s'en convaincre en visitant la *maison* des chapiteaux à *Pompeia*. L'imitation du style romain est tellement évidente dans les chapiteaux de nos basiliques, que les premières corbeilles à têtes d'hommes présentent, comme chez les Romains, des têtes ressemblant à des faunes et à des bacchantes.

deux anges. Mais ce transept se trouve maintenant engagé dans l'intérieur de la nef, par suite d'un agrandissement de l'église qui porta les bras de la croix plus au levant, et fit boucher l'arcade méridionale du croisillon qui nous occupe. A quelle époque ce changement fut-il exécuté ? Il n'est pas douteux qu'il remonte au XIIme siècle. Une bande de ce style régnant à l'intérieur, la fenêtre romane qui se trouve ménagée dans un contrefort de ce mur additionnel extérieur offrent tous les caractères de cette époque; les autres fenêtres méridionales, au contraire, rappellent, par leur rétrécissement et leur hauteur, le Xme ou le XIme siècle.

La porte du sud, à son tour, ne manque, malgré sa simplicité, ni de cachet, ni d'élégance; placée dans un redoublement du mur, elle présente deux retraites occupées par des colonnes isolées, surmontées de fortes voussures toriques, et d'une archivolte de tores tronquées. Des chapiteaux du XIme siècle complètent son ornementation et représentent le Christ entouré d'une auréole, comme celui du transept; la luxure personifiée par une femme entourée de serpents qui sucent ses mamelles; l'avarice, sous les traits d'un damné, portant un sac suspendu à son cou et surveillée par deux démons qui se réjouissent de leur capture.

Pour compléter cette réunion très disparate de tous les styles, le chevet a reçu, au XIVme siècle, sept pans coupés avec leurs nervures ogivales; le fond de la nef est occupé par une tribune à arc tudor du XVIme siècle, dans laquelle les chantres se plaçaient, comme dans les églises espagnoles; le sanctuaire, enfin, est tapissé des boiseries Louis XV les plus profanes et les plus maniérées. On aime cependant à retrouver dans une couronne de feuillages, digne de servir d'encadrement à quelques fantaisies de Boucher, un épisode du pieux solitaire bigorrais, auquel était consacré le monastère... Saint Sever, à genoux devant un olivier, doutant encore de ses destinées ecclésiastiques, prie le Ciel de lui faire connaître sa vocation et voit une mitre tomber à ses pieds du haut du séjour des anges.

Telle est l'église qui, non contente de posséder les reliques de saint Sever, avait aussi voulu renfermer celles de sainte Libérate, première martyre du Bigorre, mise à mort dans la forêt de Montus, sous Julien l'apostat. Or, si la châsse du confesseur a complètement disparu, celle de la jeune vierge a dû à certaine circonstance que nous allons raconter le bonheur d'être arrachée à la fureur des huguenots. Nous ignorions complètement la



Châsse de Sainte-Libérate à Mazères (page 31).

destinée de ce monument vénérable, lorsqu'un heureux hasard nous la fait retrouver dans l'église abandonnée de Mazères, sur les rives de l'Adour, à l'extrémité septentrionale du comté.

Mazères est une autre église romane, dont le chevet à pans droits, construit en très bel appareil, porte un cachet de haute antiquité; l'intérieur, au contraire, avec sa nef à plein-cintre, sans bas-côtés, ses doubles colonnes, moitié engagées, ses arcs doubleaux, les grandes arcatures toriques de son chevet, présentent tous les détails de la fin du XIIme siècle. Plusieurs chapiteaux historiés renferment : 1° quelques-uns de ces monstres fantastiques d'Orient confondant leurs têtes aux angles; 2° le christ entouré d'une espèce d'auréole soutenue par des anges. Les deux fenêtres du chevet, ornées de colonnettes et d'archivoltes de billes, rentrent, d'ailleurs, dans le caractère du même style. La châsse de marbre blanc de sainte Libérate, au contraire, est une œuvre incontestable du XIVme siècle; les arcatures trilobées qui la décorent, et bien plus encore l'inscription en gothique ronde qui couvre son couvercle en batière, ne laissent pas de doutes à cet égard. Voici cette inscription.

Pateat. O. revendus in xs to. pat. dus. Petrus. Ramundus. de mode. Bruno. Digna. Dei. proven^a^ Tarbel, eps. sacratissimu. corp. virginis. et martiris B^te^. Liberate. de. loco. ubi. erat. in ecca parochali. Bi. Johis de Mazereiis. Tarbel. dyoc. présent. clero. et. pplo. et multitudine. fidelliu. anno. Dni. M. CCC. XL. secundo el..... et honore. in. hac. capela. propiis. manib. translatandum.....

« Que chacun sache que le révérend pasteur en J.C., Mgr
« Pierre Raymond de Mode Brune, par la grâce singulière de
« Dieu, Evêque de Tarbes (ordonna) de transporter avec hon-
« neur, dans cette chapelle, le corps très vénéré de sainte Libé-
« rate, vierge et martyre, du lieu où il était, dans l'église parois-
« siale de St-Jean de Mazères, diocèse de Tarbes, en présence
« du clergé, du peuple et d'une multitude de fidèles, l'an du Sei-
« gneur mil trois cent quarante-deux. »

Il résulte donc de ce document authentique qu'une première translation eut lieu dans le XIVme siècle ; elle fit passer les reliques de sainte Libérate dans une chapelle que l'on ne nomme pas, mais que la tradition nous dit être celle de St-Sever-de-Rustan.

Par quel événement les retrouvons-nous dans le lieu d'où elles avaient été déjà retirées? C'est que les religieux de St-Sever, effrayés des approches de Montgommery, et attribuant

peut-être les excès de sa colère à l'enlèvement des reliques de la vierge martyr, se hâtèrent de les remettre dans le sanctuaire qu'elles semblaient avoir choisi dès l'origine.

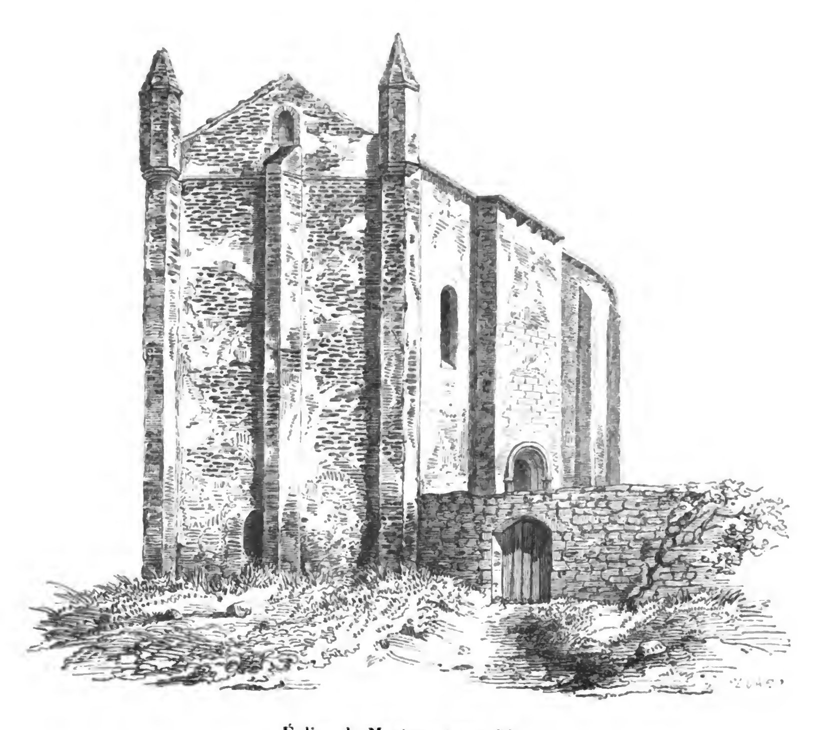
Cette démarche parut avoir d'abord quelque succès; l'ère des vengeances calvinistes s'appesantit sur le Bigorre sans frapper la châsse protégée; mais des époques plus désastreuses devaient l'atteindre quelques siècles plus tard. Les septembriseurs découvrirent la châsse; firent sauter les crampons qui scellaient le couvercle, et les cendres de la martyre furent traitées comme les dépouilles royales de St-Denis.

Puisque nous nous trouvons conduits à Mazères par l'examen de cette châsse, achevons d'étudier un monument qui soulève des questions assez intéressantes. On remarque tout d'abord sur le gable du couchant deux tourelles octogones en briques assises à chaque angle sur encorbellement, terminées en pyramides et entièrement semblables à celles de la curieuse église de Simorre. A côté de ce nouveau témoignage de la fin du XIIme siècle, le XVIme construisit aussi une grosse tour octogone, destinée à l'escalier, et dans laquelle on voit encore ces meurtrières à mousquet, si bien justifiées par les terribles expéditions des calvinistes........

Mais quel peut être l'usage de cet arc plein-cintre, aujourd'hui bouché, qui perce le gable à un mètre au dessus du sol, et ne s'élève pas à plus de 80 centimètres au dessus de son ancien accoudoir ; il est évidemment trop bas et trop grossièrement construit pour avoir pu servir de porte ?..

Au milieu de notre embarras, rappelons-nous que l'archéologie est essentiellement une étude de comparaison ; remontons à l'extrémité méridionale du Bigorre, nous y trouverons les deux chapelles romanes les plus grossières, les plus petites que nous ayons rencontrées ; mais elles nous montreront deux particularités étranges qui nous aideront à découvrir l'usage de l'arcade fermée du gable de Mazères.

La chapelle de Cieutat, située au levant de ce village, a perdu récemment son chevet absidal ; il a été remplacé par des pans coupés. Elle conserve néanmoins sa voûte à berceau plein-cintre, deux lucarnes du même style, et son gable du couchant. Celle de Lannemezan, d'un caractère plus frustre encore, est terminée en abside, mais elle est privée de voûte, et sa porte romane a été remplacée, comme à Cieutat, par une ouverture du XVIIme siècle. On n'a conservé de cette dernière



Église de Mazères (page 32).

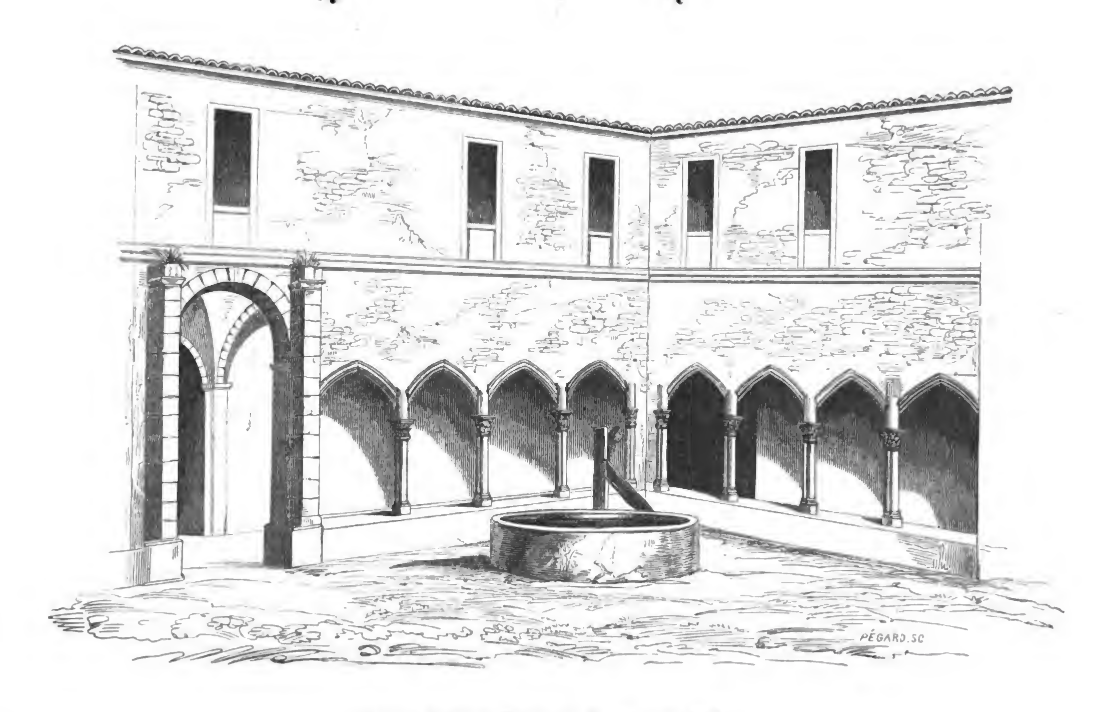
partie que le tympan plein-cintre, orné d'un simple monogramme.

Toutes ces dispositions ne s'écartent pas de celles que nous avons si fréquemment observées dans les anciennes chapelles des montagnes ; mais si nous regardons le mur du couchant, nous verrons dans l'un et dans l'autre de ces oratoires une ouverture de 1m 60c de largeur sur 1m 40c de haut, qui règne à hauteur d'accoudoir. Indépendamment de cette circonstance, la forte grille de fer immobile, qui ferme celle de Cieutat, la claire-voie de chêne qui défend celle de Lannemezan, indiquent évidemment que cette ouverture ne servit jamais à pénétrer dans la nef, mais qu'elle ménageait aux assistants, restés en dehors, le moyen de voir le prêtre et de prendre part aux offices. Un petit bénitier placé intérieurement, assez près de la grille pour qu'on puisse prendre de l'eau à travers les barreaux, achève de prouver la destination de cette ouverture. Quelle fut la race à moitié maudite que l'Eglise admettait à prendre part au saint sacrifice ; mais que les chrétiens ne voulaient pas recevoir parmi eux ? Il ne peut évidemment être question que des cagots *chrétiens,* repoussés de la communauté des autres hommes. Les nombreux historiens qui se sont occupés de cette race méprisée n'ont pas manqué de dire que ses membres n'entraient dans les églises que par une porte particulière ; nous avons vu nous-même bon nombre d'ouvertures que l'on prétend avoir servi à l'usage exclusif des cagots ; toutes celles qu'on nous a fait remarquer sont placées sur un des côtés de la nef, ce qui indiquerait, si elles étaient authentiques, que ces hommes abjects étaient reçus dans l'église et se coudoyaient plus ou moins avec le reste des fidèles.

A Lannemezan et à Cieutat, au contraire, la séparation était complète, et nous sommes convaincu que ces guichets à cagots ont un caractère de certitude que les autres portes latérales ne présentent pas.

Il résulterait de ces faits que les cagots ne pénétraient pas dans la nef elle-même ; mais qu'ils assistaient aux offices de l'extérieur, à travers les grilles dont nous venons de nous occuper ; nous pouvons même ajouter que cet état de choses conservait toute sa force au XVIIme siècle ; car le guichet de Lannemezan, fait en simple bois, la forme des bâtons à fuseaux qui composent la grille prouvent que son ouverture fut pratiquée ou restaurée à cette époque toute moderne. Ce fait peut être ajouté aux arrêts dont nous avons parlé dans notre Histoire des Pyrénées, t. 1, p. 264, pour établir toutes les précautions dont les

peuples s'entourèrent jusqu'au XVIIIme siècle, afin de paralyser les efforts des cagots, tendant à faire disparaître les barrières qui les séparaient des autres hommes.



Cloître de Saint-Sever-de-Rustan (page 35).

MONUMENTS RELIGIEUX

STYLE GOTHIQUE

DU XIIIme AU XVIme SIÈCLE.

CLOITRE DE ST-SEVER-DE-RUSTAN

Cette digression sur la châsse de sainte Libérate et l'église de Mazères nous a conduit assez loin de notre sujet principal, puisque nous avions entrepris la description des bâtiments de St-Sever-de-Rustan. Revenons maintenant à ce point de départ; nous le ferons dans des circonstances d'autant plus heureuses, que nous avons épuisé l'étude de l'ère romane; il ne nous reste à examiner que les monuments de style gothique... D'ailleurs, quel charme ne trouverons-nous pas à étudier les détails précieux du cloître de St-Sever? ils vont nous offrir la collection la plus complète de chapiteaux historiés qui ait évité les ravages du temps et la stupide colère des hommes.

D'où vient, cependant, que ses galeries n'appartiennent pas au style de l'église? c'est qu'elles furent détruites par Montgommery en 1560, et refaites après son passage. Alors, nous demandera-t-on peut-être, pourquoi n'ont-elles aucun des caractères du XVIme siècle? Pourquoi tiennent-elles à la fois de XIVme et du XVme? Cette objection est assez sérieuse pour que nous devions faire connaître les circonstances qui peuvent expliquer cette anomalie.

Nous aurons bientôt l'occasion de raconter les sauvages exploits qui signalèrent le passage des huguenots dans la ville de Trie; mais il est utile de savoir, tout d'abord, que le monastère des Carmes, complètement renversé par eux, n'ayant pas eu de ressources suffisantes pour relever entièrement ses ruines, fut obligé de vendre les débris les plus précieux de son cloître gothique, afin de réaliser la somme qui devait lui permettre de reconstruire son église et ses principaux bâtiments.

Les Bénédictins de St-Sever, plus favorisés par la fortune, en achetèrent les fragments. Ils les transportèrent dans leur monastère, et ce fut avec des colonnes géminées de l'époque romane,

avec des chapiteaux historiés du xvme siècle et des bases octogones de la même époque, qu'ils reconstruisirent des arcades à ogives très surbaissées, avec tores et gorges naissant brusquement des flancs des piliers, dans le goût des premières années du xvime siècle.

Les galeries de St-Sever, formées de neuf ouvertures sur chaque face, ne présentent pas les dimensions imposantes des cloîtres de grand modèle; mais leur harmonie générale ne perd rien au raccourci de ces lignes, et nous n'avons à regretter que leur situation humide et froide au nord de l'église, et les lourdes fenêtres Louis xv, qui percent les bâtiments supérieurs.

Commençons l'examen du musée iconographique que leurs chapiteaux vont présenter à nos regards.

1er *Chapiteau.* — Jésus âgé de douze ans, le front entouré du nimbe et portant le livre du doctorat, se rend seul dans le temple pour discuter avec les docteurs. Nous le voyons ensuite placé dans une chaire, parlant devant trois auditeurs, sur la science éternelle, et les plongeant dans une confusion que leur attitude ne laisse pas ignorer. Quant à la scène du revers du chapiteau, représentant un jeune enfant devant un personnage assis sur un trône, portant un sceptre, coiffé de la mitre égyptienne, et aux pieds duquel l'enfant ploie le genou, nous pensons qu'il faut y voir le jeune Samuel, recevant la bénédiction du prophète Elie dans le temple. L'artiste aura trouvé dans ces deux épisodes un rapprochement digne de les faire réunir même sur le chapiteau. (1)

Le Christ a vaincu la science humaine; il va repousser les assauts d'une puissance plus terrible.

2me *Chapiteau.* — Satan, sous la forme de l'orang-outang avec une queue, deux cornes, et des ailes de chauve-souris, montre à Jésus-Chrit les pierres recueillies dans un pan de sa robe, et l'engage à les convertir en pain, afin d'apaiser la faim qui le tourmente à la suite de son jeûne de quarante jours dans le désert :

« Il est écrit que l'homme ne vivra pas seulement de pain, répond le Christ, en levant la main vers le ciel, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.» Satan manifeste sa douleur d'un premier échec par la contraction plus marquée de ses

---

(1) Ce chapiteau s'est égaré dans la galerie du couchant parmi divers sujets légendaires.

muscles faciaux, et renouvelle sa tentation en montrant les clochers de Jérusalem, du haut desquels il engage le Christ à s'élancer, s'il veut lui donner la preuve de sa puissance divine; mais le Christ détourne les yeux et lui répond: » Il est écrit aussi que tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. »

Satan, deux fois vaincu, monte alors au sommet de la montagne, et malgré sa forme devenue plus hideuse, il prend l'attitude d'une idole et réclame l'adoration du Sauveur. Le Christ rompt le charme par les paroles : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu le serviras seul...» et les tentatives du démon sont à jamais renversées.

Nous commençons dès ce chapiteau à trouver dans la figure du christ, correctement dessinée, et encadrée de bandeaux de cheveux qui se marient avec grace à sa barbe naissante, ce type calme et divin, inspiré des peintures des catacombes de Rome, et qui a fini par prévaloir sur les grossiers essais des premiers siècles. Ce type se reproduira dans toutes les scènes que nous aurons à parcourir.

3me *Chapiteau.* — Nous allons pénétrer dans Jérusalem à la suite du divin triomphateur. Jésus monté sur l'ânon, qui n'avait encore porté personne, entre dans la cité sainte, suivi de trois apôtres couronnés du nimbe et portant le livre de l'apostolat. Un habitant de Jérusalem jette sa robe sous les pas du Sauveur, des hommes du peuple, des Pharisiens, portant le camail et la guimpe serrée autour du visage, conformément à la mode du règne de Charles VI, attendent dans les environs et jusque dans les rues et sur les maisons de la ville.

4me *Chapiteau.* — Le Christ et ses douze apôtres se disposent à célébrer la Pâque ; ils sont assis autour d'une table couverte de mets, parmi lesquels l'artiste n'a pas négligé de graver plusieurs fois le poisson symbolique. Jésus, placé au centre et couronné du nimbe comme ses disciples, lève la main droite et tient de la gauche l'hostie placée sur le calice, en prononçant les paroles terribles. « Je vous le dis en vérité, l'un de ceux qui mange avec moi doit me trahir.....» A ces mots accablants, une scène dramatique agite une des extrémités de la table; Jean penche la tête sur son voisin, un autre disciple joint les mains avec désolation; d'autres attitudes de désordre manifestent l'inquiétude des convives ; à l'autre bout, enfin, un soldat bardé de fer et armé d'une pique semble faire prévoir la trahison de Judas qui va livrer le Christ aux sacrificateurs.

Fragments divers — Comme l'architecte avait plus de chapi-

teaux qu'il n'en fallait pour le nombre de ses arcades, il en intercala jusques dans la maçonnerie des gros piliers qui forment la communication du cloître avec le préau. L'un représente le Christ conduit devant Pilate qui l'attend sur son tribunal, la toque de juge sur la tête. Tout à côté, le Sauveur, condamné au dernier supplice, est entraîné par trois soldats qui le dépouillent de ses vêtements, lui tiennent les mains derrière le dos et le frappent de verges (1).

Nous le voyons encore sur un autre chapiteau, dépouillé, les mains liées et livré à la brutalité des gardes qui procèdent à son supplice; mais, par un étrange caprice de l'artiste, au lieu de le frapper de verges, ses bourreaux lancent des flèches comme s'ils avaient devant eux le martyr saint Sébastien. Il est vrai que le sculpteur trouvait dans les paroles un peu vagues de l'écriture le droit de supposer ce nouveau genre de supplice ; « les soldats lui avaient bandé les yeux, le frappaient de coups au visage, et disaient beaucoup d'autres choses contre lui, en *l'outrageant de diverses manières.* »

Il faut remarquer, d'ailleurs, que ce chapiteau mixte présente sur le retour une femme aristocratique dont la tête, couverte d'une guimpe serrée sur les joues, semble indiquer quelque bienfaitrice du monastère; peut-être aura-t-elle puisé dans sa fantaisie cette scène de la passion qu'elle aura dictée au dessinateur.

Dans un troisième fragment, Jésus monte au calvaire, chargé de l'instrument de son supplice. Un soldat, sans pitié pour le poids qui l'écrase, lui assène un cou du manche de sa lance; mais le Cyrénéen se présente, et, touché d'une si grande infortune, s'empresse de soulager la victime à laquelle le peuple a préféré Barrabas.

5[me] *Chapiteau.* — Le Christ a rendu le dernier soupir sur la croix, et sa tête nimbée retombe sur son épaule droite. Sa mère, Marie-Madeleine, et Marie, mère de Jacques ne l'ont pas abandonné. Joseph d'Arimathie, qui vient de demander le corps du Sauveur à Pilate, et Nicomède portant la myrrhe et l'aloës, destinés à l'embaumer, s'occupent de le détacher de la croix L'un a déjà délivré sa main droite que la mère de Jacques embrasse avec effusion ; la vierge, prosternée et le visage mouillé de larmes, semble prête à tomber en syncope, tandis que Ma-

(1) Ce sujet est reproduit dans un chapiteau éloigné, qui renferme également un épisode de la vie de saint Nicolas.

deleine porte le vase des parfums et se tient sur le second plan.

L'artiste ne s'est pas contenté de retracer ainsi la touchante scène de la décente de la croix, il a reproduit les deux saintes femmes sur le retour du chapiteau, comme pour fixer plus particulièrement l'attention sur ces poétiques et touchantes figures évangéliques.

6me *Chapiteau.* — Le Christ a quitté le gibet infamant devenu par sa mort le signe de la gloire et du salut du monde; maintenant deux tombeaux occupent les deux faces de la corbeille.

Dans le premier, Jésus paraît étendu sous le couvercle soulevé par Joseph d'Arimathie et par son disciple, qui achèvent de déposer le Sauveur dans son linceul; les trois saintes femmes, Madeleine, à la longue chevelure, la vierge Marie et la mère de Zébédée, montrent leur buste, de face, par dessus le tombeau...

Mais le Sauveur ne demeure pas longtemps dans le sépulcre; il en est sortie triomphateur pour monter au Ciel, et les trois Marie, aux têtes nimbées, montrent le cercueil vide au premier des apôtres qu'elles viennent d'avertir. Saint Pierre, frappé de surprise, joint les mains et semble se demander si les méchants n'auraient pas commis un nouveau sacrilége en enlevant les restes de l'homme-Dieu..... Jésus ne veut pas laisser plus longtemps ses disciples dans une cruelle incertitude : nous le voyons sur le retour du chapiteau apparaître à Marie-Madeleine qui, drapée dans sa longue chevelure, écoute avec ravissement ces paroles du Christ: « Allez et dites à mes frères de se rendre en Galilée; c'est là qu'ils me reverront » (1).

7me *Chapiteau.* — Nous passerons légèrement sur un chapiteau qui n'est qu'une reproduction de la sépulture précédente; mais nous ferons observer que les deux compositions sont tellement indentiques, qu'on dirait deux bronzes fondus dans le même moule. N'est ce pas l'occasion de répéter ce que nous disions pour les chapiteaux de Lescar? Tout semble prouver que les artistes du moyen-âge possédaient des procédés de simplification d'après lesquels ils exécutaient à l'avance un certain nombre de reproductions du même bas-relief; ils en formaient de véritables magasins, et les architectes allaient se pourvoir dans ces ateliers de sculpture comme on le fait aujourd'hui pour les ornementations de carton-pierre et de terre cuite. Cependant la

(1) Une regrettable transposition a fait placer ce chapiteau entre celui de la tentation et celui de Jérusalem.

seconde face de la corbeille représente une résurrection assez différente de la première : elle nous fait assister au moment où le Christ, vainqueur de la mort, sort du tombeau dans toute sa gloire. Le Rédempteur, assis sur le couvercle entr'ouvert, porte la croix oriflammée d'une main et lève l'autre vers les cieux, sans daigner regarder les cinq gardes qui sont étendues autour du sarcophage, endormis ou frappés de terreur.

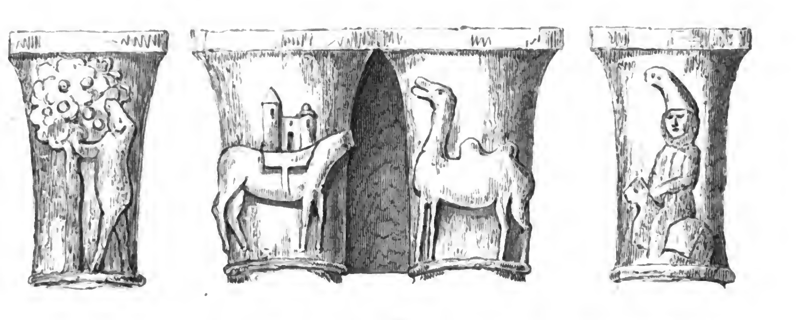
8me *Chapiteau.* — A peine sorti du sépulcre qu'Hérode avait cru refermer définitivement sur lui, le Christ apparaît encore à Madeleine ; il porte les stigmates à ses membres, le manteau mortuaire sur son corps nu et la croix du triomphe à la main. La femme devenue sainte par la puissance de son amour, a posé l'urne des parfums au pied d'un olivier, afin de considérer dans l'extase ce Christ vivant qu'elle vient de déposer dans le tombeau avec Joseph d'Arimathie.

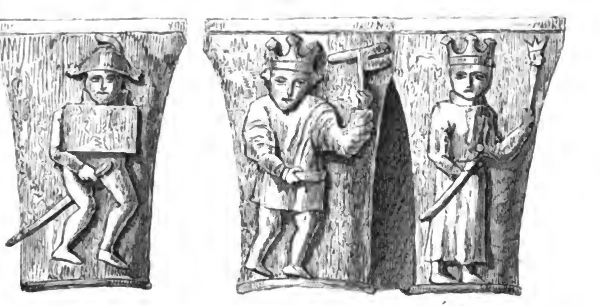
Bientôt le Christ arrive à la conséquence suprême de la rédemption « *et descendit ad inferos tertiâ die.* » Le corps nu, à moitié couvert d'un manteau, et portant l'oriflamme, comme dans la scène précédente il se présente sur la porte des limbes, représentée par la gueule d'un monstre; il tend la main à Adam et à Eve dépouillés de tout vêtement : un troisième personnage couvert de haillons attend aussi son tour de délivrance. Ne faut-il point voir dans ce dernier le pauvre Lazare, dédommagé par le salut éternel des souffrances qu'il endura sur la terre?

9me *Chapiteau.* — Cependant le jour des adieux définitifs arrive, les disciples avertis par Madeleine se sont réunis autour du Christ. L'artiste nous fait assister à ce moment suprême de la transfiguration, où les apôtres et la vierge prosternés au pied de la montagne regardent le ciel vers lequel le Rédempteur vient de s'élever. Son corps a déjà disparu, mais nous apercevons ses pieds et le bas de son manteau qui n'ont quitté la terre qu'après avoir laissé leur empreinte sur le sol.

La même disposition scénique se reproduit sur le revers de la corbeille ; Marie et les apôtres, rangés en cercle, lèvent encore les yeux au ciel. Cette fois c'est pour contempler le Saint-Esprit qui descend sous la forme d'une colombe, et leur envoie les rayons de l'inspiration divine. « Ils étaient tous d'un accord « dans un même lieu.... et ils virent apparaître des langues qui « étaient comme de feu, et qui se posèrent sur chacun... »

Arrivés au bout de la galerie orientale, nous avons terminé la série des principaux épisodes de l'évangile. Nous allons passer à une suite de sujets moins importants, sans doute, mais plus





PÉGARD SC.

Chapiteaux de Trie et de Saint-Sever-de-Rustan (pages 41 et 55).

intéressants à étudier, peut-être, par la nouveauté de leur caractère. Ils appartiennent, en effet, à deux ordres de faits plus rapprochés de nous, et plus intimement liés aux mœurs du XIVme et du XVme siècles ; aussi l'artiste semble-t-il les avoir traités avec la prédilection d'un philosophe et d'un moraliste. Les uns furent inspirés par la vie des saints et par la légende ; les autres, par cette philosophie satyrique qui devait enfanter plus tard les Rabelais, les Montaigne, les Eraste, et qui commençait, en attendant la découverte de l'imprimerie, à graver ses formules sur la pierre.

10me *Chapiteau.* — Nous apercevons d'abord, à l'angle du nord-est, quatre portraits séparés, qui nous offrent un exemple remarquable de la caricature politique du XVme siècle.

Quel est ce gros personnage niais et joufflu, coiffé du chapeau à claque et à plumes des bourgeois de Charles VI, chapeau que l'on retrouve de nos jours dans l'Aragon et la Navarre ? Pourquoi ce plastron ou bavette sur sa poitrine ? Pourquoi ce bâton bêtement placé entre ses jambes ? Cet enfant adulte ne représentait-il pas l'homme que l'âge n'a pu dégager des faiblesses, des enfantillages des années les plus tendres ?.... Et son voisin, le front ceint d'une couronne royale, portant la jacquette largement plissée et tenant à la main la bruyante crecelle ; ne représenterait-il pas une autre variété de cette enfance humaine qui se nourrit des hochets de la vanité et du bruit sans résultat bourdonnant à ses oreilles?.... Que nous offre le troisième type dont la tête est également couronnée, qui tient les mains ouvertes et vides ? Ne serait-il pas un symbole de la paresse orgueilleuse et inutile ? Quant au quatrième, le seul qui soit vêtu de la robe longue des courtisans de Charles VI, il est couronné comme les précédents, porte un sabre de bois à la ceinture, agite la marotte de la folie, et pourrait bien livrer au ridicule la sotte vanité de l'aristocratie, comme les trois autres symbolisent l'étourderie et la vanité bourgeoise. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que le règne de Charles VI, dont tous ces personnages portent le costume, même les souliers démesurément pointus, était singulièrement favorable au succès des compositions satyriques qui avaient l'enfance et la folie pour sujet.

11me *Chapiteau.* — Après avoir voué au ridicule ces différentes classes du monde laïque, il était naturel que l'artiste, inspiré par la pureté de la vie religieuse, et peut-être religieux lui-même, présentât les divers échelons de la société ecclésiastique sous un jour plus avantageux ; aussi, trouvons-nous au

pilier de l'angle nord-ouest, formant le pendant de celui qui précède, plusieurs personnages également isolés, et résumant les trois principaux types de cet ordre social: 1° Un ermite sans nimbe, agenouillé près d'un arbre, ayant les cheveux longs, portant la panetière à la ceinture, et levant les yeux au ciel ; 2° Un apôtre ou confesseur la tête entourée du nimbe, portant la barbe longue, un bâton surmonté d'une croix, et couvert d'une longue robe et d'un manteau ; 3° Un pèlerin appuyé sur les genoux et sur son bâton, portant le grand chapeau de saint Jacques attaché derrière le dos, et dirigeant sa main vers le ciel pour indiquer la route qu'aime à suivre son âme. Un quatrième personnage assis nonchalamment sur un banc, les deux mains autour de son genou, semble, il est vrai, se rapprocher des allégories satyriques du chapiteau précédent, et pourrait bien opposer l'indifférence et le scepticisme à la ferveur des trois autres représentant de la chrétienté militante.

Les types ecclésiastiques se continuent dans le chapiteau voisin et nous rencontrons : 4° Un abbé portant la crosse, le nimbe rayonnant, le livre et le manteau abbatial ; 5° Un évêque avec le nimbe, la crosse pontificale et levant sa main bénissante (personnages deux fois répétés) ; 6° Enfin, un martyr tenant le livre d'une main la palme de l'autre, vêtu d'un manteau à capuchon, et le front entouré du nimbe céleste.

Les types sont épuisés; quittons à regret une œuvre qui, poursuivie avec plus de persévérance, n'aurait pas manqué de nous offrir un précieux sujet d'études, et pénétrons dans le domaine de la légende, que les bas-reliefs vont exposer devant nous.

14me *Chapiteau.* — Un loup périt dans les flammes où l'ont fait tomber les prières d'un moine à capuchon rabattu, qui implore le Ciel, les mains jointes, devant trois personnages laïques vêtus des costumes du XIVme siècle. Cette scène rappelle-t-elle le fait légendaire de quelque religieux du moyen-âge, qui aurait délivré son pays de l'animal redoutable qui le ravageait? Doit-on y voir, au contraire, la représentation allégorique des vices et du règne de Satan que le saint personnage aurait détruit par l'éloquence de ses discours et les exemples de sa vie ?.... Il ne faut pas ignorer que le loup joua un rôle très considérable comme symbole des mauvaises passions dès la plus haute antiquité chrétienne ; on n'ignore pas que, dans les catacombes, la scène de la chaste Suzanne se trouve représentée par un agneau placé entre deux loups menaçants. Pour qu'il ne fût pas permis de se

méprendre sur le sens de cette allégorie, le peintre écrivit au-dessus de l'agneau le mot SUSANNA et au-dessus du loup de droite le mot SENIORES.

La hardiesse de cette composition nous donne la mesure de toutes les licences que se permirent les artistes ; elle doit nous encourager à étudier attentivement la portée morale qui peut se cacher sous les traits des animaux dans l'iconographie chrétienne, comme dans les fables des fabulistes de tous les siècles. Sur le revers du même chapiteau, un autre moine prosterné considère avec extase un saint qui sort de sa bière ouverte et semble se diriger vers le Ciel dans ce char funèbre d'un nouveau genre. L'artiste l'a muni de deux roues, afin de rendre son mouvement ascensionnel plus évident. Malgré l'étrangeté de ce dessin, n'aurait-on pas voulu représenter Elie, montant vers le séjour éternel? Si son char ne montre aucune trace de flamme, le manteau qui se détache de la bière, rappelle suffisamment celui que le prophète laissa tomber sur Elizée. Il serait possible qu'on eût voulu rappeler l'ascension du prophète à l'occasion de quelque religieux mort en odeur de sainteté.

15me *Chapiteau.* — Deux pèlerins des deux sexes, appartenant à la classe aristocratique, portent la panetière à la ceinture, le chapeau de saint Jacques derrière le dos, le bourdon à la main, et prient à genoux devant un ermite dont le nimbe indique la sainteté. Il porte le bourdon, le manteau flottant, la barbe longue, une espèce de toque à revers, et représente un de ces solitaires renommés, vers lesquels les chrétiens s'empressaient d'apporter le tribut de leurs prières. Aussi voyons-nous sur le retour du chapiteau une seconde pèlerine dont la mise élégante indique une personne de distinction.

16me *Chapiteau.* — Saint Nicolas, le protecteur des enfants, préside au baptême de deux nouveau-nés plongés dans un baquet. Un homme en jaquette, portant le livre de l'apostolat et le nimbe, verse l'eau lustrale sur les jeunes chrétiens, tandis qu'un second personnage, agenouillé et les mains jointes, adresse au Ciel ses ferventes actions de grâces.

17me *Chapiteau.* — Si le paganisme glorifia Hercule et Milon, le christianisme eut aussi ses dompteurs de monstres. Le plus souvent de simples et timides jeunes filles, puisant leurs forces dans la ferveur de leur âme convaincue, jouèrent le rôle des héros grecs à la massue irrésistible.... Le chapiteau qui nous occupe représente sainte Marthe vêtue de la robe des vierges, privée du nimbe, et triomphant de la Tarrasque qui ravageait les

bords du Rhône. Ce monstre, assez proche parent par sa forme de la chimère de Bellérophon et du dragon des Hespérides, réunit à deux pattes, et à la queue du crocodile, les ailes de la chauve-souris et les oreilles du quadrupède; mais sa bouche impuissante ne lance plus la flamme; il se traîne vaincu et soumis aux pieds de la jeune fille qui le conduit sans efforts par un licou.

Nous voyons de l'autre côté le valeureux saint Georges à cheval, réunissant le nimbe du bienheureux au costume du chevalier; il plonge sa lance dans la gueule du dragon symbolique. Sainte Marthe, agenouillée, assiste au spectacle de cette lutte héroïque. Il est permis de croire que l'artiste a voulu placer ce combat sous les yeux de la jeune fille, afin de lui inspirer la force d'exécuter l'entreprise qui doit renouveler le triomphe du chrétien sur le principe du mal.

Mais, quel peut être le château fort que nous apercevons sur le retour? Les deux fenêtres les plus élevées encadrent deux têtes qui semblent porter la couronne? N'aurait-on pas voulu compléter la scène des rives du Rhône en faisant assister le roi Réné et sa femme aux exploits de la vierge chrétienne du haut du castel de Tarason, qui s'éleva plus tard près du théâtre de ce combat célèbre, et dont le nom en retrace encore le souvenir?

18me *Chapiteau.*— Ce n'est peut-être pas sans intention que le sculpteur a fait une brusque irruption dans l'ancien testament, pour nous présenter les deux traits les plus dramatiques des temps primitifs, et mettre en regard les héros de l'ancienne loi et ceux de la nouvelle. Holopherne, armée de pied en cap, comme un chevalier du XIVme siècle, dort étendue sur le sol, et tient encore à la main le fourreau de son épée; Judith vient d'en arracher la lame, et l'héroïne Juive, debout à son chevet et portant une coiffure un peu phrygienne, saisit la chevelure du général philistin, et lève le fer qui doit lui trancher la tête..... Tout à côté et comme pendant à ce tyrannicide, nous voyons Samson, à cheval sur le lion, déchirer de ses deux mains la gueule de l'animal dompté.

Cette scène de la bible est-elle la seule qui ornât autrefois les cloîtres de St-Sever? Nous ne le pensons pas; la galerie du sud, qui se trouve malheureusement empâtée dans une maçonnerie récente, doit probablement renfermer quelques autres épisodes de la Genèse et des patriarches..... Espérons qu'un jour le propriétaire de St-Sever, M. de Merens, à qui nous devons la par-

faite conservation de ce cloître si remarquable, achèvera de mériter la reconnaissance des archéologues, en faisant disparaître le mur qui cache une partie des corbeilles.

Quant à la galerie du nord, que nous avons brusquement franchie afin de ne pas interrompre la série des bas-reliefs, elle ne possède qu'une macédoine de chapiteaux de fantaisie couverts d'animaux grossièrement faits, et de fleurs assez délicates dont l'intérêt pâlit et s'efface devant ceux que nous venons d'analyser. (1).

Nous étions partis du XIme siècle; nous sommes arrivés au XVIme sans avoir quitté le monastère de St-Sever; si nous faisions quelques pas encore, nous atteindrions au XVIIIme.....

Penchons-nous vers une dalle tumulaire placée dans une chapelle du nord du chevet.

Son inscription (2) nous apprendra què le révérend père Lacroix

(1) Ces chapiteaux, d'une facture toute particulière, semblent appartenir à deux époques bien distinctes. L'époque romane avec ses grosses têtes d'hommes et d'animaux; l'époque gothique avec ses fleurs et ses feuillages de la fin du XVe siècle. Nous citerons, comme appartenant à la première, un chapiteau renfermant quatre quadrupèdes, marchant à la suite, un chien, un ours et un hippopotame à longue queue. — Un bœuf à tête humaine imité des bas-reliefs assyriens. — Plus loin, huit quadrupèdes grossiers confondant leurs têtes par deux aux quatre angles de la corbeille; — ailleurs, un castor et un chat réunissant leurs têtes au milieu de feuilles de chêne d'une grande dimension; — un lion d'assez mauvais dessin monté sur un dragon à la queue recourbée qui le perce de son dard. — Un chien et un oiseau sur les deux faces opposées, entourés de raisins et de feuilles de vigne; le chien mange un de ces fruits. — Une tête d'homme sans barbe, coiffé d'un bonnet plat, tenant de la main gauche un serpent enroulé qui lui mord la tête, tandis qu'une femme accroupie porte en vain les mains sur son front, aux longs cheveux, sans pouvoir le mettre à couvert de la morsure d'un second reptile; l'autre revers est occupé par une tête de chien et une tête humaine coiffée et entourée d'une guimpe. — Nous remarquons encore un dragon sortant d'une gaîne, imitation évidente de la statue de la force, arrachant un reptile d'une tour telle qu'elle est sculptée sur le tombeau de François II, à Nantes. — De chaque côté du dragon est une tête humaine coiffée du capuchon que l'on donne à dante. Il ne faut pas l'oublier, d'ailleurs, la renaissance imita quelquefois la lourdeur un peu primitive du XIe siècle, et nous verrons dans le cloître de Pampelune, œuvre du XVe, des animaux d'une composition presque romane, mêlés à des chapiteaux fleurés de la plus étonnante légèreté.

(2) Reverendissimo patri domino Carolo Lacroix, congregationis sancti mauri proposito generali, prior, monachi hujus cenobii mœrentes posuere. Anno dni 1784. Hic hujus quondam monasterii prior illud moribus ornavit reditibus auxit, ædificiis ampliavit, inde variis honorum gradibus ad supremum con-

augmenta les constructions de l'abbaye, et nous pourrons faire remonter jusqu'à lui les boiseries du sanctuaire, celles de la sacristie, peut-être même la majeure partie des bâtiments claustraux. Leurs nombreuses fenêtres Louis xv, les vastes appartements, les réfectoires voûtés, les escaliers immenses, et les corridors spacieux, portent, en effet, les plus regrettables témoignages du refroidissement de l'esprit ascétique et de l'envahissement du luxe de Louis xiv, luxe qui appliquait aux monastères les principes architectoniques des palais. Il est vrai que les abbayes n'étaient plus que des bénéfices, presque des fiefs accordés à de grands seigneurs laïques ; il fallait loger, conformément à leurs habitudes princières, des courtisans accoutumés aux antichambres de Versailles, qui *daignaient* joindre à l'épée du gentilhomme, la mitre et la crosse lucratives des abbés.

ABBAYE DE LA RÉOLE.

St-Sever de Rustan n'était pas la seule abbaye du Bigorre dont le cloître présentât une série de bas-reliefs consacrés à reproduire les principales scènes de l'écriture sainte. Celle de la Réole, près de Maubourguet, paraît avoir été en possession de richesses presque aussi importantes ; par malheur, sa destruction à peu près complète nous prive du plaisir de les admirer sur les lieux, et nous devons nous borner à étudier quelques chapiteaux arrachés à la bêche des démolisseurs et recueillis dans la mairie de Tarbes. Deux d'entre eux ont l'avantage de compléter ceux de St-Sever en reproduisant quelques chapitres de la Genève.

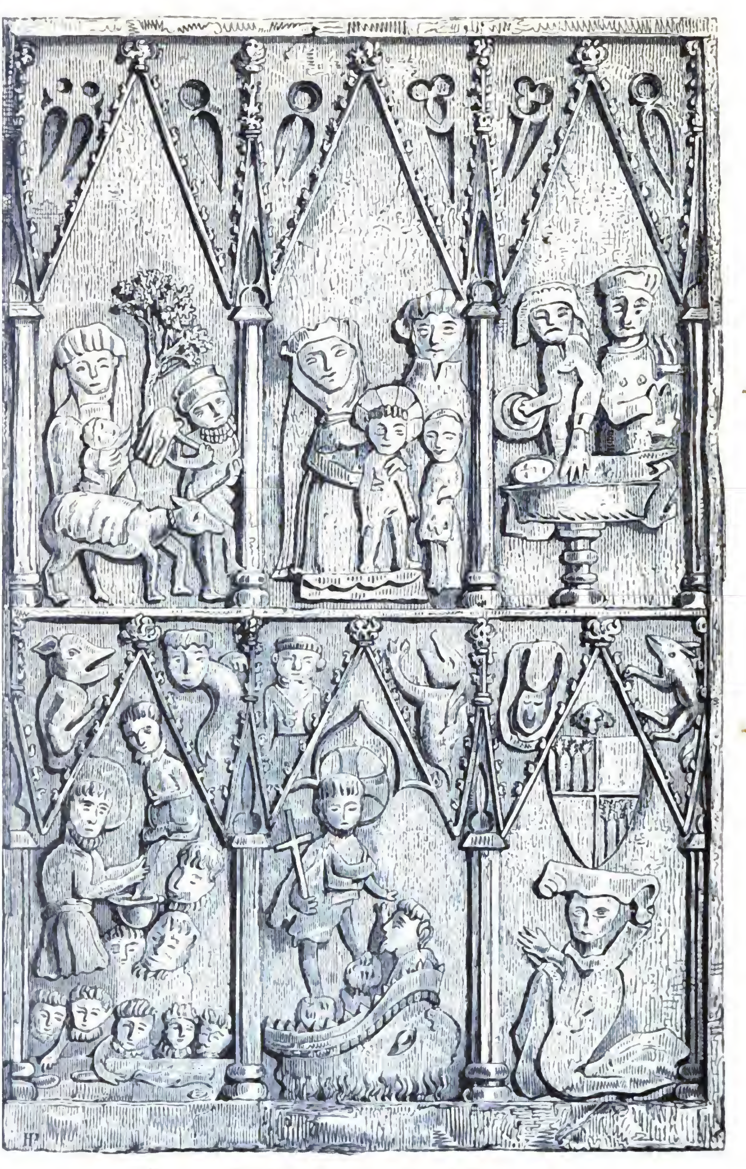
Nous remarquons sur le premier Adam et Eve devant l'arbre du bien et du mal, dans l'attitude évidente d'une conscience ébranlée, hésitant entre la tentation et l'obéissance...Sur l'autre face, la même disposition scénique nous les montre sous le poids de la crainte et du remords, couvrant leur nudité, et frappés de cette voix divine qui leur crie : » Adam, Adam, pourquoi te caches-tu » ? ...

Le Créateur. en effet, paraît sur le retour de la corbeille, prêt à interroger et à condamner les coupables.

Le second chapiteau représente l'arche, qui occupe toute la face de la double corbeille, sous la forme d'une mai-

---

gregationis regimen assumptus, hanc difficillimis temporibus, sapientissime gubernavit. Bonis Jucundus, malis metuendus, omnibus acceptus, fato functus est die 25 junii, anni 1780, apud aquas de Bagneres, undè in hanc ecclesiam translatus, et hìc humatus resurrectionem expectat. R. I. P. A.



Retable des Jacobins (page 47).

son de bois; le patriarche Noé considère la hauteur des eaux, et lâche la colombe par l'unique fenêtre du bâtiment. De l'autre côté, nous voyons l'élu de Dieu endormi sous la vigne qu'il vient de planter, au moment où Sem et Japhet le couvrent de leur manteau et le soustraisent aux regards irrévérencieux de Cham.

Les autres chapiteaux nous ramènent à la vie du Christ, déjà retracée par ceux de St-Sever. Le XIVme et le XVme siècles eurent tant de prédilection pour les scènes de l'évangile, qu'ils négligèrent assez généralement la vie des patriarches, plus particulièrement traitée par l'iconographie romane; aussi, la grande généralité des chapiteaux gothiques est-elle consacrée à la venue du Messie et à la passion.

Ici, le vieux Siméon, heureux d'avoir vécu jusqu'au jour de la rédemption, reçoit l'enfant Jésus que sa mère présente au temple. Joseph porte les colombes symboliques; plus loin, il dirige et protège la fuite en Egypte, sous la conduite de l'ange qui leur montre le chemin.

Ailleurs, nous voyons l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, et le repas mystique avec des dispositions quelque peu différentes de celles des chapiteaux de St-Sever. Mais en général le dessin assez correct appartient au même style et rappelle la fin du XIVme siècle par l'emploi peu régulier du nimbe.

MONASTÈRE DES JACOBINS DE BAGNÈRES.

Puisque St-Sever et la Réole nous ont lancés dans les descriptions iconographiques, nous sommes naturellement amenés à parler d'une œuvre assez importante, quoique très grossière, que Bagnères-de-Bigorre a eu le bonheur d'arracher à la destruction. Nous voulons parler d'un rétable du couvent des Jacobins, recueilli par M. Soubies dans le parc délicieux de sa villa Théas. Cette grande composition sculptée sur une pierre tendre mesurant 1m 20 de haut, et 2m 40 de large, est composée de dix-huit niches, placées sur deux étages et renfermant, en les lisant de gauche à droite, les scènes suivantes de la vie du Christ : 1° L'ange Gabriel, prosterné devant la Vierge Marie, lui apporte la bonne nouvelle et lui présente le cartel des arrêts célestes. 2° Marie va rendre visite à sa cousine Elisabeth, et les deux saintes femmes s'embrassent étroitement en témoignage de leur joie réciproque. 3° Un ange déroulant un cartel appelle les bergers

dispersés sur la montagne, au milieu de leurs troupeaux; l'un d'eux embouche la cornemuse; un vieillard l'écoute avec attention; un baudet et un âne paissent sur le premier plan. 4° Avertis à leur tour de l'évènement miraculeux, les mages viennent à Bethléem; l'un s'agenouille et dépose la couronne, les deux autres, debout, portent cet emblême royal. Trois têtes de chevaux grossièrement superposées représentent les montures qui les ont transportés de la Médie sur les rives du Jourdain. 5° La Vierge Marie, placée de face, et couronnée du nimbe rayonnant, veille sur Jésus emmailloté dans son berceau formé de simple jonc; un berger et une bergère, inclinés vers le Sauveur, lui paient le tribut d'adoration dont les rois viennent de s'acquitter. 6° Mais les passions humaines ne vont pas tarder à faire intervenir leur fureur au milieu de ces ineffables et pastorales explosions de joie. Hérode assis sur un fauteuil *garni* d'un carré moelleux, la jambe droite placée cavalièrement sur le genou gauche, comme dans le chapiteau de St-Pé, reçoit l'inspiration d'un démon informe, qui se penche sur son épaule. Le monarque en délire transmet à l'un de ses ministres l'ordre de massacrer les innocents, et nous voyons au dessous de cette première scène un soldat à la figure de cannibale, coiffé du béret à la François 1er, poignarder un enfant que sa mère essaie en vain d'arracher à sa fureur. 7° Hérode ne peut atteindre le but politique de cette horrible exterminaison; Joseph conduit la Vierge et son fils en Egypte, l'époux dévoué de Marie, portant un bonnet de laine aux larges revers, entraîne par le licou l'ânesse qui porte Jésus et sa mère. 8° Le premier péril étant évité, Marie s'empresse de présenter son fils au temple, et pendant que Siméon salue l'enfant des prophéties, Joseph tient le linge blanc pour essuyer le corps nu du jeune circoncis. 9° Cette première partie de l'enfance du Christ se termine par une scène intime de famille, dans le goût flamand, que l'on pourrait intituler la toilette de Jésus. L'enfant est couché tout emmailloté dans une espèce de maie à pain, posée sur un pied; pendant que la Vierge verse sur lui l'eau qu'elle puise dans un vase, sainte Elisabeth expose un linge à la flamme pour essuyer et vêtir le corps de l'enfant divin..... Cette espèce de complément de l'allaitement du Christ, que l'évangile n'indique pas, mais que la nature devait aisément inspirer aux artistes chrétiens, se reproduit sur plusieurs bas-reliefs du moyen-âge, notamment dans la cuve baptismale de saint Jean, *in fonte à Vérone*. Il faut se garder, en conséquence de confondre ce trait avec une scène de la jeunesse de la Vierge; elle se trou-

verait entièrement dépaysée au milieu de celles de la vie du Christ. (1)

L'artiste franchissant les derniers épisodes de la jeunesse du Sauveur, arrive brusquement au drame de la passion. 11° Jésus portant la barbe longue et monté « sur l'ânon qui n'avait encore porté personne, » entre à Jérusalem, au milieu d'une foule de têtes entassées, parmi lesquelles on reconnaît cinq apôtres, et le disciple bien-aimé. 12° Bientôt nous assistons à la *Cène;* les apôtres sont disposés autour de la table couverte de pains ronds et de poissons symboliques; cet épisode se continue au sommet de la niche par le lavement des pieds. 13° Le panneau suivant, encore plus compliqué, ne renferme pas moins de trois scènes superposées. Nous y distinguons : Jésus priant au Jardin des Oliviers; Judas lui donnant le baiser perfide, et les soldats se préparant à saisir la victime. Ils sont armés de piques; l'un d'eux porte un bouclier timbré d'un démon grimaçant.

14° La trahison a porté ses fruits; le Christ, cloué sur la croix entre les deux larrons, rend le dernier soupir en présence des gardes qui veillent sur lui..... Madeleine porte le vase des parfums et des deux Marie contemplent la céleste victime... 15° Mais Jésus ne reste pas longtemps au pouvoir de la mort; nous le voyons s'élancer de son tombeau décoré de trois tréfleurs, et il monte vers le ciel armé de la croix oriflammée, tandis qu'un ange l'attend dans les nues. Trois têtes de soldats, endormis sous le sépulcre, témoignent de l'inutilité de leur surveillance. 16° Les trois Marie s'étant approchées du tombeau afin de prier sur les cendres du Christ, restent étonnées de le trouver vide; un lambeau de vêtement laissé par le Sauveur dans le sépulcre que l'on aperçoit au-dessus de la tête des saintes femmes, leur révèle son départ, tandis qu'un chérubin semble leur indiquer la voie qu'il a suivie pour regagner le royaume céleste. 17° D'épisode en épisode, nous arrivons enfin à la conclusion du drame sublime de la rédemption. Jésus portant la croix oriflammée, le front entouré du nimbe crucifère, arrive sur la porte de l'enfer, représentée par la gueule d'un monstre, armée d'une rangée de dents de re-

(1) On ne doit pas oublier que dans leur mysticisme parfois très matérialiste, les artistes grecs donnent deux sages-femmes à la Vierge et qu'ils les représentent commençant leur fonctions en lavant le corps de l'enfant, au moment où il vient au monde. Nous ne pensons pas cependant que le rétable de Bagnères renferme une scène si contraire aux idées de pureté virginale dont nous

dispersés sur la montagne, au milieu de leurs troupeaux ; l'un d'eux embouche la cornemuse, un vieillard l'écoute avec attention ; un troupeau de moutons paissent sur le premier plan. 4° Avertis à leur tour de l'événement miraculeux, les mages viennent à Bethléem ; l'un s'agenouille et dépose la couronne, les deux autres, debout, portent cet emblème royal. Trois têtes de chevaux grossièrement superposées représentent les montures qui les ont transportés de la Médie sur les rives du Jourdain. 5° La Vierge Marie, placée de face, et couronnée du nimbe rayonnant, veille sur Jésus emmailloté dans son berceau formé de simple jonc ; un berger et une bergère, inclinés vers le Sauveur, lui paient le tribut d'adoration dont les rois viennent de s'acquitter. 6° Mais les passions humaines ne vont pas tarder à faire intervenir leur fureur au milieu de ces ineffables et pastorales explosions de joie. Hérode assis sur un fauteuil *garni* d'un coussin moelleux, la jambe droite placée cavalièrement sur le genou gauche, comme dans le chapiteau de St-Pé, reçoit l'inspiration d'un démon infernal, qui se penche sur son épaule. Le monarque en délire transmet à l'un de ses ministres l'ordre de massacrer les innocents, et nous voyons au dessous de cette première scène un soldat à la figure de cannibale, coiffé du bonnet à la François Ier, poignarder un enfant que sa mère essaie en vain d'arracher à sa fureur. 7° Hérode ne peut atteindre le but politique de cette horrible extermination ; Joseph conduit la Vierge et son fils en Egypte. L'époux dévoué de Marie, portant un bonnet de laine aux larges revers, entraîne par le licou l'ânesse qui porte Jésus et sa mère. 8° Le premier péril étant évité, Marie s'empresse de présenter son fils au temple, et pendant que Siméon salue l'enfant des prophéties, Joseph tient le linge blanc pour essuyer le corps nu du jeune circoncis. 9° Cette première partie de l'enfance du Christ se termine par une scène intime de famille, dans le goût flamand, que l'on pourrait intituler la toilette de Jésus. L'enfant est couché tout emmailloté dans une espèce de maie à pain, posée sur un pied ; pendant que la Vierge verse sur lui l'eau qu'elle puise dans un vase, sainte Elisabeth expose un linge à la flamme pour [illegible] corps de l'enfant divin..... Cette espèce de [illegible] ent du Christ, que l'évangile n'indique [illegible] vait aisément inspirer aux artistes [illegible] rs bas-reliefs du moyen- [illegible] tismale de saint Jean, *in* [illegible] conséquence de confondre [illegible] sse de la Vierge ; elle se trou-

verait entièrement dépaysée au milieu de celles de la vie du Christ. (1)

L'artiste franchissant les derniers épisodes de la jeunesse du Sauveur, arrive brusquement au drame de la passion. 11° Jésus portant la barbe longue et monté « sur l'ânon qui n'avait encore porté personne, » entre à Jérusalem, au milieu d'une foule de têtes entassées, parmi lesquelles on reconnaît cinq apôtres, et le disciple bien-aimé. 12° Bientôt nous assistons à la *Cène;* les apôtres sont disposés autour de la table couverte de pains ronds et de poissons symboliques; cet épisode se continue au sommet de la niche par le lavement des pieds. 13° Le panneau suivant, encore plus compliqué, ne renferme pas moins de trois scènes superposées. Nous y distinguons : Jésus priant au Jardin des Oliviers; Judas lui donnant le baiser perfide, et les soldats se préparant à saisir la victime. Ils sont armés de piques; l'un d'eux porte un bouclier timbré d'un démon grimaçant.

14° La trahison a porté ses fruits; le Christ, cloué sur la croix entre les deux larrons, rend le dernier soupir en présence des gardes qui veillent sur lui..... Madeleine porte le vase des parfums et des deux Marie contemplent la céleste victime... 15° Mais Jésus ne reste pas longtemps au pouvoir de la mort; nous le voyons s'élancer de son tombeau décoré de trois tréfleurs, et il monte vers le ciel armé de la croix oriflammée, tandis qu'un ange l'attend dans les nues. Trois têtes de soldats, endormis sous le sépulcre, témoignent de l'inutilité de leur surveillance. 16° Les trois Marie s'étant approchées du tombeau afin de prier sur les cendres du Christ, restent étonnées de le trouver vide; un lambeau de vêtement laissé par le Sauveur dans le sépulcre que l'on aperçoit au-dessus de la tête des saintes femmes, leur révèle son départ, tandis qu'un chérubin semble leur indiquer la voie qu'il a suivie pour regagner le royaume céleste. 17° D'épisode en épisode, nous arrivons enfin à la conclusion du drame sublime de la rédemption. Jésus portant la croix oriflammée, le front entouré du nimbe crucifère, arrive sur la porte de l'enfer, représentée par la gueule d'un monstre, armée d'une rangée de dents [illegible]

(1) [illegible] oublie [illegible]

quin. Le Sauveur, calme et debout sur les bords de cette gueule béante, appelle à lui les fils d'Adam; et pour qu'il ne soit plus permis de douter du rachat des captifs, il tend la main à l'un d'eux, et le retire des limbes.

Après avoir terminé l'analyse des scènes sacrées de ce curieux retable, nous devons jeter les yeux sur les deux niches des extrémités de la ligne inférieure; elles sont consacrées au donateur et à la donatrice qui enrichirent l'église des Jacobins de ce bas-relief.

Le donateur, placé à l'angle de gauche, porte le costume compliqué des chevaliers du XIV[me] siècle, sans en excepter les gantelets; le casque seul est supprimé, et son absence laisse voir la chevelure bouclée du gentilhomme. Le pieux bienfaiteur tend ses mains jointes vers le centre du retable; un ange, placé derrière lui, soutient au-dessus de sa tête l'écu de ses armes, renfermant trois flèches en pal, la pointe en bas.

La donatrice, dont la position est analogue, lève ses mains jointes vers les scènes de la passion. Elle se fait distinguer par les manches démesurément larges d'Isabeau de Bavière, par l'immense coiffure de la même époque, espèce de construction carrée, ornée sur les deux coins de grosses coques roulées en spirale. Un écu écartelé, reproduisant les flèches du donateur dans le premier et le quatrième quartier, règne au dessus de sa tête, sous la protection d'un chien couchant, symbole de la fidélité.

Les armoiries si utiles en archéologie, quand il s'agit de pénétrer les origines, nous serviront, cette fois, à découvrir la famille de ce baron et de sa dame. Nous savons que les comtes d'Asté *portaient des gueules à trois flèches d'or posées en pal la pointe en bas, apennées et cernées d'argent.* Les mêmes armes se retrouvent dans l'église du village de ce nom; il ne peut donc y avoir de doutes sur l'indentité de ces deux personnages..... Nous avons sous les yeux des membres de la famille dans laquelle nous verrons plus tard entrer les Grammont.

Telle est l'analyse de ce retable, assez intéressant comme résumé iconographique de l'histoire du Christ, mais dont la grossièreté d'exécution dépasse tout ce qu'il est possible de

---

entourons la maternité de Marie. Ici, d'ailleurs, l'enfant n'est pas nu, mais emmailloté, ce qui nous porte à croire qu'il s'agit de changer son linge et non de procéder au premier lavage du corps d'un nouveau-né.

(Voyez Didron, Manuel, p. 158).

concevoir. Quoiqu'il appartienne incontestablement à la fin du XIVme siècle, ou au commencement au XVme, témoins l'inégalité du nimbe, l'ornementation des niches et le costume des personnages; la maladresse du dessin, l'absence de toute perspective indiquent l'ignorance des règles les plus élémentaires, et rappellent les tâtonnements les plus inhabiles des sculpteurs du Xme siècle.

Ne faut il pas voir une intention allégorique dans la distribution de certains ornements ? Les triangles des amortissements du rang supérieur correspondant à l'enfance du Christ, ne renferment que des trilobes, des tréfleurs et des fusées; le rang inférieur, surmontant les scènes de la passion, au contraire, est complètement garni de démons, de monstres fantastiques de toutes les formes. N'est-il pas probable que l'artiste a voulu représenter l'enfer déchaînant toutes ses légions à ce moment suprême, afin de livrer un dernier combat désespéré avant la mort victorieuse du Rédempteur ?

Les premiers artistes chrétiens, en remontant surtout à ceux des catacombes, avaient mieux conservé les traditions de la mansuétude apostolique; jamais de figures de démons, jamais de scènes de supplices dans leurs images. L'agneau pascal, le troupeau du bon pasteur et les colombes se montrent seuls sur les peintures et les tombeaux. Mais le treizième siècle puisa dans les atroces querelles de religion de si profondes pensées de punition et de vangeances, que les monuments religieux se couvrirent dès lors des plus hideuses représentations de diables et de tortures.

A l'exception de ce retable, l'église des Jacobins ne nous a conservé que l'élégante tour de la fin du XVme siècle, qui s'élève encore au centre de la ville de Bagnères. Ce gracieux beffroi carré aux deux premiers étages, et octogone aux trois derniers, est percé sur chaque pan d'une gracieuse fenêtre ogivale, ornée d'une colonnette torique, et d'archivoltes à astériques pédiculées, du plus gracieux effet. Le dernier étage, lui-même, reconstruit récemment a reçu des ouvertures inimitées du même style.

A qui donc appartient cet écu des fenêtres du nord, où nous voyons les vaches de Béarn, et les trois pals de Foix se marier aux chaînes de Navarre, et aux fleurs de lys de France? Ne remonterait-il pas à Philippe-le-Bel, comte de Bigorre et de Foix, en vertu d'un arrêt du parlement, roi de Navarre par son mariage avec la reine Blanche; roi de France, enfin,

comme successeur de Philippe-le-Hardi? Nous appuyons d'autant plus sur cette opinion, qu'elle résume toute la situation politique des Valois, à l'égard des États pyrénéens.

Quant aux armes des anciens comtes de Bigorre : *l'écu d'or à deux lions lampassés et couronnés de gueules, passant l'un sur l'autre*, il ne faut pas être surpris si nous ne les retrouvons sur aucun monument : elles avaient perdu toute leur valeur dans le XIIIme siècle sous le faible Esquivat, héritier de Pétronille, mort à Olite, en 1282. Depuis cette époque, le comté n'avait cessé d'appartenir tantôt au Béarn, tantôt à la France.

Il ne nous reste que bien peu de chose à dire des cloîtres de ce monastère; ils ont été complètement détruits, et nous avons retrouvé à peine quelques chapiteaux disséminés dans les jardins et les parcs de Bagnères. Toutefois, ces débris sont assez nombreux, assez bien conservés pour nous permettre de reconstituer le caractère général des galeries. Cette partie essentiellement artistique de l'établissement était privée des charmantes scènes bibliques que nous avons remarquées à St-Sever et à St-Pé. Leurs corbeilles remontaient cependant à deux époques différentes. A l'époque romane, par les feuilles plates, les fruits, les feuilles de palmier découpées, les monstres ailés, confondant leurs têtes, et les oiseaux terminés en serpents; au XVme siècle, par les personnages monastiques, portant des collets droits représentant les fraises de l'époque ; par les fruits, les têtes de chérubin ou de fantaisie; quelquefois même par les feuilles de vigne et les raisins habilement travaillés. Il est à remarquer d'ailleurs que les bases correspondant à ces derniers chapiteaux avaient la forme octogonale adoptée dans le cloître de St-Sever.

LA VILLE ET LES DEUX ÉGLISES DE TRIE.

St-Sever nous a montré tout ce qui reste de précieux de l'ancien monastère des Carmes de Trie. Montgommery ne laissa rien sur place dans le couvent, dont la fondation remontait à un roi de Navarre. Telle était sa fureur un début de son expédition dans le bassin pyrénéen, qu'un de ses parents, prieur de cette maison, ayant invoqué certain lien de parenté, afin d'apaiser le terrible huguenot, celui-ci lui répondit avec le sourrire de la dérision : » Aussi, n'ai-je garde de vouloir vous « traiter comme les autres; ainsi vous rendront les honneurs « dus à votre naissance ; car serez noblement pendu au dessus « de la porte. »

La sentence fut exécutée; mais elle n'assouvit pas la rage de Montgommery; il fit jeter dans le puits du cloître tous les autres religieux, au nombre de vingt (1571), en représaille de la vengeance de Montluc qui en avait fait entasser près de trois cents dans le puits du bourg de Terraube, aux environs de Lectoure (1562).

On peut juger par ce trait d'animosité combien la destruction du monastère de Trie fut complète (1571). Cependant la pieuse générosité de MM. de Montespan, de Sariac, et d'Antin, jointe aux produits de la vente des chapiteaux, permirent de reconstruire l'église que nous allons examiner.

Sa vaste nef, privée de bas-côtés et de transepts, n'a qu'un chevet à pans coupés, et se trouve réduite à une simplicité qui n'est pas sans grandeur; mais qui n'eut d'autre excuse que le besoin de faire des économies, et le désir de jouir, dans un bref délai, d'une église d'assez belle apparence. Tout se ressent de cette fatale nécessité. La voûte, quoique ornée de nervures croisées à chaque compartiment, d'un réseau plus compliqué au chevet, dans le goût de la renaissance, n'est construite qu'en simple brique, à l'exception des arêtes faites en pierre de tuf. Ces nervures, au lieu de descendre jusqu'au sol, comme dans le XIIIme, le XIVme et le XVme siècles, s'arrêtent sur des modillons à la naissance des arcs, et présentent trois écussons à la clef. Le premier renferme les trois fleurs de Lys de France, hommage rendu au nouveau souverain du Bigorre; le second est un écartelé portant une croix pleine en 1 et en 4, et les trois pals de Foix en 2 et en 3; le troisième répète celui-ci à l'exception du 3me quartier, timbré d'une barre en sautoir. Il n'est pas douteux que ces derniers appartenaient à deux des bienfaiteurs du monastère.

Les modillons ou supports des nervures offrent assez peu d'intérêt, à l'exception de ceux qui représentent l'ange de saint Mathieu, l'aigle de saint Jean, et un Jéhova, dans l'attitude d'un être nageant dans l'espace. Nous retrouverons ce type, adopté par la renaissance, sur la chaire de St-Bertrand-de-Comminges.

La nef formée de six travées est complétée, dans les trois premières du fond, par six chapelles à niches ogivales, ménagées entre le contrefort, dispositions économiques et simples que nous remarquerons dans la plupart des églises du Bigorre. Ainsi, tous les détails accusent le style du XVIme siècle. Pour rendre ce caractère plus évident, l'arc surbaissé de la porte de l'ouest n'a pour ornement que des filets en doucine, sans indi-

cation de colonne, et l'on remarque, au-dehors d'une espèce de porche, une frise de feuilles d'acanthe s'enroulant avec des têtes de chimères, des bustes de femmes et des amours.

L'église paroissiale, dédiée à Notre-Dame, appartient au même style; mais elle est mieux construite et plus ornée. Réduite, également à une seule nef, elle offre un chevet à pans coupés, prolongé en niche, comme celui de Mirande, et surmonté à l'arc triomphal d'une rose remplie par des meneaux flamboyants. Ici, conformément à l'église du cloître, les nervures à deux gorges de la nef sortent des murs latéraux; mais sans retomber sur des modillons. Quatre travées s'étendent du levant au couchant, et forment des chapelles peu profondes avec arcs ogivaux très élevés, logés entre les contreforts. Quatre lancettes assez allongées, couronnées de lobes aigus, éclairent la nef au nord, et répondent aux quatre chapelles.

Nous ignorons quels furent les outrages que Montgommery fit subir à cet édifice; il suffit, toutefois, d'en étudier la construction pour rester convaincu qu'il ne tomba pas sous ses coups, car il appartient évidemment au style de la fin du xvme siècle. Nous n'en voudrions pour preuve que le chevet, les chapelles des bras de la croix, et la porte du nord. Ces chapelles, à la voûte écrasée, sont sillonnées de nervures renaissance, ornées de pendentifs épineux à chaque entrecroisement; celle du nord prolonge ses nervures jusqu'au sol; celle du sud, au contraire, les appuie sur des modillons représentant le bœuf, le lion, l'aigle et l'ange des évangélistes, accompagnés du Christ répété deux fois. La porte du nord, enfin, est un double arc tudor, orné de pyramides de feuillages avec panache pédiculé; elle forme deux espèces de tympan, timbrés des monogrammes du Christ et de celui de la Vierge (J. H. S. M. A. T.), entrelacés dans le goût de la renaissance. Quant aux écussons de la voûte, nous n'oserions garantir l'authenticité des émaux et des couleurs dont on vient de les enluminer.

En résumé, cette église a de la grace, de l'élévation, et ne manque pas d'harmonie; elle fut érigée en collégiale par le pape Sixte IV, en 1484. Son chapitre de douze chanoines ne réveille d'autres souvenirs intéressants que celui du cardinal d'Ossat, revêtu d'un de ses canonicats au début de sa carrière ecclésiastique. MM. les chanoines de Trie, nommés alternativement par les consuls et par l'évêque, laissaient un de leurs siéges au choix du citoyen Larrieu.

Ces deux églises ne doivent pas absorber toute l'attention

d'un archéologue. Deux simples chapiteaux du XIVme et du XVme siècles vont attirer quelques instants nos regards. L'un d'eux, transformé en bénitier et engagé dans un des piliers de Notre-Dame, présente sur la face de sa double corbeille, une *piéta*, accompagnée des deux saintes femmes. Marie, mère de Jacques, soutient la tête penchée du Sauveur; Marie-Madeleine tend sa main consolatrice à la Vierge..... A quelle époque appartient ce travail d'une excellente composition? Incontestablement à la fin du XVme siècle. L'absence du nimbe et la présence d'une feuille de vigne sculptée sur l'un des retours ne permettent pas d'avoir de doutes à cet égard.

Le second chapiteau, placé comme ornement profane sur le pilier d'une porte cochère, rappelle, par son originalité, les compositions allégoriques du cloître de St-Sever-de-Rustan. La face de la double corbeille, séparée par une ogive à lancette figurant une porte, présente deux quadrupèdes qui se disposent à passer simultanément sous l'arcade; à gauche, un chameau portant la tour de la cité sainte sur son dos, et baissant la tête avec modestie; à droite, un cheval libre de toute charge, le front orgueilleusement dressé et regardant avec dédain son timide camarade...

Dans le retour méridional, un ours élevé sur ses pattes mange les fruits d'un arbre touffu; dans le retour opposé une femme coiffée du bonnet de la folie se tient à cheval sur un personnage malheureusement mutilé, mais qui semble porter le costume grec..... Ces trois scènes devaient compléter, dans le cloître des Carmes, la collection des chapiteaux transportés plus tard à St-Sever, et représentant les quatre vanités, ils doivent, selon nous, recevoir cette explication? L'ours symbolise la gloutonnerie; la femme en folie n'est autre que la courtisane grecque, dont la honteuse domination transforma Aristote en bête de somme obéissante; apologue si souvent retracé dans l'iconographie chrétienne. — Le chameau représente la persévérance modeste, qui pénètre dans la Jérusalem céleste en portant patiemment les préceptes de la loi de Dieu; comme l'éléphant adopté par les XIme et XIIIme siècles; le cheval symbolise la présomption orgueilleuse qui tourne en dérision l'obéissance du juste et la méprise du haut de son orgueil (1). Si l'on

(1) Cette valeur symbolique du chameau est d'autant plus incontestable, qu'on retrouve cet animal sur l'écu de la femme allégorique, représentant l'*obéissance*, parmi les médaillons consacrés aux neuf vertus, et reproduites

pouvait un jour placer ces deux chapiteaux dans les galeries de St-Sever-de-Rustan; la passion du Sauveur, et les scènes satiriques dont nous avons fait la description recevraient un complément qui les rendrait plus précieuses.

La petite ville de Trie ne naquit pas sous l'influence protectrice de son monastère, comme la majeure partie de celles du midi de la France; elle dut son existence à Jean de Trie, Sénéchal de Toulouse, qui la fonda vers 1303. Il est facile de reconnaître que son enceinte était de forme carrée, et qu'elle possédait quatre portes à l'exemple des *bastides* voisines de Marciac et de Mirande. Indépendamment des tours cylindriques qui flanquaient les angles principaux de ses ramparts, chaque porte était surmontée d'une tour carrée; quelques débris de celles du sud se font distinguer encore, mais celle du levant fut évidemment reconstruite après le passage de Montgommery; son arc plein-cintre et ses petites fenêtres carrées nous en donnent la preuve.

Les efforts pacificateurs d'Henri IV n'avaient pu épuiser, on le sait, la fureur des partis qui se disputaient la France; une espèce de banditisme survivait à la grande guerre civile éteinte, ou du moins assoupie; aussi, voyons-nous le rebelle Béarnais Andijos lever 300 hommes dans le Pardiac, et venir faire le siége de Trie, le 12 avril 1640, exigeant pour rançon qu'une centaine d'hommes se joignissent à sa bande, afin de combattre les employés des gabelles et des impôts. Malgré la disposition populaire à résister aux agents du fisc, les habitants de Trie fermèrent leurs portes, se défendirent courageusement, et Andijos dut battre en retraite en commettant d'affreux ravages dans le pays.

MONASTÈRES DE MÉDOUS ET DE LONGAGES.

La stupide colère des hommes, dont l'archéologue ne cesse de suivre les traces, prend quelquefois des proportions effrayantes; elle emporte dans sa course les monuments les plus respectables, comme la tempête disperse les feuilles d'automne; elle laisse à peine l'empreinte de leur existence sur le sol ravagé. Si nous allions à Médous, monastère fondé par les seigneurs d'Asté, entre ce village et Bagnères; quels débris y découvririons-nous? La nef d'une église sans bas-côtés,

dans les œuvres de MM. Duval, Jourdam et Caumont. Le cheval au contraire y personnifie la présomption comme le cavalier imprudent qui l'aventure au milieu des rochers et lui fait partager sa chute.

presque entièrement détruite; nous pourrions constater à peine qu'un pilastre la séparait en deux grandes travées et que des modillons représentant les symboles des évangélistes, recevaient les retombées des nervures, de concert avec des têtes de chérubins encastrées aux angles des pilastres. Ce vaisseau contemporain de la fondation du couvent au xvme siècle, avait pour accès, au nord, une large porte à linteau droit, encadrée de doucines, de pilastres et de feuilles d'eau dans le goût du xvime siècle; le cloître s'étendait au nord de l'église comme dans la plupart des établissements monastiques des Pyrénées. On peut distinguer encore les trous des poutrelles, et le larmier du haut de la toiture qui recevaient et protégeaient la charpente des galeries.

L'abbaye de Longages, près de Mazères, bien plus maltraitée, ne marque son existence sur le sol du Bigorre que par quelques pans de ses murs de clôture. Les matériaux vendus et dispersés ont servi à construire des moulins, des auberges; des cabannes; et cependant cet antique monastère fit, pendant plusieurs siècles, partie d'une trinité sociale qui résumait, sur ce point, la société du moyen-âge tout entière. L'église de Mazères, dont nous venons de nous occuper, dépendait d'une petite ville gallo-romaine; son nom (Mas. Mazères, petit Mas), et plus encore les nombreuses substructions que les laboureurs soulèvent dans les champs voisins, ne permettent pas de le mettre en doute. Elle avait vu naître, au nord et à l'est de ses remparts, les établissements dont les deux puissances de l'époque ne manquaient pas d'environner les anciennes *communes* : Un château fort, chargé d'exercer sur l'esprit municipal l'influence féodale; une abbaye destinée à représenter la puissance ecclésiastique. Le château se dressa sur l'inaccessible coteau du couchant, sous le nom de Castelnau de Rivière-Basse; l'abbaye s'étendit au milieu des vertes prairies de l'Adour sous celui de Longages. La bourgeoisie communale, la féodalité, l'église, trinité sociale qui se partagea longtemps la direction de l'Europe, avaient donc en ces contrées trois centres distincts... Que reste-t-il aujourd'hui de ce résumé politique? l'église et la châsse de sa patronne sainte Libérate..... Quant ou bourg, il a disparu; l'abbaye a subi le même sort; le château pris et repris par les calvinistes et les catholiques ne dresse plus au sommet de son promontoire que le squelette découronné d'un donjon carré construit en pierre et quelques fondements des remparts d'enceinte... Toutefois, ces débris informes permettent de croire qu'ils ne remontaient pas au-delà du xivme siècle; car le don-

jon, au lieu d'être placé sur la façade antérieure des remparts, comme à Mauvezin et à Montaner, s'élevait au centre de la cour, conformément aux plans de la seconde époque féodale.

RABASTENS, VIC-BIGORRE, POUZAC.

Tous les regrets des amis des arts ne furent pas provoqués par les stupides fureurs des luttes religieuses ou politiques; l'ignorance, l'incapacité de certains architectes élevèrent plus d'une fois des constructions décousues et disproportionnées dont la conservation est presque aussi regrettable que la perte d'œuvres plus sérieuses. Pour ne citer que Rabastens et Vic-Bigorre, par exemple, ces deux petites villes possèdent les églises les plus lourdes, les plus informes qu'il soit permis de construire; aussi ne leur consacrerons-nous qu'un aperçu rapide, destiné à constater la date de leur fondation. La première, fortement endommagée par les calvinistes, qui s'étaient retranchés dans cette villa, alors assez forte, a perdu sa grande voûte et semble avoir été créée pour dérouter toutes les investigations. Chaque partie, chaque détail pourraient être revendiqués par un siècle différent.

La façade du couchant rappelle le xme siècle par son appareil rustique et ses cordons de pierres inclinées; la grande tour octogone de l'angle sud-ouest semble appartenir au xiime siècle par une fenêtre romane et par sa construction en brique; deux autres fenêtres de la même époque percent le mur méridional de l'édifice, à côté de deux grandes ouvertures intercalées au xvme siècle. La nef, large de 16^{m} et longue de 24, la saillie intérieure et extérieure des contreforts entre lesquels les chapelles ogivales ont été ménagées comme dans les églises de Trie, appartiennent au xivme.

Le chevet à pans droits, divisé en trois arcs ogivaux très élancés, fut évidemment reconstruit dans le même siècle. La porte du couchant, enfin, présente des colonnettes, une pyramide fleurie et quelques autres détails remontant au xvme. Cette partie de l'église offre évidemment les traces des trois nefs qui divisèrent primitivement l'intérieur du vaisseau; ces nefs s'écroulèrent-elles sous la bêche des calvinistes? Nous sommes fortement portés à le croire..... Quoi qu'il en soit, leur destruction par les ravages de la guerre ou par tout autre accident explique l'étrange disposition actuelle du monument et la substitution d'un plafond plat aux voûtes primitives.

Détournons les yeux de ce rapiécetage décousu, et regardons

au sud-ouest de l'enceinte de la ville quelques débris des remparts de brique du vieux château-fort, tout palpitant encore du siége mémorable qu'il soutint pendant la guerre des calvinistes.

Au milieu d'une trève observée par les deux partis, un consul de Rabastens prend le pas devant sur le juge royal. Ce dernier ne plaçant aucun devoir au-dessus du désir de venger cette injure futile, livre la ville aux deux huguenots Merlin et Ladous, l'un ministre, l'autre officier de Jeanne de Navarre. A la nouvelle de cette trahison, Monluc envoie le capitaine Maussan recruter les catholiques de la vallée d'Argelés, et va lui-même assiéger Rabastens avec les barons de Bazillac et d'Antin. Après cinq jours d'une canonnade bien dirigée par les commissaires d'artillerie Frédeville et Thibauville, Rabastens est pris et le château seul continue sa résistance. L'impétueux Montluc ordonne de monter à l'assaut de ce *repaire d'hérétiques;* mais au moment où il s'avançait pour suivre les péripéties de cette action décisive, une arquebusade lui fracasse la mâchoire et le met hors de combat.

« Tout-à-coup, je fus tout en sang, raconte-t-il dans ses mé-
« moires; car je le jetais par la bouche, par le nez et par les
« yeux; M. de Goas voulut me prendre cuidant que je tombasse;
« je lui dis : Laissez-moi, je ne tomberai point; suivez votre
« pointe. » Et se tournant vers ses soldats : « Ne vous bougez,
« poursuivit-il, n'abandonnez pas le combat; car je n'ai point
« de mal, et que chacun retourne en son lieu..... Je m'en vais
« me faire panser; que personne ne me suive, et vengez-moi,
« si vous m'aimez..... »

Ce ne fut pas la seule parole peu évangélique qui sortit de la bouche de l'illustre blessé. Pendant qu'il était étendu sur son lit, Madaillan vint lui dire : « Réjouissez-vous, prenez cou-
« rage, nous sommes dedans; voilà les soldats aux mains qui
« tuent tout, et assurez-vous que nous vengerons votre bles-
« sure. » — « Je loue Dieu, répondit le terrible capitaine, de ce
« que je vois la victoire nôtre, avant mourir; à présent, je ne
« me soucie point de la mort; je vous prie, vous en retournez, et
« montrez-moi tous l'amitié que m'avez portée, et gardez qu'il
« n'en échappe un seul qui ne soit tué » (1).

On exécuta sa recommandation avec la plus grande exactitude; tous les habitants furent passés au fil de l'épée, et Montluc,

(1) Mémoires de Montluc, t. III, p. 460.

soulagé de ses souffrances par le spectacle de cette horrible boucherie, alla deux jours après faire guérir sa blessure à Marciac.

Laissons le maréchal catholique prendre du repos dans cette ville. Nous allons nous arrêter à Vic-Bigorre, afin de jeter un regard sur son église..... Son large vaisseau de cinq travées, non moins décousu que celui de Rabastens, est muni de chapelles ogivales, de dimensions dissemblables, placées entre les contreforts. La porte du sud, ornée de colonnettes à chapiteaux feuilles plates, un chevet à mur droit, éclairé par deux grandes ouvertures ogivales et terminé en pignon sont des témoignages assez vagues de la construction de cet édifice au XIVme siècle. Il est facile de reconnaître, cependant, qu'il appartient aux essais de style ogival, que le Bigorre et la Gascogne tentèrent à cette époque sous l'influence de la domination anglaise et de la conquête des rois de France. Mais cette église touche également au style espagnol, assez répandu d'ailleurs dans le bassin sous-pyrénéen, par la vaste galerie de l'orgue dessinée en fer à cheval et occupant tout le fond de la nef.

Que dirons-nous de la lourde façade du couchant, de ces quatre ouvertures ogivales à cloches, et de la tourelle octogone qui la surmonte à l'angle du sud ?... Nous l'aurions passée sous silence si elle ne rappelait celles de Gaïan et de Bagnères-de-Bigorre. Nous trouvons plus d'intérêt à considérer les créneaux belliqueux qui dentellent le mur du chevet; c'est là, du moins, un souvenir de ces terribles guerres des calvinistes qui laissèrent de si nombreuses taches de sang dans les contrées pyrénéennes.

Que de sanctuaires furent alors fortifiés dans un besoin impérieux de résistance; que d'églises ne purent, malgré ces précautions, éviter des mutilations déplorables ! Celle de Pouzac, près de Bagnères, nous montre encore un mur d'enceinte flanquée de contreforts, et crénelé comme celui de Luz ; puisque nous sommes amenés à prononcer le nom de cette église, nous ajouterons, en l'examinant à l'intérieur, que la largeur de sa nef, la naissance des nervures croisées qui se détachent des murs, les modillons historiés supportant les nervures, son chevet à pans coupés et voûté à cinq compartiments, témoignent d'une construction de la fin du XIVme siècle.

ST-JEAN ET LES CARMES DE TARBES.

Si le chevet de Vic-Bigorre nous a conduits à Pouzac par la comparaison de ses créneaux, il doit nous ramener avec plus

de raison à l'église St-Jean de Tarbes, édifice dont le gable oriental est également formé d'un large mur droit, percé de grandes fenêtres ogivales. Mais la particularité la plus notable de St-Jean, c'est la série de chapiteaux carrés qui couronne ses douze pilastres intérieurs. Nous remarquons, en effet, dans ces bas-reliefs assez grossiers, un sagittaire poursuivant deux cerfs, et suivi d'un troisième. — Quelques figures géométriques.— Un écu aux trois pals de Foix.— Un autre d'hermine plein. — Jésus crucifié entre les deux Marie qui versent des larmes. — Une syrène. — Saint Georges à cheval perçant le dragon de sa lance. — Le quadrupède à figure humaine si fréquemment reproduit dans l'iconographie romane, et imité des bas-reliefs assyriens.—Deux personnages nus ressemblant à des satyres. — Jésus dans une auréole et entouré des quatre symboles des évangélistes; un ange sonne de la trompette sur chaque retour de ce chapiteau.

Comment ces corbeilles plates, dont les bas-reliefs rappellent l'époque romane, se trouvent-elles dans une église gothique de la fin du XIVme siècle? C'est que l'établissement religieux remonte bien plus haut que cette dernière date; nous n'avons besoin de consulter à cet égard que l'énorme tour carrée du nord-est, dont la forme, les dimensions et les lucarnes meurtrières percées aux cinq premiers étages, indiquent incontestablement la fin du XIIme siècle. Si l'on veut bien considérer que les chapiteaux précédents forment une véritable transition entre les lourdes compositions de l'époque romane et les progrès de l'époque gothique, on ne doutera pas qu'ils n'aient appartenu à une chapelle du XIIme siècle, contemporaine de la grande tour; on dut les intercaler au hasard dans les pilastres de l'église reconstruite au XIVme.

Ne terminons pas sans faire observer que la nef de St-Jean, est garnie de chapelles ogivales logées entre les contreforts, comme celles des églises précédentes.

Quant à l'ancien monastère des Carmes, fondé par le baron Vital de Bazillac, sous l'évêque Arnaud de Coarase, en 1282; il fut brûlé par Montgommery en 1559, et n'a conservé qu'un clocher assez simple, carré jusqu'à la hauteur du toit de l'église, et octogone dans la partie supérieure. Ce clocher supporte une aiguille avec huit arêtes ornées de fleurs volutées, et se trouve flanquée jusqu'à la hauteur de sa galerie circulaire d'une tourelle carrée destinée à l'escalier, et terminée en pyramide. Ces constructions, en simples moellons crépis, ont conservé le ca-

8

chet du XIVme qui les vit s'élever; mais le reste de l'église a été reconstruit récemment et n'appartient à cette époque que par une imitation assez heureuse de ce style.

IBOS ET BERNÈDE.

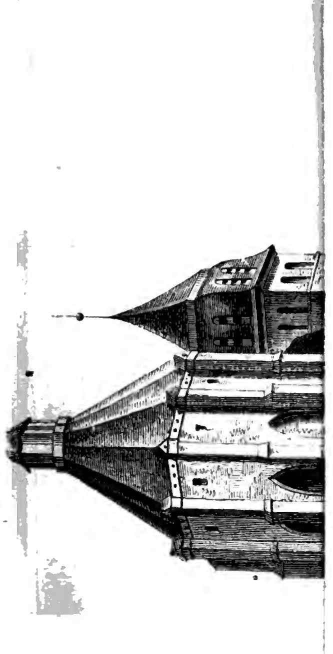
Les œuvres grossières ont leur utilité; elles remplissent le rôle d'ombres, et font mieux ressortir la lumière et les qualités des productions plus harmonieuses; elles permettent d'apprécier le mérite des grands artistes, en indiquant les écueils qu'ils évitèrent, les défauts dont ils surent se garantir.

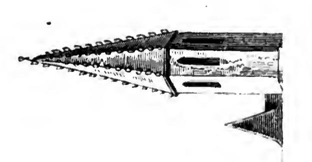
Il est donc temps que nous abandonnions ces fragments plus ou moins utiles, ces écarts de l'esprit humain plus ou moins regrettables, et que nous pénétrions dans le village d'Ibos, pour y étudier une des églises les plus importantes du Bigorre. Ce n'est pas cependant par l'unité de style qu'elle attirera notre attention; car le clocher, la nef et le chevet forment trois parties caractéristiques et tranchées; mais chacune d'elles nous présentera sa valeur intrinsèque et méritera de fixer nos regards.

La tour carrée, placée au couchant et élevée de quatre étages, est entourée d'un même nombre de contreforts à sept retraites qui butent chacun de ses angles. L'aspect antique de ses murs en moellon, l'arc de dégagement plein-cintre qui surmonte la porte, les trois petites fenêtres romanes qui se dessinent au dessus, la tourelle ronde de l'escalier, sont autant de témoignages qui concourent à faire remonter sa construction à la fin de l'époque romane. Donjon de défense plutôt que clocher, cette tour reproduit, avec la plus grande exactitude, celle de Bernède dans les environs de Riscle; aussi est-il permis de croire que cette dernière dépendait, au moyen-âge, d'une église tout aussi considérable que celle d'Ibos; mais elle dut tomber sous les coups des calvinistes, lorsqu'ils pillèrent St-Mont, Ju-Belloc, Caixon, Castelnau et les environs d'Aire; dès lors, l'église de Bernède se trouva réduite aux dimensions informes qu'elle présente aujourd'hui.

La nef et le chevet d'Ibos, plus heureux, durent peut-être à l'existence de la tour de défense l'avantage d'être épargnés par les calvinistes. On assure qu'ils en firent momentanément une de leurs forteresses, et qu'ils se contentèrent de piller l'église et le gros bourg.

Franchissons le porche sur lequel la tour est assise, et pénétrons dans la grande nef. Cette première partie, privée de bas-





les de
XIIIme
éraux

: ner-
haque
:r une
:r que
:hevet
ation,
suf-
· plus
pans
baies
ıautes
us fait
er son
'taine-

parte-
e offre
es que
e XVIme
; frag-
ıs trop
›us ve-
ɔpuyée
ıre des
: quin-
e sud;
les co-
ıt cette
ècle.

es ner-
, ornés
ɪue de
e Bou-
autant
ɡues se
ɔmbées

chet
recon
une i

Les
rôle d
des p
cier l
évitèr

Il e
ou m
regre
pour
re. C
rera
ment
d'elle
fixer

La
ges,
traite
murs
mont
nent
témoi
la fin
cher,
de Be
croire
tout
sous l
Bello
glise
qu'ell

La
l'exis
les c
de le
et le

Fra
trons

côtés, est garnie de chapelles ogivales, conformes à celles de Trie; on dirait qu'une école propagée dans le Bigorre du XIIIme au XIVme siècle avait entrepris de construire tous les latéraux des églises sur le même plan.

La voûte large convenablement élevée, est sillonnée de nervures croisées, retombant sur modillons, et se relève à chaque travée, comme dans la cathédrale de Tarbes, afin d'entourer une fenêtre du clerestory. Ces dispositions nous font penser que cette partie de l'édifice remonte au XIVme siècle. Mais le chevet ne saurait dater de la même époque; son excessive élévation, ses détails empreints du caractère du XVme prouvent suffisamment qu'il fut construit avec l'intention de donner plus tard les mêmes dimensions au reste de l'édifice. Doubles pans coupés, voûte à sept nervures divisant les quartiers en baies profondes, colonnettes effilées s'élançant du sol à la voûte, hautes fenêtres, tout appartient à la fin de l'époque ogivale et nous fait regretter que le chapitre n'ait pas eu le temps de terminer son œuvre; s'il avait accompli sa tâche, Ibos eût possédé certainement l'édifice le plus remarquable du Bigorre.

BAGNÈRES ET CAMPAN.

Nous n'avons pas épuisé la série de constructions appartenant à plusieurs styles. L'église de Bagnères-de-Bigorre offre une réunion de pièces rapportées presque aussi disparates que celle d'Ibos, car nous y rencontrons le XIVme, le XVme et le XVIme siècles. Ajoutons, toutefois, que la superposition de ces fragments est assez heureuse, et qu'elle évite les oppositions trop brusques qui se font remarquer dans les édifices que nous venons de nommer. La muraille du couchant, large façade appuyée de contreforts, est percée de fenêtres ogivales dans le genre des gables de Vic-Bigorre et de Galan. Une élégante tourelle quinquagone, avec pyramide à crochets, s'élève sur l'angle sud; une porte ogivale à trois retraites, avec tores simulant des colonnettes et des chapiteaux à feuilles plates, complètent cette partie peu harmonieuse, production évidente du XIVme siècle.

La nef spacieuse et hardie, sa voûte très peu ogivale, ses nervures redoublées, s'appuyant sur des pilastres arrondis, ornés de gros filets, et descendant jusqu'au sol, leur abaque de feuillages enroulés dans le genre de ceux de Labéjan et de Boulogne, les grandes fenêtres divisées en deux baies sont autant de témoignages du XVme siècle. Des indications analogues se font remarquer sur les modillons qui reçoivent les retombées

des voûtes des chapelles du nord. On y remarque, en effet, un personnage tenant un aviron auprès d'un grand visage humain, — Un vase avec enroulements de fleurs et de fruits, — Des têtes de chérubins aux cheveux prétentieusement bouclés, — Des chiens accroupis se léchant la croupe, — l'aigle de St-Jean dans la même position..... Sur le sanctuaire, enfin, donnent deux chapelles très basses, ornées de nervures compliquées. L'une d'elles s'ouvre par un arc tudor et nous achemine ainsi vers la renaissance qui nous attend au porche du sud avec toute la pureté du style de François Ier et d'Henri II.

Ce porche plein-cintre, timbré du millésime 1557, est orné de pilastres et de lozanges logés dans les feuillages; la voûte à double croisement de nervures, la clé portant les armes de Bagnères *une tour à trois tourelles* (1), la porte ogivale décorée de voussures fleuries, d'un rang de consoles et de feuilles d'eau; les arabesques des pilastres, les trois niches à fond de coquilles du tympan, le lion chimérique, à tête d'aigle, le dragon à l'épine dorsale décharnée, qui lèche son dos avec sa langue de feu, sont des détails que nous analysons avec l'empressement que mérite le premier fragment de renaissance pure que nous ayons rencontré. S'il est vrai de dire que ce détail aurait été mieux approprié à la décoration d'un palais qu'à celle d'une église du XIVme et du XVme siècles, nous ne devons pas moins nous féliciter de voir un échantillon du style de Primatrice et de Delorme compléter l'inventaire architectural du comté de Bigorre.

Puisque nous venons de toucher le seuil du XVIme siècle, rendons-nous à Campan; l'église de ce village nous offrira un second fragment de la même époque. La porte du préau, œuvre de 1567, forme un grand arc plein-cintre, divisé en deux ouvertures carrées, par un pilastre central, avec un tympan occupé par une niche à fond de coquille. Des encadrements en doucines, des pilastres évidés aux angles, complètent une ornementation assez sobre, mais évidemment imitée de la porte que Bagnères-de-Bigorre avait reçue dix ans plus tôt. Le porche conduit sous un fragment de cloître ou plutôt de galerie, formée d'une grossière toiture, reposant sur quelques piliers octogones. Ces piliers d'un seul fût de marbre appartiennent également au XVIme siècle, et la vaste église de Campan, elle-même, rappelle une

(1) Les armes de Bagnères étaient, sous Centulle III, *un écu de gueules au château ouvert à trois tours d'argent*. Les Bigorrais avaient pour cri de guerre : *Notre Dame de Bigorre*.

époque peu antérieure par son chevet à pans coupés, par ses larges croisées ogivales, sa porte à tiers point aux nombreuses moulures prismatiques, et par la tourelle ronde qui flanque son énorme tour quadrangulaire.

PARALLÈLE

DE

LA FÉODALITÉ ET DE LA SOCIÉTÉ RELIGIEUSE.

Malgré l'intérêt que peuvent offrir les monuments gothiques dont nous venons de nous occuper, nous sommes bien loin de l'austère solennité de ceux de l'ère romane!

Nous sommes bien loin, surtout, de ces cloîtres où la pensée monastique régnait dans toute sa majesté. La pensée divine ne cesse de remplir, sans doute, les sanctuaires qui lui sont consacrés, quelle que soit leur forme architectonique; on ne peut contester toutefois que l'esprit humain se plait davantage au milieu des constructions monastiques, habitations humaines dans lesquelles la marche de la civilisation, les révolutions religieuses, les discordes intestines, viennent graver leur passage et laisser quelque chose de plus mortel, de plus nous mêmes, enfin..... L'homme se sent dans une sphère plus intime, plus connue; il quitte les hauteurs de la divinité pure renfermée dans le temple, pour se mêler au mouvement qui, tout en se faisant au nom de Dieu, coudoie constamment les passions et les agitations de l'humanité.

Or, s'il exista dans le cours du moyen-âge une lutte imposante, un spectacle civilisateur et grandiose, ce fut assurément ce drame séculaire dans lequel l'Église et la féodalité, tantôt vainqueurs, tantôt vaincues, tantôt oppresseurs, tantôt concessionnistes, quelquefois même alliées, se disputèrent la direction de la société européenne. Cette lutte, reproduite sur tous les points de notre territoire, ne manque pas de monuments encore debout pour en retracer le souvenir; et puisque nous nous occupons du Bigorre, nous sommes heureux de retrouver sous nos pas ces deux éléments éloquemment représentés.

Dans les flancs de ces premiers gradins des Pyrénées qui contrebutent la haute chaîne granatique, comme les contreforts gothiques consolident les voûtes des cathédrales, le voyageur rencontre sur la route de Bagnères à Lannemezan une gorge

profonde, solitaire, que les forêts vierges des druides remplissent encore de leur ombre.

Partout le solennel silence semble faire revivre les premiers siècles du christianisme et de la féodalité. Au couchant, c'est le bois sauvage, dont la civilisation n'a que faiblement dissipé la sauvagerie. Le pâtre grand et robuste, au nez aquilin, aux traits bruns et vigoureusement accentués, portant la cape de laine couleur de bête fauve, y retrace encore le type du Gaulois vêtu de la caracalla. Si l'évangile a régénéré son âme, il a respecté la forte trempe du corps; le chapelet, la médaille de Bétharram sont attachés sur sa poitrine, à côté du gros bâton noueux. Plus loin règne le ravin obscur et profond auquel la chronique rattache le lamentable exploit de quelque écumeur de grand chemin.

Au fond du vallon, la prairie humide, aux grandes herbes abondamment arrosées par l'Arros à peine échappé de sa source, prolonge ses contours gracieux entre le double éventail des bois; au levant, enfin, se lève la croupe arrondie d'une montagne agreste, couverte de fougère, mais dépouillée d'arbres et privée de culture, car la vaste lande de Pinas prolonge jusque là ses monotones bruyères, et oppose sa dernière résistance au travail de l'homme qui l'attaque et la repousse. Cet admirable théâtre où l'industrie humaine est venue établir ses plus fertiles prairies, où elle continue ses défrichements, a pour spectateur l'amphithéâtre majestueux des Pyrénées, s'élevant, de gradin en gardin, depuis le premier mamelon à la pelouse grisâtre, jusqu'à la cime de granit que la neige couronne de ses glaciers.

Mais la nature n'a pas choisi seule cette origine de la vallée de l'Arros, pour développer ses contrastes et ses combats; l'homme y plaça également dans les siècles reculés le théâtre de son activité bienfaisante et de sa turbulence passionnée. Aussi malgré le saisissant spectacle du paysage, le voyageur détourne quelquefois ses regards de la montagne et des forêts, pour contempler deux manifestations admirables de la civilisation du XIIIme siècle : une abbaye et un castel....

L'abbaye s'étend au milieu des vertes pelouses, au fond du vallon riant et humide !... Le castel règne sur la crête de la montagne inaccessible.... L'abbaye, monument élégant et commode, est entourée de jardins et de bâtiments d'exploitation. Le castel, orgueilleux dominateur, n'offre de tous côtés que des murailles sans fenêtres, hérissées de contreforts. Son donjon, carré et menaçant, semble jeter encore par ses lucarnes, gril-

ladées de barres de fer, son vieux regard barbare sur le vaste horizon soumis à sa tyrannie..... Ici le vautour isolé qui attend sa proie au sein des landes sauvages; là-bas, le castor industrieux, l'abeille laborieuse, qui travaillent, défrichent, offrent asile au voyageur, font aimer Dieu au nom duquel toutes choses sont faites..... Là-haut, enfin, le sabre du brigand; là-bas, la croix et le bourdon du solitaire..... duel sublime, opposition admirable qui domine toute la physionomie historique du moyen-âge; mais qui nulle part ne s'est gravée en relief aussi profond, aussi saisissant....

Quel est le nom de l'abbaye, en effet? *Escaladieu*, échelle, escalier de Dieu destinée à faciliter à l'homme l'ascension de la montagne et celle du Ciel..... Comment se nomme le castel? *Mauvezin*, titre justifié par son histoire; car il fut mauvais voisin pour les vassaux qu'il opprima, mauvais voisin pour les voyageurs qu'il rançonna, mauvais voisin pour les serfs qu'il soumit à toutes les brutalités féodales.....

Demandons quelques détails aux annales de ces deux sentinelles du passé; leur monographie nous conduira, par une transition naturelle, de la description des monuments religieux à celle des monuments civils et militaires.

ABBAYE DE L'ESCALADIEU.

Le monastère de Citeaux, fondé par St-Robert, abbé de Molesme, en 1098, dans la forêt de Citeaux, en Bourgogne, avait attiré tout d'abord, par sa réputation de sainteté, un si grand nombre de solitaires, parmi lesquels nous citerons St-Bernard et ses trente gentilshommes, que quinze ans après sa fondation l'abbaye éprouvait la nécessité d'écouler le trop plein de sa vitalité en fondant des colonies sur tous les points de la France. Trois années suffirent pour voir enter sur cet arbre robuste et florissant les quatre premières filles de Citeaux : la Ferté, Pontivy, Clairvaux et Morimont, succursales qui devinrent à leur tour fondatrices de plusieurs autres monastères. En 1136, une nouvelle exubérance de population religieuse nécessite une seconde émigration; et celle-ci pousse ses enfants jusqu'aux extrémités du territoire des Gaules..... Voyez les vénérables religieux partir de Citeaux avec quelques lettres de recommandation; ils s'éloignent à pied conduisant quelques mulets chargés de hardes, d'outils de labourage, de manuscrits, de vases sacrés, de vêtements sacerdotaux, et pénètrent péniblement dans cette Gaule du XIIme siècle, couverte de bruyères, de vastes forêts

druidiques, au-dessus desquelles les crêtes des montagnes et des coteaux dressent dans les nues ces formidables forteresses, sœurs de celle de Mauvezin..... Chaque soir, après leur course de quinze heures, les pieux voyageurs viennent frapper à quelque abbaye de l'ordre de St-Benoît, ou demander asile au château dont ils essaient de ramener le châtelain à la vertu conjugale, à la charité envers les pauvres, souvent même à la foi chrétienne oubliée..... Parfois aussi, perdus dans les sentiers tortueux, ces pèlerins de la civilisation, dépourvus de boussole, s'égarent dans les bois, et passent la nuit sous le feuillage humide, à moins que le tintement d'une cloche ne vienne à l'heure mélancolique de l'Angelus les conduire près de la grotte ou de la cabane d'un ermite.....

Enfin, d'étape en étape, après avoir affronté maint péril plus sérieux que ceux d'Ulysse ou des argonautes, obligés de repousser l'attaque des loups affamés, de traverser les fleuves sur des radeaux faits à la hâte, les voyageurs arrivent dans le château du comte Pierre et demandent la cession d'une vallée inculte dans laquelle ils puissent exercer leur industrieuse activité. Le comte leur indique la vallée de Cap-Adour (Haut-Adour), aujourd'hui Campan, déjà promise à l'abbé Forton, de Vic ; et c'est là, dans les steppes balayées par les avalanches, entre les villages de Grip et de Ste-Marie, que la colonie de la civilisation chrétienne vient planter ses pieux, élever ses baraques de gazon et de paille, comme le castor pose sa hutte, comme l'essaim bâtit sa ruche à miel (1136).

L'aridité du sol, l'abondance des neiges qui le couvrent pendant six mois de l'année ne peuvent arrêter les travaux des fondateurs dirigés par Vaucher, abbé de Morimont. Les murailles de l'église s'élèvent, et quand la maison et le service de Dieu sont convenablement assurés, on s'occupe de bâtir les cloîtres et les cellules..... Mais à peine ce bâtiment est-il ébauché, que Bernard de la Barthe, premier abbé élu, s'effraie du théâtre dépeuplé qui se développe devant son activité morale. Des montagnes, encore infranchissables aujourd'hui, le séparaient de l'Espagne, de la vallée de Luz et de la vallée d'Aure ; ses relations ne pouvaient s'étendre que du côté de Bagnères. Une seule route ouverte à son ardeur religieuse ne pouvait satisfaire sa noble ambition ; il prie la comtesse Béatrix de Bigorre et son époux, Pierre de Marsan, de lui céder une vallée moins inaccessible ; et les puissants seigneurs lui assignent le val de l'Arros (1142). Bernard, abbé de Sarrancolin, concourut à cette donation en y ajoutant les revenus de Pinas...

L'histoire se tait sur les causes qui firent préférer les sources de l'Arros à tout autre vallon du comté de Bigorre. Cependant les fondateurs n'avaient pas coutume de prendre leurs résolutions au hasard; ils obéissaient ordinairement à quelque motif d'utilité publique. Nous voyons, par exemple, en 1298, le comte de Monlezun et l'abbé de Lacazedieu, dans le Pardiac, se préoccuper d'une vaste forêt marécageuse, située sur la rivière de Losse, et qui servait de repaire à des brigands redoutables. Le seigneur et l'abbé ne trouvèrent d'autres moyens de les débusquer de leur retraite que d'y bâtir un bourg ou bastide qu'ils peuplèrent d'habitants assez nombreux pour pouvoir tenir tête aux bandits.

Les pieux fondateurs de l'Escaladieu cédèrent-ils à une impulsion de la même nature? voulurent-ils s'interposer entre les habitants de Bagnères et les routiers de Mauvezin? Un passage de Froissard nous porterait à le croire.

« Sur la rivière de Lisse, nous dit-il, sied une bonne grosse « ville fermée, qu'on appelle Bagnères; ceux d'icelle ville « avaient trop fort temps; car ils étaient guerroyés et harcelés « de ceux de Malvezin, qui sied sur une montagne. » Cet antagonisme, qui remontait à l'origine de la féodalité, aurait pu décider les moines de Citeaux à s'établir dans la forêt de Kersan, afin de s'opposer aux entreprises des cotereaux établis dans le castel.

Quoi qu'il en soit, notre colonie de solitaires arrive dans le val de l'Arros avec ses mulets chargés d'ustensiles grossiers, rapportés de l'abbaye du Cap-Adour, avec les vaches, les brebis et les chèvres qui en peuplaient les pâturages. Ils posent leurs cabanes et leurs parcs à troupeaux au plus bas de la vallée, sous les grands chênes séculaires. Puis, prenant la bêche, ils extirpent la lisière de forêt qui ombragent les bords de l'Arros; ils labourent la terre, et forment des prairies.

Tandis que les agriculteurs pourvoient ainsi aux subsistances de la communauté, les artisans creusent le fossé d'enceinte, bâtissent le mur de l'enclos, élèvent la chapelle, le cloître et les bâtiments..... Pendant l'exécution de ces travaux, les abbayes de St-Benoît les plus rapprochées envoient leurs émissaires visiter les frères de l'Escaladieu, et leur porter des secours. Pierre et Béatrix de Bigorre ne manquent pas de leur donner des témoignages de leur protection; Raymond de Sarande ou Lasserrade, près de Plaisance, leur cède la moitié de l'église

de *Rippa-Alta* (aujourd'hui Plaisance sur l'Arros), et le monastère achève de s'élever, puissant, respecté, splendide.

Depuis la dispersion des enfants de Noé, qui se partagèrent le monde pour aller avec leur famille défricher les forêts sauvages, combattre les bêtes féroces, au profit de la domination humaine, nous ne connaissons pas dans l'histoire de plus sublime spectacle que celui des colonies monastiques qui se transportent dans les centres les plus incultes, parmi les populations les plus barbares, afin d'y porter la civilisation et le travail..... La question du défrichement des Gaules, de la création de ses villes, de la moralisation des Celtes et des Germains, se trouve presque tout entière dans ce mouvement monastique..... Les jésuites du Paraguay ont renouvelé, presque sous nos yeux, cet exemple frappant de la force conquérante de l'association religieuse.

Pendant la fondation de l'Escaladieu, que disait le château en voyant sa puissance, jusque-là sans émule, céder une partie de la contrée à l'autorité du monastère ? Que disait-il en voyant le pays qu'il condamnait à la stérilité, s'ouvrir à la charrue, se peupler de troupeaux et de bergers? La crainte, la jalousie fermentaient dans son âme, peut-être ; mais cette colère craignait d'éclater. Par une merveilleuse disposition que la Providence ménage à tous les éléments de civilisation, la féodalité barbare se sentait saisie de respect à la vue des hommes de paix, qui s'appuyaient à Dieu et parlaient en son nom ; son ignorance brutale demeurait timide et honteuse en face des prêtres de la science et des mystères, et quoiqu'elle prévît peut-être la fin de la domination exclusive des forteresses; elle n'osait se plaindre ouvertement, et se contentait de prendre quelques mesures de sûreté.

Telle fut l'origine de l'abbaye, dernier St-Denis des comtes de Bigorre, qui reçut notamment les cendres de la célèbre Pétronille et de son successeur Esquivat, mort à Olite, dans la Navarre, en 1283. La première s'était même retirée dans le monastère après son quatrième veuvage; elle y avait fait son testament, réglé ses affaires avec une attention si méticuleuse, qu'elle légua trente sols pour payer à son cordonnier de Tarbes la paire de souliers dont la note, non acquittée, pesait encore sur sa conscience.

Que reste-t-il d'une abbaye si puissante et si riche ? 1° Une église aux vastes dimensions, mais dépourvus de tous les détails iconographiques ou symboliques qui font le principal in-

térêt d'un monument religieux; 2° Les bâtiments du monastère, véritable résidence de gentilshomme, où tout rappelle ces idées de décadence, ces préoccupations de luxe et de conforts que nous avons remarquées, à St-Sever et à St-Pé... Le vaisseau de l'église, vaste, élevé, de proportions assez harmonieuses, eut le mérite d'être exécuté d'un seul jet. Ses voûtes à ogives élancées, consolidées par des arcs doubleaux reposant sur consoles, mais sans nervures croisées, ses fenêtres étroites du nord taillées en ogives, offrent d'abord le coup de compas du XIIIme siècle; mais lorsqu'on examine les bras de la croix, formés chacun de trois travées, le chevet à mur droit, construit en ligne des bras précédents; quand on considère les ouvertures ogivales très étroites qui réunissent les travées des bas-côtés, en forme de portes, communiquant de l'un à l'autre, on reste convaincu que l'édifice ne remonte pas au-delà du XVme siècle. La couleur et l'aspect moderne de la maçonnerie, l'absence de toute ornementation, prouvent, d'ailleurs qu'il ne peut appartenir à l'origine du style ogival, si remarquable par la richesse de ses sculptures. S'il présente quelques caractères de cette époque, il faut l'attribuer au caprice de l'architecte, qui voulut emprunter ses lignes principales au tiers-point, tout en faisant une croix latine et un chevet de fantaisie.

Le XVIIIme siècle ne manqua pas d'appesantir ses profanations ordinaires sur ce bâtiment religieux; le mauvais goût commença par ouvrir au levant et au sud de larges fenêtres Louis XV, à la place des ogives primitives; les septembriseurs achevèrent l'œuvre en emmagasinant des fourrages dans le temple du Christ, sur l'emplacement des autels et des tombeaux des comtes de Bigorre.

Ces derniers, placés autrefois dans le croussillon méridional, n'ont pu subir, il est vrai, ce dernier outrage; les calvinistes les avaient déjà dispersés en 1567, à l'époque de la prise de l'abbaye par le chef de bande, Jean Guilhem..... Ce montagnard de la vallée d'Aure, ayant réuni quelques malfaiteurs, avait pillé les églises de Ger, de Pintac et des villages environnants. Il emporta d'assaut le monastère de l'Escaladieu. Ce succès augmenta le nombre de ses partisans; et l'abbaye devint son quartier général. Il songeait à s'emparer du château de Mauvezin, lorsque les seigneurs de Montsérié, d'Ouront et de Tilhouse vinrent l'attaquer. Malgré leur résistance désespérée, les calvinistes furent contraints de céder. Leurs vainqueurs les pendirent sans miséricorde aux branches des arbres et aux pilliers du cloître.

Deux années après, le chevalier Villambits, obligé d'abandonner Tarbes à Montgommery, se réfugie à l'Escaladieu pour en faire une place de guerre catholique. Montgommery vient l'y assiéger, et le courageux gentilhomme se fait massacrer sur le seuil avec tous ses soldats, sans pouvoir arracher l'abbaye aux nouveaux outrages des religionnaires (1569). Après de tels désastres, nous ne devons pas être surpris si l'on reconnaît à peine l'emplacement que le cloître occupait au nord de l'église. Les allées d'un parterre ont remplacé les galeries et le préau. Quelques colonnes géminées sont seules restées encastrées dans les murailles, et l'on peut se convaincre, par leurs chapiteaux formés d'entrelacs et de feuilles de palmiers, qu'elles appartenaient au même style que celles des Jacobins de Bagnères-de-Bigorre.

Passons de l'abbaye au castel féodal qui la domine et la menace du haut de son promontoire.

MONUMENTS CIVILS ET MILITAIRES

CHATEAU DE MAUVEZIN.

La fondation de Mauvezin se perd dans cette obscurité du moyen-âge où l'homme, livré tout entier aux prouesses de la force brutale, élevait et détruisait châteaux et dynasties sans prendre soin de laisser la date de ses établissements ou de ses désastres.

Quelques traités de paix, quelques récits de guerre renferment le nom de Mauvezin, dès le commencement du XIme siècle, et son architecture prouve assez qu'il ne remonte pas au-delà de cette époque. Son style massif, sa lourdeur cyclopéenne, digne des fortifications primitives de la féodalité, doivent nous faire chercher son fondateur parmi les premiers seigneurs du Bigorre, et le faire considérer comme une des forteresses types qui furent construites en pierre, à la place des campements de terre et de bois dont nous avons donné la description en parlant du comté d'Astarac. (1)

Dans le vaste quadrilatère de Mauvezin, contemporain des tours de Montaner et de Lourdes, tout est empreint de ce caractère exclusivement belliqueux et barbare, approprié aux repaires inexpugnables des dominateurs du XIme siècle. Renfermés dans leur donjon, comme les vautours sur leurs rochers, ces hommes, constamment en guerre, étaient peu soucieux de procurer à leur corps robuste et endurci les commodités intérieures

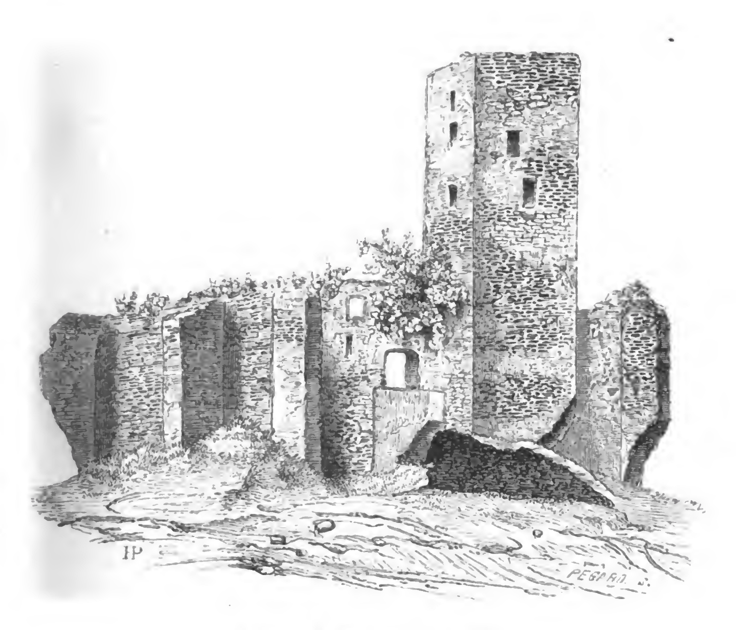
(1) Le Bigorre a gardé peu de traces de ce système primitif de défense; nous devons nous borner à citer les suivants: Castet ou *Catel-Biel*, entre Tarbes et Trie. La motte, qui servait de base au donjon de bois, a conservé toute la régularité de sa forme conique, et l'on peut facilement reconnaitre le quadrilatère de la seconde enceinte située au sud.

La motte de *Barbazan-Dessus*, sur les coteaux qui s'étendent de Tarbes à Bagnères, peut-être même le Castera situé à l'est de Tostat, appartiennent au même système d'établissements féodaux. L'ancien château de St-Lézer, qui formait la frontière du Bigorre, à l'ouest de Vic, doit rentrer également dans la classe des fortifications féodales des IXe et Xe siècles. Ses ruines informes échappées à la destruction des hommes, l'épaisseur formidable des ramparts, l'élévation du plateau artificiel qui servait de base à la forteresse concourent à lui donner ce caractère. Mais passons légèrement sur des travaux qui ne nous ont transmis que des mouvements de terrains plus ou moins déformés par le temps et par les hommes..... *Tempus edax, homo edacior.*

d'une existence facile; l'épée au poing, et à cheval, ils préféraient chercher au loin des bêtes fauves à poursuivre, des voyageurs et des populations à rançonner. Si nous remontons à ces temps reculés, où les capitaines de routiers entraient dans leur repaire par une fenêtre élevée comme le grand-duc pénètre dans son trou, le castel de Mauvezin ne nous offrira pas une seule pierre, pas un seul ornement sur lesquels l'art et l'industrie aient essayé de sculpter une pensée bienveillante ou gracieuse.

Quand on aperçoit la forteresse, on se croit transporté devant celle de Montaner, tant l'ensemble et les détails des deux constructions présentent de points de ressemblance. Le donjon carré, quoique moins colossal, construit en petit appareil, et non en brique, offre le même cachet d'antiquité; la même saillie au centre de la courtine la plus facilement attaquable. Le colosse battu par la tempête qu'il brava si longtemps, s'est vu découronné de sa toiture, et n'a conservé que le cachot souterrain et voûté où gémirent tant de victimes. C'est à peine si l'on aperçoit la trace du plancher de la salle d'armes supérieure, où les chevaliers faisaient prouesses d'escrime, récits d'aventures et de galanterie. La salle à coucher qui la surmontait, et dans laquelle les compagnons s'étendaient sur leurs lits de camp, à demi armés, roulés dans une simple couverture, a partagé le sort du plancher inférieur. Il n'est pas jusqu'aux fenêtres qui n'aient été privées de leurs encadrements, comme pour nous dérober un moyen précieux de dissiper le vague qui règne sur l'origine de la forteresse. La seule lucarne que son extrême hauteur a préservée de cette destruction est de forme carrée et garnie de barres de fer. Cependant, malgré des mutilations réitérées qui enlevèrent à l'édifice la majeure partie de son caractère, nous n'hésitons pas à lui donner pour date le XIIme ou le XIIIme siècle. Il faut remarquer, en effet, que si l'enceinte des murailles forme un carré long, au lieu d'imiter la circonférence des châteaux de Montaner et de Gisors, elle n'en est pas moins consolidée par des contreforts extérieurs de deux mètres de saillie; les parapets conduisent dans la tour par deux portes d'accès, seul moyen de pénétrer dans ce refuge inexpugnable; l'intérieur de la cour, enfin, ne présente qu'une citerne centrale, construite en pierre de taille. Comme on ne distingue aucun débris de bâtiments logeables, il est évident que la garnison habitait sous des abris provisoires en forme de hangar, pendant que le chef logeait dans les salles hautes du donjon.

Par quelle issue pénétrait-on à cette époque dans l'enceinte



Château de Mauvesin (page 76).

de Mauvezin?..... Une ouverture informe, pratiquée dans la courtine, au sud du donjon, semblerait indiquer qu'on y accédait à l'aide d'une échelle, et il ne serait pas impossible que la porte principale, ouverte un mètre au dessous, et munie d'un pont-levis, eût été pratiquée à l'époque de Gaston Phébus (XIVme siècle). Nous devons ajouter, dans tous les cas, que cette porte fut réparée et complétée par cette illustre vicomte, restaurateur de tant de châteaux forts; l'écu des armes de Béarn et de Foix, incrusté dans la pierre, comme à Montaner, l'inscription *Fébus mé fé* (Fébus me fit) semblable à celle du donjon de Pau, ne permettent pas de le mettre en doute.

Il ne faut pas l'ignorer, d'ailleurs! les premiers châteaux féodaux furent une imitation plus ou moins perfectionnée des oppida romaines; celles-ci prenaient presque toujours la forme carrée et renfermaient un castellum (ou château fort), adossé à une partie du rampart, et destiné à servir de dernier refuge à la garnison. Conformément à ces principes militaires, les enceintes de tous les châteaux des Pyrénées, à l'exception de celle de Montaner, adoptèrent, autant que les localités le permirent, la forme quadrangulaire, et le donjon s'éleva au centre de la courtine la plus exposée. Ce ne fut qu'au XIVme et au XVme siècles qu'on le construisit à quelque distance des murailles, de manière à l'isoler par un chemin de ronde intérieur. Ceux de Beaucens, de Lourdes, de St-Béat et de Montespan appartiennent à cette seconde classe.

Nous devons faire observer aussi que le château de Mauvezin ne fut pas, du moins au XIIme siècle, la forteresse d'un simple vassal; il eut toujours le titre de château comtal, comme ceux de Lourdes, d'Orthez et de Montaner. Les comtes de Bigorre ou les vicomtes de Béarn y entretenaient un capitaine avec sa compagnie, afin de surveiller cette partie de la frontière. Or, les hommes de guerre de cette époque ne se faisaient pas remarquer par la justice des procédés, et la sévérité de la discipline; aussi, le souvenir d'un repaire de pillards, de *mauvais voisins*; tour à tour, Gascons, Anglais et Bigordans, a-t-il survécu à la forteresse à demi détruite. Quand le castel n'a plus été le refuge de ces hommes au cœur de fer, la légende l'a peuplé de sorciers et de revenants; elle y a placé le sabbat des *hantaoumos*; les contes infernaux ont remplacé ou, pour mieux dire, complété les chroniques féodales; et le castel, doublement maudit, a vu l'habitant du bourg se venger de ces terreurs séculaires en venant saper ses épaisses murailles, et dérober ses

matériaux. Mais négligeons les traditions vulgaires, et revenons à l'histoire.

Quels furent les événements principaux, les siéges les plus mémorables dont ces remparts furent les témoins ?.....

Esquivat, comte de Bigorre, menacé par Gaston de Béarn, veut se mettre sous le patronage du roi d'Angleterre, Henri III ; la protection de ce prince vindicatif, irrésolu, ne peut intimider le vicomte de Béarn. Gaston envahit le comté de Bigorre; plusieurs seigneurs embrassent son parti; d'autres demeurent fidèles à Esquivat, notamment les habitants de Tarbes, de Maubourguet et de *Mauvezin*. Cependant, Esquivat, pressé vigoureusement par son ennemi, fit donation de ses domaines à Simon de Monfort, son parent; mais Roger, comte de Foix, appelé à juger le différend, ménagea une transaction à la suite de laquelle Esquivat dut donner plusieurs ôtages à Gaston; Mauvezin figura parmi les châteaux cédés en cette circonstance... On était en 1254. Le comte de Foix, qui ne voulait pas perdre ses peines, paya, lui-même, ses vacations d'arbitre, en accordant sa fille au comte de Bigorre, après avait hypothéqué sa dot de 25000 sols, et son douaire de 20000, donné par son mari, sur le château qui nous occupe.

Peu de temps après, le faible Esquivat sanctionnait la donation faite imprudemment à son oncle, Simon de Monfort, en s'obligeant à lui remettre cette forteresse et celle de Lourdes. Il espérait que sa parenté le mettrait à l'abri de l'accomplissement de cette condition onéreuse; mais la générosité triomphe rarement des exigences de l'ambition; et le *grand* oncle se hâta de prendre possession des garanties promises par son neveu.

Bientôt Philippe-le-Bel, profitant des dissensions du Bigorre, dont Constance de Béarn, la vicomtesse de Turenne, Mathilde de Thiet, Guilhaume de Teisons et Mate, comtesse d'Armagnac, se disputaient la possession, revendiqua le comté, et le fit saisir par Jean de Long-Perrier, lieutenant d'Eustache de Beaumarchais, qui arbora la bannière de France sur les châteaux de Vic, de Tarbes, de Bagnères et de *Mauvezin*. Cependant le roi de France, dont la vie agitée mettait les finances en grand appauvissement, se vit obligé de céder ce castel au vicomte de Castelbon, oncle de Phébus, vicomte de Bigorre, en nantissement d'une misérable somme de 500 livres..... C'est à partir de cette date que *Mauvezin*, mis en relief par cette affaire d'usure, joue un rôle historique assez important, grâce à la désastreuse do-

mination des Anglais, dans le midi..... Sa forte position lui assurait naturellement une part active dans cette lutte des deux nationalités. Tour à tour pris et repris, il servit de but aux efforts les plus héroïques, de théâtre aux exploits les plus sanglants.

Enlevé au vicomte de Castelbon par les Anglais, dès les premiers temps de leur invasion, il fut le premier de ceux que le duc d'Anjou attaqua vigoureusement dans son expédition du Bigorre. Le duc ayant confié à Duguesclin le soin de faire le siége de Lourdes, se réserva l'honneur d'attaquer en personne le château de Mauvezin, défendu pour le compte des Anglais par le brave capitaine Raymond de l'Épée. Le duc d'Anjou, comprenant qu'il ne pouvait emporter la place d'emblée, assit son camp sur les bords de l'Arros, près des arbres séculaires qui ombrageaient de gras pâturages, et laissa ses chevaliers, impatients de se mesurer avec les Anglais, faire, comme dit Froissard : *escarmouches et faits d'armes aux barrières du castel, courses et envahies, appertics et beaux coups de lances.* Garcis Duchâtel, un de ses capitaines, poussa ses prouesses jusqu'au fort de Trigalet, situé au sud-ouest de Mauvezin. Cinq assauts consécutifs ne purent ébranler ni ses murailles, ni la résolution de l'intrépide Bastol de Mauléon, chevalier gascon, qui les gardait au nom du seigneur de Labarthe.

Malgré la détresse à laquelle la garnison était réduite, Garcis eut quelque peine à faire consentir Bastol, à accepter une capitulation honorable. Ce dernier finit, cependant, par rendre le château à condition qu'on laisserait ses troupes se retirer avec armes et bagages au château de Castelcueiller, sur les frontières du Languedoc. Mais en pardonnant aux hommes d'armes, on ne renonça pas à se venger du château de Trigalet; ce complice de Mauvezin fut livré aux habitants du canton, qui s'empressèrent de le détruire de fond en comble.

Malgré cet échec du parti anglais, Raymond de l'Épée aurait continué à défendre les imprenables murailles de Mauvezin, si, au dire de Froissard, « *la douce eau ne leur eût failli* » les Français s'étant emparés d'un puits extérieur qui alimentait la place; les horreurs de la soif tourmentèrent la garnison sous un ciel embrasé. Il fallut songer à poser les armes. Raymond de l'épée obtint un sauf-conduit pour se rendre dans le camp du duc; et ce dernier eut la générosité de lui permettre d'emporter tout ce que ses compagnons pourraient placer sur eux et sur leurs bêtes de somme. Raymond, en véritable chef de compa-

gnie franche, ne voulait rien perdre de ce qu'il avait gagné *honorablement*, l'épée à la main, en affrontant les plus grands dangers. Or, le mot *honorablement* pouvait se traduire en cette circonstance, par celui de *violemment*, à l'aide de touts les massacres, rapines, incendies, trahisons, seul droit de la guerre de cette époque ; et pour ne pas laisser mettre en doute la nature de sa bravoure intéressée, Raymond s'attacha immédiatement au duc d'Anjou, et continua sous les fleurs de lys *françaises* le pillage qu'il avait longtemps exercé sous le léopard anglais.

C'était un moyen fort ordinaire, alors, de dérober *par St-Georges* ce qu'on n'avait pas achevé de prendre *par St-Denis*, et de remplir jusqu'à la gorge les deux poches de la besace.....

Cependant, le duc d'Anjou ne voulut pas confier la garde du château à celui dont la conversion lui paraissait un peu brusque ; il en remit la garde au chevalier bigordan Chicar de Lupérière ; en enleva la propriété au vicomte de Castelbon, afin de le punir de son attachement au parti anglais, et la transmit, selon Froissard, au vicomte de Béarn (1), et d'après les archives du château de Foix au comte d'Armagnac.

Le Bigorre et le château de Mauvezin n'avaient pas épuisé les péripéties de ces changements de maître. Séquestrés par Philippe-le-Bel, ils furent rendus à Gaston de Foix par Charles VII, vers 1425, en récompense de l'empressement que le valeureux chevalier avait mis à venir à Issoudun, aux ordres du roi de France, commander l'armée destinée à combattre les Anglais. Ce n'était pas d'ailleurs la seule place que le comte possédât dans cette contrée ; Froissard nous dit « qu'emmy landesbourg, sied le chatel de Lannemezan qui est au comte de Foix ; » mais tout a disparu depuis bien des années ; l'emplacement seul est assez facile à reconnaître. La petite chapelle romane de Lannemezan dont nous avons déjà parlé s'élevait à cinquante pas au levant du pont-levis.

Plus tard, lorsque la maison de Béarn se trouva confondue avec celle de Navarre, le château de Mauvezin fut occupé par le capitaine de Sus (1584). Le fougueux huguenot part de là pour faire sa honteuse expédition de St-Bertrand. La trahison, le pillage, la cruauté marchent à sa suite. Il s'empare de la capitale du Comminge par la ruse et le mensonge ; il extorque aux habitants une écrasante contribution et rapporte à Mauvezin le produit de son pillage.

---

(1) Chroniques, t. II, l. III, ch. VIII et IX

Cinq ans plus tard, les religionnaires sortent encore de Mauvezin, et dirigent une nouvelle attaque contre St-Bertrand. Ils y pénètrent par la trahison, exercent le massacre et la déprédation sur une plus vaste échelle, et retournent à Mauvezin se partager le fruit d'un brigandage teint du sang des prêtres et des bourgeois.

Après cette dernière expédition, la redoutable forteresse disparaît de la scène, et son nom, tombé dans l'oubli, n'est plus prononcé.....

A quoi faut-il attribuer ce silence? Au progrès de la domination française qui s'appuya sur les abbayes et sur les communes, afin de porter le dernier coup au morcellement féodal.

La monarchie et l'église, liguées contre la féodalité et les sectes religieuses, achevèrent sous Henri IV et Louis XIII de détruire l'influence des châtellenies; elles y substituèrent celle des villes, véritables centres des nouvelles, franchises administratives et politiques.

Tous les anciens boulevarts d'un despotisme barbare, pris successivement par les armées des premiers Bourbons, furent livrés aux paysans et aux bourgeois qui les traitèrent comme ils avaient traité celui de Trigalet. Les plus respectés furent privés de garnisons et devinrent le domaine des orfraies, des renards et des chauves-souris..... Tel fut le châtiment du donjon de Mauvezin; nous nous félicitons qu'il ait été conservé comme un témoignage frappant de la violence et de la grossièreté des mœurs de l'élément germanique.

GROTTES FORTIFIÉES DE LOURDES ET DE LORTET.

Avant d'entrer plus avant dans l'étude des constructions militaires du Bigorre, nous devons nous entretenir de deux retraites naturelles, ouvertes par la nature protectrice, elle-même, dans les flancs des montagnes, pour servir de refuge à la population menacée par les Germains et les Mores..... Nous nous sommes occupés déjà, dans notre histoire des Pyrénées, des grottes de Lourdes, connues sous le nom romain de spelunges (speluncœ) Nous avons dit qu'il était probable, d'après les nombreux ossements humains qu'on y a retrouvés, qu'elles avaient protégé les habitants du voisinage contre l'invasion des Vandales. Mais on peut conjecturer aussi d'après le terrassement qui bouche leur entrée, que les barbares les y firent périr, soit en y retenant les eaux, soit en les enfumant.

Ce caractère de refuge se fait reconnaître à des traces bien plus évidentes dans les grottes de Lortet, à l'entrée de la vallée d'Aure. Nous n'examinerons pas, avec M. Laboulinière, si ce nom vient d'*aurum tectum*, or caché; étimologie qui n'aurait rien d'improbable. Nous nous attacherons de préférence à faire ressortir combien la position de ces excavations était admirable pour recevoir une population nombreuse et rendre l'assaut de cette place souterraine entièrement impossible. Que l'on se représente quatre ouvertures, dont la principale n'est pas plus grande qu'une fenêtre ordinaire, percées dans la muraille d'une montagne taillée à pic, à 50 ou 60^{m} de la base. Un sentier, de l'accès le plus difficile, conduit seul à deux de ces ouvertures; les autres restent complètement inabordables. Il suffisait donc aux chrétiens de pénétrer dans ces grottes, d'élever un mur de chiste devant les premières portes, pour cribler les assaillants d'une grêle de traits.

Là ne se bornaient pas cependant les fortifications de Lortet; on découvre encore, dans l'intérieur de ces grottes, une seconde partie élevée de plusieurs mètres au-dessus de la première, et à laquelle on atteint par un escalier, tracé de main d'homme, dans le roc. Les bords de cette plate-forme sont couronnés d'une solide muraille de 1^{m} 50, garni de meurtrières et de créneaux. Si, par un événement que l'on ne pouvait prévoir, les chambres inférieures avaient été forcées, les défenseurs pouvaient se réfugier sur le second plan, et écraser l'ennemi sous des projectiles qui ne devaient jamais s'épuiser, puisque la nature chisteuse de la montagne offrait la mine la plus abondante.

La tradition n'a conservé le souvenir d'aucune des luttes qui eurent lieu à l'entrée de ces cavernes; nous trouvons dans ce silence la preuve qu'elles ne furent jamais forcées, et que l'ennemi triomphant n'y accomplit aucun de ces drames sanglants que rien ne peut effacer de la mémoire des peuples. Une croix de bois, détruite il y a peu d'années, l'emplacement de la cloche que la vallée y entretint pendant longtemps, afin de sonner l'alarme, ou convoquer à quelque cérémonie commémorative, donnaient à ce lieu solitaire le caractère le plus poétique et le plus solennel que nous aient offert les Pyrénées.

CHATEAUX DE LOURDES ET DE STE-MARIE.

Si Mauvezin l'emporte sur le château de Lourdes par le cachet de vétusté que lui a conservé le complet éloignement des hommes; ce dernier présente un plus haut intérêt historique

par les événements majeurs qui se sont dénoués au pied de ses remparts (1).

Ce castel considérablement transformé par l'art des fortifications modernes, n'a conservé de l'époque féodale que la direction de ses deux chemins couverts et son donjon carré présentant 11m sur 8/50 de développement..... L'un des chemins couverts, garni d'escaliers dans une partie de son étendue, descend vers la ville et passe sous une porte du XVIme siècle, précédée de son pont-levis; l'autre se dirige vers le Gave, en serpentant sur les flancs de la montagne; il servait d'accès aux cavaliers et passe sous une ancienne tour voûtée en pont et garnie de sa lourde herse de fer. La voûte montre encore le soupirail supérieur par lequel on pouvait écraser l'ennemi sous une pluie de projectiles, d'huile bouillante et de pots à feu, lorsque la herse était retombée sur ses derrières et qu'elle le retenait emprisonné dans l'enceinte du château.

Le donjon, vaste tour carrée de la dimension de celle de Mauvezin, a perdu presque tous ses anciens aménagements. La basse-fosse a été transformée en simple cave, les fenêtres, élargies pour la commodité des prisonniers militaires, n'offrent rien de leur forme première. On y retrouve, cependant : 1° la tourelle intérieure occupée par l'escalier tournant; — 2° les cachots ou petites pièces ménagées entre l'angle sud-ouest et la tour de l'escalier qu'ils contrebutent de leur voûte en demi-berceau ;— 3° le couronnement complet de machicoulis du dernier étage, assis sur des consoles à quatre retraites, avec arcades ogivales et meurtrières dans chaque merlon ; — 4° enfin, la terrasse ou plateforme d'allée, consolidée par une voûte inférieure sur laquelle on allumait les feux à signaux si habilement organisés dans nos montagnes. Ainsi, parmi les six étages du donjon, le premier et le dernier sont seuls couverts d'une voûte ; les quatre intermédiaires n'ont que de simples planchers, et cette disposition, loin d'amoindrir la solidité du bâtiment, tend, au contraire, à lui donner plus de cohésion en faisant relier ses quatre murs par les fortes poutres des planchers, tout en les dégageant du poids énorme et de la poussée d'un trop grand nombre de voû-

(1) Il est très probable que Lorda, nom roman de Lourdes, car il est écrit ainsi dans la chanson de la croisade des Albigeois, devait indiquer une situation topographique. La signification exacte du vieux mot est aujourd'hui perdue; mais si l'on veut bien se rappeler l'antique château de Lordat, dans le pays de Foix, et les grottes de *Lortet* à l'entrée de la vallée d'Aure, on comprendra que ce mot n'est pas un nom de lieu isolé, et qu'il indiqua, durant les Xe et XIIIe siècles, une forte position militaire.

tes. Quant à la toiture établie au-dessus de la plate-forme, elle est de construction toute moderne; elle fut réclamée, sous l'empire et au commencement de la restauration, par les prisonniers d'État qui désiraient pouvoir se promener à couvert sur cette espèce de préau aérien.

S'il est impossible de visiter le donjon de Lourdes sans songer à ceux de Montaner et de Mauvezin, et sans lui assigner également la date du XIIme siècle, il faut remarquer, toutefois, qu'il ne fut jamais situé comme ces derniers sur le front d'une courtine; il s'élevait, au contraire, au centre de l'enceinte, et n'avait pas de communication avec les remparts environnants. On voit encore, près du donjon, quelques ormeaux qui nous rappellent l'arbre antique sous lequel les comtes de Bigorre venaient rendre leurs arrêts, à l'exemple de St-Louis assis sous celui de Vincennes. C'était à son ombre aussi qu'ils recevaient l'hommage de plusieurs de leur vassaux,notamment du vicomte d'Asté, obligé d'offrir un épervier à son suzerain, ou de payer six sols morlans (1).

On ne peut douter que la ville de Lourdes, située au pied oriental du rocher cônique sur lequel s'élève le château, n'ait pris naissance sous la protection de ses meurtrières, comme Foix, Vénasque, Tarascon, Montréal et Maya, surgirent sous les remparts protecteurs des châteaux qui les surplombaient. Il n'est pas moins évident que le rocher de Lourdes, taillé à pic de toutes parts, attira l'attention des populations des Pyrénées, longtemps avant que les comtes de Bigorre n'y établirent la principale forteresse de leurs domaines. On peut présumer que les fiers montagnards du Lavedan y avaient installé un de leurs postes, antérieurement à l'organisation de la féodalité, comme ils en possédaient un au château de Ste-Marie de Barèges.

Il ne faut pas ignorer que cette organisation de la défense communale des vallées remontait à l'époque romaine. Le code de Justinien nous fait connaître que des places de sûreté étaient construites en très grand nombre sur toutes les frontières, aux frais des habitants des campagnes, et gardées par leur milice. Cette coutume était trop bien justifiée par les premières invasions barbares, pour que les Gallo-Romains, livrés à eux-mêmes après la chute de l'empire, ne continuassent pas à la maintenir (2).

---

(1) Voyez Davezac Macaya, t. 1, p. 178.

(2) Voyez Caumont, Rudiment d'archéologie, p. 263.

A peine fondée sous forme de bourg, Lourdes s'entoura d'une enceinte complète, hérissée de tours carrées, soudée aux rochers du château. Certains fragments de ce système homogène et complet ont résisté à la destruction, et nous font connaître la forme et la disposition de cet ensemble de travaux militaires.

La tour de *la prison*, située au pied méridional du rocher, n'a conservé que l'arcade, voûtée en pont, sous laquelle passait la route du Lavedan; route qui, après avoir franchi le Gave sur un pont de trois arches, gagnait la rive droite près d'un ermitage, et atteignait Argelés et St-Savin. La tour de *Garnaoui*, située à l'est, a été plus respectée; elle offre encore l'ouverture d'accès à laquelle on montait par une échelle mobile, la basse-fosse, les latrines volantes, un machicoulis à deux ouvertures et à trois consoles, la plate-forme d'allée et destinée à transmettre les signaux; enfin, quelques pans de murs crénelés qui la reliaient à la tour précédente. Une troisième, située à l'angle opposé de la ville, défendait la partie de l'enceinte qui couronnait les escarpements du ravin du nord-est.

Tels sont les débris des remparts, du XIVme et du XVme siècles, qui prirent une part si énergique à la lutte des Bigorrans, des Anglais et des Français. On pourrait dire jusqu'à un certain point que les annales de Lourdes résument celles du Bigorre. Quand nous arrivons au XIIIme siècle, nous voyons ce boulevart des comtes faire échouer les tentatives du redoutable Simon de Monfort, battu sous ses murs. Bientôt après, cependant, Lourdes ouvre ses portes à son successeur, le comte de Leycester, en vertu de la cession d'une partie du Bigorre faite à ce prince par le faible Esquivat de Chabannes, cession dont les conséquences duraient encore en 1262. Dès ce moment, Lourdes ne cesse plus d'être le point de mire de tous les partis qui se disputent la possession de ces contrées... Véritable clé des riches et populeuses vallées qui se réunissent à sa base, ce château devient l'arbitre des destinées du comté, car le Bigorre appartient au pouvoir qui parvient à y établir garnison. Aussi, le poète de la croisade des Albigeois fait-il dire à Simon de Monfort :

> Lo ric castel de Lorda me feria hom livrar
> E Bearn et Bigorra e la terra bailar (1).

Cependant, les changements de maîtres continuent à se succéder avec rapidité. Leycester ayant péri à la bataille d'Evesham,

---

(1) Le puissant château de Lourdes me fera livrer des hommes, le Béarn, le Bigorre, et céder la terre.

son fils Simon vendit ses droits à Thibaut II, comte de Champagne, roi de Navarre, et ce dernier confia la garde du château de Lourdes au commandant Garcie-Arnaud de Volente (1265). Ce fut à la suite de cette cession que le Bigorre et le château de Lourdes passèrent à Philippe-le-Bel, ou pour mieux dire à sa femme Jeanne de Navarre (1293), et il ne fallut rien moins que le funeste traité de Brétigny (1360), pour en déposséder la France et faire flotter le léopard d'Angleterre sur les rives du Gave.

L'établissement des Anglais dans les châteaux de Lourdes, de Mauvezin, de Sainte-Marie, de Tarbes, de Juillan, de Navarest et de Tournay, donnait une assez vive inquiétude au vicomte de Béarn. Gaston Phébus, en politique habile, voulut diminuer les difficultés de sa situation ; et il s'empressa de rendre visite au Prince-Noir, qui venait d'arriver à Tarbes. L'accueil du chef anglais eut toute la courtoisie d'un homme d'État qui veut se procurer un allié redoutable... La princesse mit toute sa coquetterie en usage; les festins et les galas, ces leviers diplomatiques aussi vieux que les sociétés humaines, furent employés avec profusion pour capter le vicomte; mais on avait affaire à forte partie. Gaston joua jeu serré, et finit par atteindre le but secret de ses tentatives. Il réussit à faire donner le commandement de Lourdes à son cousin Pierre Arnaud, avec obligation formelle que rien ne serait entrepris sur les Béarnais par la garnison de cette place (1363). Ce succès n'était qu'un acheminement vers un résultat plus important ; Gaston voulait posséder le château de Lourdes lui-même, et peu d'années après il crut toucher au moment de voir toutes ses ambitions satisfaites.

La Cour de France, venait de faire attaquer les Anglais dans le Bigorre, et le duc d'Anjou déjà maître de Mauvezin, comme nous venons de le raconter, se dirigea vers Lourdes. Mais Pierre Arnaud oublia dans cette circonstance la parenté qui l'unissait à Gaston ; il se défendit avec une vigueur digne du serment de fidélité qu'il avait fait au Prince-Noir, et le duc fut obligé de battre en retraite. Gaston Phébus, qui comptait obtenir la cession de ce château, si les Français s'en rendaient maîtres, envoya prier son cousin Arnaud de venir le trouver à Orthez, afin de conférer sur la situation politique. Arnaud pressentit quelque supercherie; il remit le commandement de Lourdes à son frère Jean, baron des Angles; mais il lui fit jurer de se défendre jusqu'à la mort et de rendre l'âme avant la place. « Et veuil Jehan beau-frère, au cas que je vous établis,

raconte Froissard dans ses chroniques ; que vous me jurez sur votre foy et par vostre gentillesse, que le chastel en la forme et manière que je le tiens vous le tenrez, ni pour mort ni pour vie jà vous jamais n'en défauldrez. Jean de Berne le jura ainsi. »

Ces dispositions prises, Arnaud se transporte à Orthez, descend à l'hôtel de la Lune, et le soir il dînait avec son cousin dans la salle à manger du château de Moncade. A la fin du repas, Gaston manifesta la crainte de voir le duc d'Anjou ravager le Béarn, afin de tirer vengeance de la résistance opiniâtre de Lourdes, et pria son cousin de lui remettre le fort pour garantir sa vicomté.

« Monseigneur, répondit Arnaud de Berne, voirement je vous doy foy et lignage, car je suis ung pauvre chevalier de votre sang et de votre terre ; mais le chastel de Lourdes ne vous rendrai-je jà. Vous m'avez mandé ; si pouvez faire de moy ce qu'il vous plaira ; je le tiens du roi d'Angleterre qui m'y a establi, et à personne qui soit, je ne le rendray fors à luy. »..... Gaston, peu habitué à faire plier ses résolutions devant de telles délicatesses, tire sa dague et la plonge à cinq reprises dans la poitrine de son commensal, en s'écriant : ho ! ho ! Trayste, as-tu dit que non ! par ceste tête, tu ne l'as pas dit pour rien... » Et le malheureux Arnaud de s'écrier, sans mollir dans sa persistance héroïque : « ah ! ah ! monseigneur, vous ne faites pas gentilles- « ses ! vous m'avez mandé et m'occiez..... » Ce premier emportement n'avait pas assouvi la colère du vicomte ; au lieu de revenir à des sentiments plus humains, il fit jeter Arnaud dans une fosse, et le courageux chevalier, victime de son serment, y mourut des suites de ses blessures. « Car, ajoute le chroniqueur, il y fut pourement curé de ses playes. »

Néanmoins, loin de tomber avec son commandant, le château de Lourdes ne fit que redoubler d'énergie, sous la conduite du baron des Angles. Fidèle au cri de guerre anglais : *St-Georges Lourdes*, la garnison exécuta des sorties si vigoureuses, que le duc d'Anjou dut renoncer au siège, et battre en retraite après avoir brûlé la ville.

Les fleurs de lys furent plus heureuses sur d'autres points ; la plupart des forteresses du Bigorre tombèrent au pouvoir de l'armée royale ; Lourdes, Ste-Marie, et le fort d'Azun ou du Prince-Noir restèrent inébranlables et continuèrent seuls à faire flotter l'étendard anglais.

Ces forts s'élevaient donc au milieu du Bigorre conquis, comme les îles de Malte et de Corfou se dressent dans la Médi-

terranée et y font dominer le léopard d'Angleterre; mais ils ne se contentaient pas de servir d'asile à tous les partisans du Prince-Noir. Une foule de capitaines, de routiers, convaincus de la force imprenable du château de Lourdes, qui leur offrait toujours un asile assuré, se permettaient des excursions lointaines et hardies; ils attaquaient les châteaux du Carcassès et du Toulousain, de la Gascogne et du Comminges, rançonnaient les voyageurs et les marchands, extorquaient de fortes contributions aux villes, et transportaient dans leur boulevart le produit de leurs audacieuses razzias.

C'est dans le bon Froissard qu'il faut lire les récits naïfs et dramatiques de ces expéditions de condottiere qui rappellent si fidèlement les relations des premiers Romains avec les bourgades de la campagne de Rome (1).

Tantôt, c'est le capitaine Pierre d'Anchin qui s'introduit furtivement dans la ville d'Ortingas, non loin de Carcassonne, pendant un jour de foire, s'empare du châtelain avant qu'il ait le temps de remonter au château, et oblige sa femme à lui livrer le donjon, en la menaçant de trancher la tête à son mari (2).

Tantôt c'est Mongat de St-Bazile qui part de Lourdes en habit de moine, avec quatre de ses compagnons, et se rend à Montpellier. Ses manières respectables, ses prières ferventes, séduisent un riche citoyen nommé Bérengier-Oste. Le trop confiant bourgeois se montre enchanté de voyager en compagnie d'un si dévot personnage; mais celui-ci, loin de l'accom-

---

(1) Ces capitaines si firent en Bigorre, en Toulousain, en Carcassonnois et en Albigeois, plusieurs courses et envahies; car sitôt comme ils étoient hors de Lourdes, ils se trouvaient en terre d'ennemis, et se croisoient en courant et chevauchant le pays, et se mettoient, tels fois étoient, à l'aventure pour gagner trente lieues de leur fort. En allant ils ne prenoient rien, mais au retour, rien ne leur échappoit, et ramenoient, tel fois étoit, si grand foison de bétail et tant de prisonniers, que ils ne les savoient où loger, et rançonnoient le pays, excepté la terre au comte de Foix; mais en celle ils n'osassent pas prendre une poule sans payer, ni sur homme qui fut au comte de Foix, ni qui eut sauf conduit; car, s'ils l'eussent courroucé ils n'eussent point duré. — Froissard, t. III, l. III, ch. VI.

(2) Le pillage et la rançon des Français, pris en cette circonstance, ne produisirent pas moins de soixante mille francs au chef de l'entreprise; il resta maître d'Ortingas pendant cinq ans, s'empara plus tard du château voisin du Pallier, obtint mille francs de rançon du seigneur retenu en ôtage, et après avoir restitué ces deux bonnes prises aux gens du pays, pour la somme de huit mille livres, il rentra dans le château de Lourdes. — Voir Froissard, ibid.

pagner à Paris comme il le lui avait offert, l'entraîne à Lourdes, et ne le remet en liberté qu'après avoir touché cinq mille francs de rançon.

Tout n'est pas bénéfice dans le métier d'écumeur de grands chemins : un jour que Mongat et ses compagnons, Ernauton et Carnilhac, revenaient, avec six cents lances, de piller les environs de Toulouse; plusieurs chevaliers Bigorrans vinrent les attendre au pas de larre dans une forest du sire de Barbazan, près du château de Marcheras. La rencontre fut terrible, et peu de luttes politiques eurent l'honneur de provoquer des coups de haches plus violents et plus acharnés. Mongat passa la journée presque entière à combattre contre un certain Bissette, et ce duel homérique finit par la mort des deux champions. Le soir de cette journée terrible, les routiers rentraient à Lourdes emmenant force bétail et rapportant le cadavre du capitaine (1).

Plus tard, un des héros de cette journée, Ernauton de Batifol est assiégé dans le château de Boussée, par Gautier, lieutenant du Sénéchal de Toulouse, on le somme de se rendre; il refuse d'écouter le parlementaire, si on ne lui accorde la liberté de revenir à Lourdes avec tous ses hommes d'armes; la condition est acceptée.

La même capitulation fut accordée quelque temps après à Bernier de Brunemonte, commandant du château Dos-Julien. Les troupes françaises voyant, après plusieurs jours de siége, qu'il était impossible de vaincre la vigoureuse résistance du capitaine consentirent à traiter avec les rebelles qui purent rentrer à Lourdes avec armes et bagages (2).

Mais aucune de ces prouesses, aliment précieux des récits et des légendes de cette époque dramatique, n'égala l'audacieuse expédition du commandant des Angles.

Le duc de Lancastre avait chargé l'archevêque de Bordeaux de se rendre à Barcelonne, afin de renouveler la paix avec le roi Juan 1er d'Aragon. Au lieu d'être accueilli comme un plénipotentiaire, il est brutalement incarcéré et menacé d'un jugement. A la nouvelle de cette violation du droit des gens, des Angles ne calcule pas les difficultés de l'entreprise; il part de Lourdes à la tête de ses routiers gascons et béarnais, traverse l'Aragon, et envahit la Catalogne. Cependant les milices catalanes prennent les armes; elles attaquent les Gascons en nombre

(1) Froissard, t. III, l. III, ch. IX.

(2) Voir Froissard, t. III, l. III, ch. XXIII.

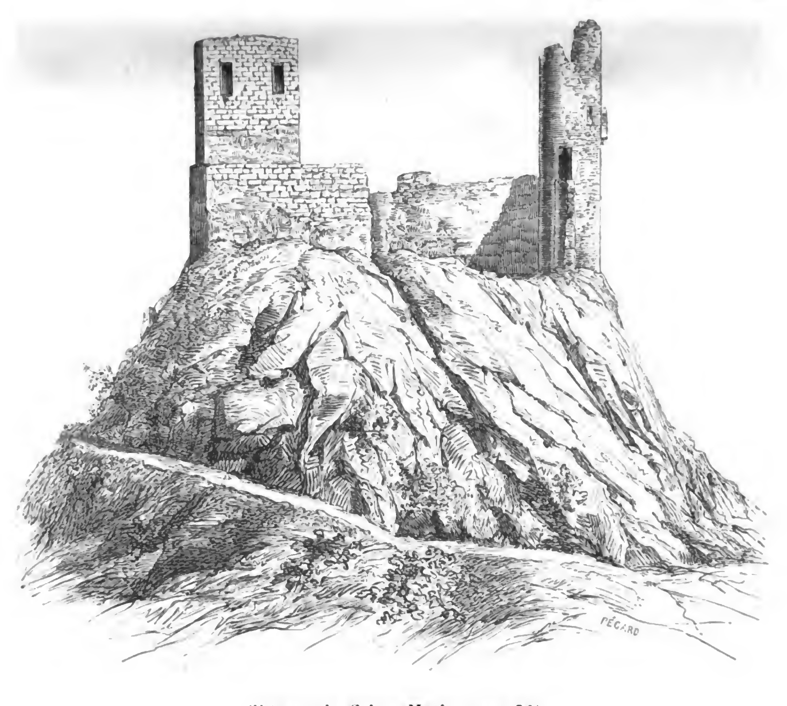
très supérieur, et les obligent à renoncer à la téméraire espérance de s'emparer de Barcelonne, et de forcer la prison du prélat (1387). On pourrait ajouter, toutefois, que des Angles réussit dans cette seconde partie de sa tentative; car, le roi d'Aragon, revenu à des sentiments plus mesurés, ne tarda pas à rendre la liberté à l'archevêque (1).

La valeur des commandants de Lourdes et de Ste-Marie ne pouvait résister longtemps à la fortune adverse qui chassait les Anglais du midi de la France, et relevait les fleurs de lys à la place du léopard abattu. Après une vingtaine d'années de luttes à forces inégales, ces deux places, devenues le réfuge des routiers et des capitaines compromis au service des Anglais, ne voyant pas la puissance de ces derniers reprendre l'offensive, comprirent qu'elles ne pourraient tarder à mettre bas les armes. En 1404, Jean de Bourbon se met à la tête des gentilshommes bigorrans; il attaque le fort Ste-Marie avec le concours d'Auger Lafitte de Luz, chef des Barégeois. Ce château fort, placé sur l'un des pics les plus inabordables que la stratégie pût rechercher à cette époque, formait la clé de la petite république communale de la vallée de Barèges..... Que reste-t-il aujourd'hui de cette formidable sentinelle? Au nord, une tour carrée, moins considérable que les châteaux de Mauvezin et de Lourdes, percée de quelques meurtrières, et de grandes ouvertures servant de créneaux couverts; au sud, une seconde tour cylindrique, dont l'élancement hardi semble prolonger l'aiguille de rocher qui la supporte. On n'y remarque, d'ailleurs, d'autres détails que la porte d'accès qui donnait sur le parapet du rempart, et qui permet encore de communiquer de ce point avec la tour carrée, par le mur d'enceinte resté debout. Il est probable que le chemin couvert principal, défendu par une poterne dont on aperçoit quelques fondations, se dirigeait à l'est vers le village d'Ester; mais il a laissé peu de traces de sa direction.

Ce château fort, qui ne fut d'ailleurs qu'un poste fortifié, occupé par les milices de la vallée ou par les routiers anglais, se borne à une enceinte murée excessivement rétrécie, et paraît remonter au XIVme siècle.

Telle est la pointe de rocher, assez semblable à celle qui sert de socle à la fameuse chapelle du Puy-de-Dôme, que Jean de Bourbon et Auger de Luz forcèrent à capituler. Castelnau d'Azun, autre poste anglais dans la vallée de ce nom, subit le même sort. Mais le brave des Angles plus tenace et, hâtons-

(1) Féliu de la Péna, t. II, p. 322.



Château de Sainte-Marie (page 90).

nous d'ajouter, mieux approvisionné, entouré d'une garnison plus nombreuse, parvint à se défendre pendant deux années encore dans la forteresse de Lourdes. A cette époque, le duc de Berry, gouverneur de Languedoc, envoya Robert de Chaluz investir la place, à la tête de troupes considérables. Jean de Foix, fils d'Archambaut de Grally, joignit ses forces aux siennes, et des Angles capitula après dix-huit mois de blocus. Dès ce moment, les armes de France et de Béarn flottèrent sur le donjon de Lourdes, pour ne plus en être arrachées, et Pierre de Foucaut fut nommé gouverneur de la place.

Que devenait la ville de Lourdes, pendant les rudes péripéties que le château avait à traverser? Prise par la plupart des armées qui venaient échouer sous les murs de la citadelle, elle subissait toute la fureur d'assiégeants obligés de battre en retraite. Aussi la voyons-nous plus ou moins pillée, rançonnée, livrée aux flammes par Simon de Monfort, par le duc d'Anjou et par celui de Berry. En 1572, enfin, les Béarnais calvinistes, sous le commandement de d'Arros, franchissent ses murailles et l'abandonnent au pillage. Ils espéraient s'emparer du château par une surprise; mais les milices du Lavedan, les seigneurs d'Anas, de Vieuzac et d'Ouront, accourent à son secours et forcent les Béarnais à renoncer à leur folle tentative.

Quelques années plus tard (1593), les ligueurs du Comminges et de la Gascogne, commandés par Villars, essayent d'assiéger Lourdes dans le but de l'enlever à Henri IV. Cette place était commandée par le brave d'Incamps. Il repoussa les sommations de Villars et le contraignit à passer dans le Béarn. La forte position militaire de cette ville, position devant laquelle presque tous les efforts venaient échouer, la firent choisir, l'année suivante, comme siége des états de Bigorre (1594). Les représentants du comté voulaient placer leurs délibérations à l'abri des intimidations et des violences que les factions politiques cherchaient à exercer alternativement; Lourdes leur paraissait offrir plus de sécurité que toute autre place.

Avant de nous éloigner de cette ville belliqueuse, nous devons dire que pas un de ses anciens monuments n'a conservé ses armes à ses clés de voûte; il est donc permis de croire qu'elles n'auraient pas lutté longtemps contre l'oubli, si la municipalité ne les avait fait récemment sculpter sur la fontaine de la place du château.

Elles sont à trois tours d'argent, sur champ d'azur, et bâties sur roc. La tour du centre portant un aigle aux ailes déployées,

tenant un poisson dans son bec. Félicitons les habitants de les avoir réunies à celles de trois honorables citoyens : le baron Duprat, le baron Maransin et le comte d'Embarrère. C'est là une de ces instructions populaires, renouvelée des cippes de Rome et des tombeaux du moyen-âge, que nous serions heureux de voir s'élever et se multiplier sur tous les points de la France.

SYSTÈME TÉLÉGRAPHIQUE DU BIGORRE.

HIEOU. — LABASSÈRE. — VIDALOS. — VIEUZAC. — TOUR DU PRINCE-NOIR.

Lourdes et Ste-Marie ne furent pas unies seulement par cette conformité de destinées anglaises. Bien avant l'invasion du Prince-Noir, du temps de celle des Mores, une ligne continue de châteaux et de tours télégraphiques transmettait les feux de Lourdes à Ste-Marie, et surveillait tous les points de la vallée. C'est ici surtout que l'on retrouve les conséquences de ce principe des Romains de la fin de l'empire, qui conseillaient de bâtir des châteaux de mille en mille pas, afin que les garnisons pussent correspondre et se prêter un appui mutuel (1).

A peine a-t-on quitté Lourdes, en remontant le Gave, que l'on aperçoit le château de *Hiéou* placé sur une montagne détachée de la rive droite ; malheureusement son état de ruine est tel, qu'il devient difficile de distinguer au centre d'une enceinte très étroite les débris informes d'un donjon carré. Il paraît d'ailleurs que *Hieou*, dont le nom n'est jamais prononcé dans l'histoire, n'était qu'un poste occupé par une petite garnison chargée de surveiller la vallée et de transmettre les signaux de Lourdes à Labassère, dont les deux tours s'élèvent encore au dessus du village de ce nom dans une vallée transversale conduisant à Bagnères.

Hieou remplissait le même rôle vers le sud, à l'égard de la tour de Vidalos. Cette dernière, encore intacte et de forme carrée, s'élève au sommet d'une petite montagne et présente cinq mètres à peine sur chaque face. Sa construction et quelques traces laissées au sommet de ses murs semblent indiquer l'existence d'une ancienne plate-forme voûtée; mais il reste plus que des inductions à l'endroit de la basse-fosse et de l'ouverture d'accès par laquelle on montait au premier étage, à l'aide d'une échelle mobile. Cette fenêtre, aujourd'hui dégradée, était défendue par une meurtrière et par quelques machicoulis placés à l'étage supérieur. Il ne paraît pas d'ailleurs que cette tour isolée ait jamais été précédée de murs d'enceinte.

---

(1) Voyez Caumont, p. 265 à 267.

12

De Vidalos, les communications télégraphiques se dirigeaient sur Vieuzac, donjon carré plus considérable, placé à l'entrée d'Argelés. Cette tour, munie d'une basse-fosse, conformément au système constamment employé dans ces sortes de constructions, possédait au premier étage une ouverture d'accès et deux fenêtres trilobées; mais il ne faudrait pas inférer de ce léger vestige d'élégance que Vieuzac fut le séjour d'une famille. Si nous trouvons un seigneur de ce nom, il doit être considéré comme le simple commandant de ce poste militaire; car nous savons que cette tour était occupée par les milices des villages de la communauté ou vespéral de St-Savin qui venaient tour-à-tour y tenir garnison. Comme tour à signaux, Vieuzac transmettait ses feux au château de St-Savin, dépendant de l'abbaye de ce nom, et maintenant détruit de fond en comble; puis à celui du *Prince-Noir*, dont les belles ruines dominent encore la vallée d'Azun (nous venons de faire connaître l'époque où le duc de Berry l'enleva à l'Angleterre).

CHATEAU DE BEAUCENS.

Là ne se bornaient pas les relations télégraphiques de Vieuzac : ce donjon correspondait encore avec le château seigneurial de Beaucens, situé à l'entrée des vallées de Luz et de Cauterets. L'importance de ses belles ruines, son rôle comme séjour des vicomtes de Lavedan, nous obligent à nous arrêter quelques instants au milieu de ces débris majestueux.

Cette forteresse féodale, assise sur un promontoire détaché de la chaîne principale, rentre dans les principes stratégiques du moyen-âge, qui voulaient que les châteaux fussent construits sur des élévations moyennes de 80 à 120^{m}.

Situées plus haut, les forteresses auraient été d'un accès trop pénible pour leurs habitants; situées plus bas, l'attaque aurait été trop facile. Aussi, dans les Pyrénées, où les ingénieurs auraieut pu choisir des points si élevés, nous voyons tous les châteaux importants, tels que ceux de Mauléon et de Lourdes, de Ste-Marie et de Beaucens, de St-Béat et de Montpezat, de Miglos et de Montaner, de Mauvezin et de Foix, respecter cette règle invariable. Pénétrons dans le château de Beaucens.

Après avoir suivi le chemin couvert qui fait le tour de la montagne entière, on rencontre au-dessous du donjon carré une première porte ogivale en marbre, placée sous une tour de défense et surmontée de machicoulis immédiats, dont on voit encore les consoles à quatre retraites. La voûte de la porte, faite

en pont ogival, et sans herse, présente, sur un côté, à plein pied du chemin, un réduit voûté qui devait loger le gardien de cette barbacane.

A neuf mètres plus loin s'élève une porte plein-cintre, surmontée d'une voûte, anse à pannier, munie d'une herse dont la coulisse existe, non à côté, mais au centre même des montants; témoignage évident de sa construction au xvime siècle, car cette disposition fut entièrement inconnue aux époques précédentes. Au couchant de cette défense, était également ménagé un réduit, voûté en pont, et renfermant deux meurtrières à fusils; elles balayaient le chemin couvert et croisaient leurs feux avec une autre meurtrière placée de l'autre côté de l'ouverture. Après avoir atteint un plateau qui s'avance vers le nord à angle aigu, et que protégeait une enceinte de murailles, percées de meurtrières, on arrive par un coude très brusque à une troisième porte plein-cintre, à laquelle aboutissait un chemin couvert primitif que l'on dut abandonner vers le xvime siècle, comme trop éloigné des feux de la place.

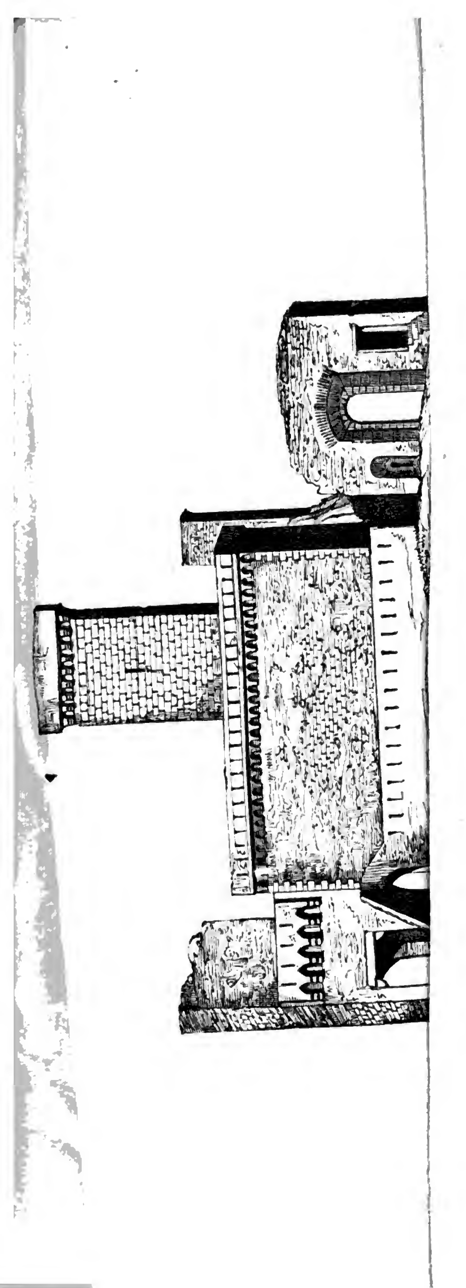
Cette porte, privée de herse et de pont-levis, n'avait pour protection qu'une meurtrière à fusil, et conduisait à une quatrième et dernière ouverture carrée de 1^{m} 60 sur 2^{m} 30, garnie de consoles et portant des témoignages d'une plus haute antiquité. C'était directement vers elle, en effet, que se dirigeait le premier chemin couvert; comme elle formait alors l'unique accès de la place, on l'avait surmontée, dans le xivme siècle, d'une rangée de machicoulis et d'une tour à fausse équerre, traversée par une voûte de 9^{m} de longueur. Arrivé dans l'intérieur de la cour, on aperçoit tout d'abord le donjon qui s'élève vers l'angle nord-ouest, à deux mètres du rempart. Il n'a rien de colossal dans sa construction : le rez-de-chaussée, privé de toute ouverture, est consacré à une basse-fosse, dont on voit l'orifice sur un des côtés de la voûte du premier étage. Une fenêtre carrée à linteau reposant sur des consoles, donne seule accès à cette partie de la tour dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'avec l'aide d'une échelle. Chacun des bas-étages ne possède qu'une meurtrière à arbalète sur chaque façade; les machicoulis à quadruple console, qui couronnent la tour dans toute son étendue, forment la principale défense de ce lieu de refuge. Il est à remarquer qu'autour de ce donjon les remparts servaient d'appui à des appentis intérieurs, au haut desquels régnait un parapet formé de pierres chisteuses sur lesquelles se postaient les archers. Ce système reçut même, à l'époque de la découverte des mous-

quets, un complément nouveau par l'établissement d'un chemin de ronde extérieur, garni de meurtrières, et reliant les deux chemins couverts.

En étudiant les bâtiments d'habitation qui règnent sur une profondeur de 4m au sud, à l'est et à l'ouest, on distingue à l'aspect du levant trois petites fenêtres trilobées dans le genre moresque du nord de l'Espagne. On remarque aussi dans le mur du couchant, une porte à astérisque et une large ouverture privée de son linteau, divisée par des croisillons et garnie de deux siéges d'embrasures. Une grande pierre, tombée dans l'enceinte et présentant trois bases octogones de colonnettes, paraît établir l'existence d'une chapelle du xvme siècle.

En résumé, Beaucens, comme la plupart des constructions féodales, appartient à plusieurs époques. La porte du nord où nous avons remarqué l'absence de pont-levis; le chemin couvert qui aboutissait sur ce point datent, ainsi que les remparts d'enceinte, du commencement du xiiime siècle. Le donjon, situé au centre de la place, remonte au xivme ou au xvme. Les trois premières poternes du chemin couvert du sud-ouest montrent tous les caractères du xvme et du xvime dans leurs montants de marbre, et leur meurtrière à mousquets. Ajoutons, enfin, que ces constructions sont formées de cailloux et de chistes cimentés avec si peu de soin qu'elles s'éboulent au moindre choc, et ne présentent rien de la solidité formidable de Mauvezin et de Montaner; aussi le tremblement de terre du mois de juillet 1854, a-t-il renversé un lambeau de mur du couchant, et si fortement ébranlé la base d'une tour carrée de l'angle sud-ouest, qu'elle s'écroulera infailliblement dans un avenir très prochain. Le donjon seul est construit en très bon appareil moyen et convenablement cimenté.

Beaucens, manoir principal des vicomtes de Lavédan, ne fut pas cependant le berceau de cette famille. Nous voyons en effet, les vicomtes de Lavedan, Anermans, Anerils et Fortaner contribuer à l'enrichissement de l'abbaye de St-Savin, sous le comte de Bigorre, Raymond, en 945 et 960. Or la terre de Beaucens devait appartenir alors au comte de Bigorre, puisqu'il en fit donation à l'évêque Amélius qui la céda lui-même à l'abbaye de St-Orens; il est donc probable qu'elle ne passa que plus tard dans la famille des vicomtes. Nous savons d'ailleurs que Raymond Garcie de Lavedan, ayant voulu faire assassiner le comte de Bigorre Pierre, vers 1145, se vit assiégé par son suzerain dans le château de Barbazan; ce qui tend à prouver que ce



qu
m
ch

pr
pe
m
m
pr
de
ce
éta

féc
no
qu
cei
cei
prc
tre
mc
toı
loı
s'é
for
de
mu
caı
daı
trè

I
pas
les
tril
coı
cer
fit
de
tar
Ra
coı
raiı

castel formait encore le principal établissement de cette maison puissante. Nous ne commencons à trouver des seigneurs de Beaucens qu'en 1350. Fortaner de Lavedan portait ce titre, à l'époque ou Arnaud III, vicomte de Lavedan et de Castelloubon, achetait, sous la tutelle de sa mère Béatrix, heritière d'Esparros, la terre de Siarrouy. C'est donc au xivme siècle seulement que l'on doit faire remonter l'origine des vicomtes de Lavedan, seigneurs de Beaucens, et la construction des principaux bâtiments du château qui nous occupe. Celui de Barbazan-Debat, avait été probablement jusqu'alors le siège de la famille; Castelloubon devint même, à dater de l'acquisition dont nous venons de parler, le séjour d'une seconde branche de vicomtes de Lavedan, circonstances qui nous expliquent l'existence simultanée de deux vicomtes de ce nom signalée dans plusieurs chartes..... Un événement survenu sous le comte de Bigorre, *En* Esquivat de Chabannes, dut aussi exercer certaine influence sur ces mouvements territoriaux. Nous voyons en effet qu'en 1272, Raymond Garcie IV, héritier de Peregrain de Lavedan, céda la vallée de Barèges au successeur de Pétronille, et qu'il reçut en échange les terres de Bages, Vier, Andrest, Troygnan, Préchac, dans la Rivière-Basse, et plus tard, la seigneurie de Horgues. Ce changement, d'assez haute importance, fortifiait le comté de Bigorre dans les Hautes-Pyrénées, sur les limites de l'Aragon et de la Navarre; mais il faisait, en quelque sorte, glisser le territoire du Lavedan vers la plaine. Dès lors, Beaucens se trouvait sur la frontière, et il devenait opportun d'élever une forteresse qui commandât l'entrée des vallées de Luz et de Cauterets. C'est ce qui nous explique les constructions nombreuses que ce château reçut à cette époque, et notamment celle du donjon carré.

Malgré leur puissance territoriale, les vicomtes de Lavedan ne jetèrent pas un grand éclat sur leurs annales militaires; l'histoire ne cite que le nom d'Arnaud Ier, compagnon de Gaston de Béarn, dans le fameux siége de Saragosse en 1118. A la suite de cette expédition glorieuse, il fut créé rico-ombre d'Aragon. Deux siècles plus tard, Arnaud IV servit avec vingt-cinq voyers contre les Anglais, dans l'armée de Jean de Bourbon. Nous devons donc nous borner à suivre les alliances assez importantes que contracta cette famille, et qui firent éprouver à la seigneurie d'assez nombreux changements de maîtres. Raymond Garcie VII, fils d'Arnaud IV, épousa Bellegarde de Montesquiou, qui ne lui donna que deux filles. Jeanne, l'aînée, porta la vicomté de Lavedan dans la famille de Lyon, en épousant Gaston, seigneur de Bezaudun, au commencement du xvme siècle..... Mais

elle n'y resta pas longtemps; leur fille unique, Louise de Lyon, épousa Charles, fils naturel de Jean II, duc de Bourbon, et fit passer le Lavedan et les quatre vallées au pouvoir de cette maison puissante (1490). Plus tard, Anne de Bourbon, vicomte de Lavedan, baron de Barbazan, ayant eu l'imprudence de contracter des dettes considérables, fut obligé de vendre à Henri IV ses domaines d'Armagnac (17 mars 1585). Il conserva ses autres propriétés, il est vrai; mais à la mort de Jean-Jacques, un de ses descendants, le Lavedan fut possédé par sa veuve, Marie de Gontaut-St-Geniès, et passa, après la mort de l'usufruitière, à la maison de Montaut-Bénac (1643). Ce fut alors que Louis XIV éleva le Lavedan et la baronnie de Beaucens au titre de duché-pairie, en faveur de Philippe II. De succession en succession, enfin, cette pairie appartint d'abord à la famille d'Orléans, à la suite du mariage de Gabrielle de Lavedan avec Henri d'Orléans, marquis de Rothelin; puis, enfin, à celle de Rohan, par le mariage de Marie d'Orléans-Rothelin avec Charles de Rohan, prince de Rochefort (1780). A cette époque, hâtons-nous de le dire, le château de Beaucens n'était plus ni habité, ni habitable; tout porte à croire, en consultant ses ruines, qu'il avait été abandonné sous les Bénac, et qu'il n'eut jamais l'honneur de loger un de ses ducs et pairs.

Après avoir esquissé cette rapide chronologie des seigneurs de Beaucens, remontons au moyen-âge, afin d'examiner le système défensif qui se reliait à cette forteresse.

Beaucens communiquait-il avec le château de Ste-Marie par des signaux télégraphiques? Il n'existe aucune trace de tour de repère entre ces deux forteresses cachées l'une à l'autre par des coudes nombreux de la gorge de Luz; mais il n'est pas impossible que des postes de *guetteurs* ne fussent établis sur plusieurs points de l'étroite et profonde vallée, au sommet des rochers les plus commodément disposés par la nature.

N'oublions pas de constater que ce système des *atalayes* qui sillonnait le Bigorre et se continuait sans interruption jusqu'à l'extrémité orientale des Pyrénées, prenait son origine dans le Lavedan, et qu'il ne s'étendait ni dans le Béarn, ni dans la basse Navarre. Il est à remarquer en effet que ces deux provinces ne possèdent de tours à signaux que sur les rives de l'Océan; et tout en constatant la possibilité d'allumer des feux sur les plates-formes des châteaux du Béarn, il faut reconnaître que ces forteresses, placées à d'assez grandes distances, n'étaient reliées entre elles par aucune tour isolée consacrée à la télégra-

phie. L'organisation de la transmission des dépêches par les feux, ne commence donc à s'offrir avec quelque ensemble que dans le Bigorre. Le Lavedan nous servira de point de départ pour en continuer l'étude dans les quatre vallées, le Comminge, le comté de Foix, le Carcassez et le Roussillon.

ASTÉ. — BEAUDÉAN.

Nous avons épuisé l'examen du système défensif des Gaves du Bigorre; nous allons passer à celui de l'Adour. Le château d'Asté, placé au pied du mont-Iéris, est le premier qui s'offre à nous, en remontant aux sources de ce fleuve. Il est à regretter que ce manoir, illustré par d'assez grands souvenirs, ne présente plus que les débris les plus informes. Une tour carrée, d'environ cinq mètres de façade, et dont les grandes ouvertures mutilées semblent remonter au xvme ou au xvime siècle; quelques pans de murs d'enceinte, déformés par le temps et couverts de lierre, résument aujourd'hui tout ce qui reste de l'orguilleux manoir des vicomtes de ce nom.

Cette famille seigneuriale qui remontait au ixme siècle, époque où elle avait fourni l'abbé Sanche d'Asté à l'abbaye de St. Orens, ne prit quelque importance que sous le vicomte Guillaume qui accompagna le comte de Bigorre Bernard Ier dans son pèlerinage à l'église du Puy (1062). Un siècle plus tard, Agnès, fille d'Hispan II et son héritière, porta cet apanage à la maison d'Aure, en épousant le vicomte Sanche Garcie Ier; mais les fils cadets de cette union fondèrent une nouvelle branche de vicomtes d'Asté, et l'un deux, Jean III, construisit en 1433 le château dont nous venons de décrire les ruines. Après le règne de Sanche Garcie II, son fils, tué au siège de Garris dans la basse Navarre, nous voyons Menaud d'Aure, petit fils de ce dernier, épouser Claire de Navarre, sœur et héritière de Jean, seigneur de Grammont, et fonder ainsi la nouvelle famille de ce nom, si célèbre dans la Navarre, le Béarn, et le Bigorre.

Cette généalogie rapide était indispensable pour expliquer la présence de la belle Corizandre d'Andoins dans le château d'Asté, et rappeler les visites que le galant Henri IV fit maintefois à sa belle maîtresse dans ce manoir où n'habitent aujourd'hui que les reptiles et les oiseaux de proie. Si nous pénétrons dans la modeste église du village d'Asté nous remarquerons, sur le maître-autel, une magnifique Vierge de marbre blanc, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et qui remonte à la générosité princière de la même

famille. Les descendants de Corizandre voulurent-ils racheter par cet offrande à la Virgo purissima les amours trop connues de la favorité du roi de Navarre? Quelque naturelle que soit cette pensée, nous avons de la peine à croire que les sujets de Louis XIV ou de Louis XV aient porté la délicatesse des sentiments jusqu'à chercher à effacer des souvenirs qui n'avaient rien de scandaleux au XVIIme siècle. Aussi ne voyons-nous dans cette donation d'une Vierge à la chapelle d'Asté, que le désir de faire rejaillir sur un nom aristocratique le reflet d'une œuvre d'art assez remarquable. Espérons que cette œuvre perpetuera dans ces contrées le nom des Grammont, longtemps après que les derniers débris de leur castel auront disparu de la surface du sol.

Cette statue, apportée, dit-on, d'Italie, possède des qualités de premier ordre, et présente le cachet des maîtres italiens du XVIIme siècle. La divine pureté de la tête de la Vierge, la majesté de sa pose, l'ampleur harmonieuse des draperies indiquent un ciseau qui savait s'inspirer des dessins de Raphaël. Au milieu du profond dénuement de nos provinces pyrénéennes, à l'endroit des œuvres artistiques de la renaissance, on est heureux de retrouver, dans l'église d'un village, un marbre qui ne serait pas indigne de figurer dans une des belles basiliques de Rome.

Beaudéan, sur l'autre rive de l'Adour, fut aussi le siège d'un manoir féodal dont le nom jeta quelque éclat durant les guerres funestes des calvinistes ; mais le château n'a laissé que de très faibles traces sur la colline où il s'éleva. Au nord du village de ce nom, quelques fragments de murs, une tourelle remontant au XVme siècle, marquent seuls l'emplacement de cette gentilhommière, dont l'histoire se résume d'ailleurs dans cet épisode dramatique.

Durant l'année 1574, les Béarnais calvinistes ayant envahi le Bigorre, le comte de Grammont, lieutenant du roi dans ce comté, quitta son château de Séméac, et se rendit à Tarbes, afin de repousser leur attaque. Il réussit d'abord à obtenir un traité de paix du Baron d'Arros, gouverneur de Béarn; mais à une époque où chaque capitaine se croyait libre de faire la guerre pour son compte, ce traité ne devait pas empêcher Lizier, huguenot fanatique, de venir assiéger Tarbes et de s'en emparer par trahison. Grammont indigné demande des secours à Lavalette, gouverneur de la Haute-Guyenne. Il envoie des troupes se cantonner dans ses châteaux d'Asté, de Sé-

méac, de Lafitole, et lorsque Lizier vient lever des contributions à Trébons, Beaudéan, gouverneur de Bagnères, arrive au secours de ce village et reçoit les calvinistes à coups d'arquebuses. Lizier jura de se venger de cet accueil; il attira Beaudéan dans un piége, le tua d'un coup de pistolet, s'empara de Trébons, et brûla ce bourg après l'avoir pillé de fond en comble.

Les guerres civiles sont fertiles en retours de fortune. Quelques jours après, les catholiques tendent une embuscade à Lizier, près de Boulin, et le font tomber en leur pouvoir. « Grâce « pour la vie, s'écrie le capitaine calviniste; des gentilshommes « peuvent-ils se déshonorer par un assassinat?... »—« Rappelle-« toi Beaudéan, lui répondent ses adversaires... » Et Lizier expire sous leurs coups.

Dès lors, les troupes de Tarbes se trouvent sans chef; Grammont court les attaquer avec Samazan de Cornac, gouverneur de Marciac, et Tarbes est reprise après une résistance assez vigoureuse.

BONNEFONT ET AUTRES CHATEAUX DÉTRUITS.

Pendant que l'esprit monastique se traînait péniblement à travers les idées nouvelles durant le XVIIme siècle, et venait expirer au XVIIIme, la puissance féodale, attachée à la même destinée, abdiquait à son tour sa fierté primitive au pied des marches de la monarchie pure. La noblesse, fuyant ses donjons primitifs, déposait la lance et l'épée, et n'avait plus qu'à descendre au rôle de courtisan docile ou à cesser d'être. Sous l'empire de ces circonstances, le Bigorre présenta un des spectacles les plus tristes et les plus instructifs de cette décadence aristocratique; le vieux château de Bonnefont, à peu de distance au sud de Trie, fut le théâtre d'une des plus sévères leçons de l'histoire.

Les chroniques du Comminge rapportent qu'un certain Roger, surnommé Roger d'Espagne, fils naturel d'une demoiselle de la Cour de Navarre, rentra dans la vallée de la Garonne vers 1380, et construisit le château de Montespan. Le fier Roger vivait à l'époque de la plus haute puissance féodale, vers 1430, et les ruines de son manoir ont conservé, comme celles de Beaucens, la vigoureuse empreinte de ce siècle. Peu à peu, cependant, les successeurs de Roger d'Espagne, laissant corrompre leur surnom, ne furent plus que les Montespan, et nous n'avons pas besoin de rappeler la honteuse illustration que ce nom acquit dans le XVIIme siècle. Le manoir féodal des bords de la Garonne fut alors abandonné par ses possesseurs, désireux de suivre à la Cour les chances d'une position sur laquelle Agnès,

Sorel, la Ferronnière, Diane de Poitiers et Gabrielle avaient jeté quelque lustre.

Les traces de cette famille disparurent alors des Pyrénées, leur berceau ; ce nom n'y fut plus prononcé qu'à l'époque de la disgrâce de M. de Montespan, expulsé de la Cour de Versailles et exilé dans le château de Bonnefont, afin de procurer une liberté plus entière aux amours adultères du grand roi.

Bonnefont, qui n'avait pas encore perdu sa physionomie féodale, à cette époque, était formé d'une vaste cour quadrilatérale, entourée de fossés profonds, flanquée d'une tour carrée à chaque angle des ramparts, et dressait, au milieu de cette enceinte, un donjon carré dont les ruines n'ont pas complètement disparu. Les débris fort mutilés de cet établissement, transformé de nos jours en maison d'éducation, permettent à peine de reconstituer son caractère architectural et de retrouver son origine ; il résulte, toutefois, de diverses inductions que Bonnefont ne devait pas remonter au-delà du XVme siècle. Sa position, dans la plaine de la Baïse, ses quatre tours d'angle, même son nom de *Bonnefont*, sont des caractères plus appropriés aux mœurs adoucies du XVIIme siècle, qu'aux habitudes brutales du XIIIme. On s'attachait, vers 1300, à bâtir les castels sur des rochers abruptes à leur donner des noms redoutables : tels que Mauvezin, Montonnerre, Roquefort, etc. Bonnefont n'avait aucun de ces caractères, et nous pensons qu'il avait remplacé le vieux château de Montestruc, dont les belles ruines du XIIIme ou du XIVme siècle se dressaient, il y a peu d'années encore, au sommet d'un coteau voisin.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans ce manoir, depuis longtemps délaissé, que le trop complaisant gentilhomme fut prié d'aller méditer sur le profond égoïsme des affections royales. L'ancien courtisan de Versailles essaya bien de retenir autour de lui quelques souvenirs de sa vie aristocratique en construisant une salle de spectacle à côté de la chapelle, en plaçant les contes de La Fontaine à côté des œuvres de Bossuet et du grand Arnaud (il fallait suivre la mode en toutes choses !..). Mais on assure que la philosophie eut le dessous dans ce duel du désespoir et du stoïcisme, et que le mari de la belle favorite traîna sa pénible existence sous le poids de regrets que le tombeau seul put effacer.

Un grand nombre d'autres localités du Bigorre possédèrent des châteaux forts, aujourd'hui complètement détruits. Séméac, entre Tarbes et Bagnères, avait un château célèbre, dont nous avons déjà parlé. Cette ancienne habitation des

comtes de Bigorre devint la propriété de la puissante famille de Grammont. Henri IV s'y rendit plus d'une fois afin de visiter la belle Corizandre; mais en 1678, Henri de Grammont le fit démolir pour le remplacer par un fastueux palais semblable à celui de Bidache; c'est ce dernier que nos révolutions du dix-huitième siècle ont démoli. Près de Maubourguet, s'élèvent encore quelques ruines des châteaux de Sauveterre et de Monfaucon : les tours de Geü, de St-Pastous, de Soulon, d'Arras et d'Arcisans-Avant près d'Argelés ont depuis longtemps disparu.

Nous avons eu le soin, en écrivant ce travail, d'indiquer, dans la mesure de nos connaissances, l'influence qu'exercèrent les événements et les révolutions sur les monuments du Bigorre; de lire, en quelque sorte, le récit des faits sur les murailles des édifices, plus ou moins détruits ou réparés. Il nous reste à remonter des détails à l'ensemble, et de constater quelles furent les conséquences des grandes péripéties politiques sur l'état général de l'architecture et des beaux-arts dans le Bigorre.

L'histoire de ce comté renferme deux époques bien distinctes : de l'invasion des Vandales à la guerre des Albigeois, sous Pétronille (XIIIme siècle) : prospérité féodale et religieuse, puissance politique, marchant de front avec celles des Etats qui l'environnent. Après Esquivat, successeur de Pétronille, au contraire : faiblesse, décadence, domination étrangère au nom du Béarn, au nom de la Navarre, au profit de l'Angleterre ou à celui de la France..... Ces deux phases historiques ont laissé de profondes traces sur les monuments qui nous sont parvenus. Dans la période de puissance et de prospérité, les constructions religieuses, égalent, à peu de chose près, celles du Béarn et du Comminges. Si nous ne trouvons pas des débris de camps romains et de *turons dous mourous*, aussi nombreux que dans le Béarn, nous pouvons du moins comparer les premiers castels féodaux de *Castets*, de *Barbazan-Dessus*, de *St-Lezer* près de Vic, à ceux d'*Agueyro*, de *Peyrehorade* et de *Loubieng*. Le donjon de Mauvezin, enfin, appartient à l'époque de prospérité féodale qui vit s'élever Montaner et Pau. Pendant la même période, l'église, marchant à la tête du mouvement architectural, construisait les nombreuses basiliques romanes de Tarbes, de St-Savin, de St-Pé-de-Générez, de Serres, les églises de St-Sever-de-Rustan, de Luz, de Mazères, les chapelles de Soulon, de Piétat, d'Aoulari, de Saligos.

Arrive le XIIIme siècle avec ses guerres des Albigeois et le mou-

vement s'arrête. Les architectes et les corps religieux, ruinés par une révolution qui enlève à l'église un quart de ses enfans, qui en effraye ou mécontente un autre, et retient le reste de la population sous les armes, sont réduits à la pénible extrémité de ne construire que des églises incomplètes comme celles de Pouzac, de Trie, d'Ibos (la grande nef), de St-Jean de Tarbes, de Rabastens, de Vic et de Bagnères. Les châteaux pris et repris par des maîtres étrangers ne peuvent acquérir les développemens de ceux de Montaner et de Pau, constamment agrandis par les puissants vicomtes de Béarn. Beaucens lui même un des plus importants du Bigorre, durant les xivme et xvime siècles, est abandonné par les Bénac au moment où les Grammont transforment leur Bidache en palais, où les rois de Navarre installent leur dynastie dans celui qui devait donner le jour à Henri IV.

Nous ferons observer, enfin, que les églises romanes du Bigorre se conservèrent plus particulièrement dans les hautes vallées, où la domination étrangère fut très lente à s'établir, et que le style gothique pénétra particulièrement dans les basses plaines par l'influence des Anglais, maîtres de la Gascogne. Si nous tirons une ligne droite de St-Pé-de-Générez à Galan, nous aurons deux zones bien tranchées : au sud, règne à peu près exclusif du plein-cintre; au nord, invasion timide de l'ogive. Ces deux zones présentent un second caractère qu'il n'est pas inutile de faire ressortir : les campements féodaux, formés de terrassements et de motes artificielles sont inconnues dans la partie méridionale ; les montagnes y présentaient trop d'élévations, trop de rochers naturels, pour que les ingénieurs eussent besoin d'avoir recours à l'art; aussi ne trouve-t-on des débris de terrassements militaires que dans le nord.

Il est incontestable, enfin, que l'ensemble des monuments du Bigorre, comparé à celui du Béarn, présente une infériorité marquée. St-Savin et la cathédrale de Tarbes sont loin d'égaler les basiliques de Lescar, de Sordes, d'Oloron et d'Artous; les églises gothiques plus nombreuses peut-être restent toutes au dessous de celle de Moneins. Aucun castel, pas même celui de Mauvezin, ne pourrait lutter avec celui de Montaner..... Dans le Béarn, tout porte l'empreinte de la puissance des Gaston et des Phébus. Dans le Bigorre, tout nous parle de l'extinction de la famille légitime des comtes, sous Esquivat en 1283, et de l'invasion successive du comté par le Béarn, par l'Angleterre et par la France.

FIN.



